Les Temps Modernes

13e année REVUE MENSUELLE n° 141

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Novembre 1957

•

Liberté pour Tibor Déry



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur

JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général

MARCEL PÉJU

★

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration, ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous

★

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e — Tél. BABylone 17-90

★

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 290 F

★

TARIF D'ABONNEMENT

France .... 3.100 F
Étranger...... 3.360 F; recommandé : 3.660 } à partir du 1er décembre 1957

	Ordinaire	Recommandé
Livres sterling	2/15	3
Francs suisses	35	40
Francs belges	400	470
Dollars	8	9
Lires	4.700	5.500

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE

Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 50 francs

Les Temps Modernes

LE SÉQUESTRÉ DE VENISE *

LES FOURBERIES DE JACOPO

Rien. Cette vie s'est engloutie. Quelques dates, quelques faits et puis le caquetage des vieux auteurs. Mais ne nous décourageons pas, *Venise nous parle ;* cette voix de faux témoin, parfois aiguë, parfois chuchotante, brisée par des silences, c'est sa voix. L'histoire du Tintoret, portrait de l'artiste peint de son vivant par sa ville natale, laisse transparaître une animosité qui ne désarme pas. La Cité des Doges nous fait savoir qu'elle a pris en grippe le plus célèbre de ses fils. Rien n'est dit : on glisse, on suggère, on passe. Cette inflexible haine a l'inconsistance du sable ; plus qu'une aversion déclarée, c'est une froideur, une morosité, l'insidieux éparpillement d'un refus. Nous n'en demandons pas plus : Jacopo livre un combat douteux à son adversaire innombrable, s'épuise, meurt vaincu ; pour l'essentiel, voilà sa vie. Nous la verrons toute, dans sa nudité sombre, si nous écartons un instant la broussaille de ragots qui encombre l'entrée.

Jacopo naît en 1518 ; son père est teinturier ; aussitôt, Venise nous souffle à l'oreille que tout a très mal commencé : *aux environs de 1530, le jeune garçon entre dans l'atelier du Titien en qualité d'apprenti, mais, au bout de quelques jours, l'illustre quinquagénaire lui découvre du génie et le fout à la porte.* Aussi sec. Cette anecdote renaît sous toutes les plumes avec une insistance qui finit par frapper. Elle ne fait pas honneur au Titien, dira-t-on. En vérité, non ; ou, du moins, pas *aujourd'hui*, pas à nos yeux. Mais quand Vasari la rapporte, en 1567, le

* *Fragment d'une étude sur le Tintoret, à paraître chez Gallimard. Les nécessités de l'édition nous obligent à interrompre la publication de* Questions de méthode, *qui paraîtra en janvier, également chez Gallimard.*

Titien règne depuis un demi-siècle : rien n'est plus respectable qu'une longue impunité. Et puis, selon les principes de l'époque, il est chez lui, maître après Dieu dans son atelier : on ne va pas lui refuser le droit de chasser un employé. Les victimes, au contraire, sont présumées coupables : marquées par le malheur, contagieuses, peut-être, elles ont le mauvais œil. Bref, c'est la première fois qu'une enfance maudite figure dans la légende dorée des peintres italiens. Je ne doute pas qu'il y ait là quelque chose à glaner : mais plus tard. La Voix de Venise ne ment jamais à la condition qu'on sache l'entendre ; nous l'écouterons quand nous serons mieux instruits. Pour l'instant, quelle qu'en soit la vérité profonde, il faut souligner l'invraisemblance des faits.

Le Titien n'était pas commode, on le sait. Mais Jacopo avait douze ans. A douze ans, le don n'est rien, un rien l'efface ; il faut de la patience et du temps pour fixer une fragile aisance, pour la changer en talent ; le plus sourcilleux des artistes ne va pas, au faîte de la gloire, prendre ombrage d'un gamin. Admettons pourtant que le Maître, jaloux, ait chassé l'apprenti. Cela revient à l'assassiner. Elle pèse lourd, très lourd, la malédiction d'une gloire nationale. D'autant que le Titien n'a pas eu la candeur de publier ses vrais motifs ; il était roi, il a froncé les sourcils : devant la brebis galeuse toutes les portes se sont fermées ; c'est la profession elle-même qui lui est interdite.

Un enfant sur une liste noire, cela ne se voit pas tous les jours. L'intérêt s'éveille, on voudrait savoir comment il s'est tiré de ce mauvais pas. Vain désir : à l'instant, le fil du récit se rompt, dans tous les livres à la fois ; on se heurte à une conspiration de silence : entre douze et vingt ans personne ne veut nous dire ce qu'il est devenu. On a cru combler cette lacune en imaginant qu'il s'était formé seul. Mais *cela*, justement, nous savons que c'est impossible, et les anciens auteurs le savaient mieux encore : au début du XVI[e] siècle, l'art de peindre reste une technique compliquée, un peu cérémonieuse, alourdie par un enchevêtrement de recettes et de rites, un savoir-faire plutôt qu'un savoir, une somme de procédés plutôt qu'une méthode ; règles professionnelles, traditions secrets d'atelier, tout contribue à faire de l'apprentissage une obligation sociale et une nécessité. Le mutisme des biographes trahit leur gêne ; incapables de concilier la notoriété précoce

du jeune Robusti et son excommunication, ils jettent un voile d'ombre sur les huit années qui séparent l'une de l'autre. Cela peut passer pour un aveu : personne n'a chassé Jacopo; puisqu'il n'a pas crevé de langueur et de dépit dans la teinturerie de son père, il faut qu'il ait travaillé régulièrement, normalement dans l'atelier d'un peintre dont nous ignorons tout, sauf que *ce n'était pas* le Titien. Dans les sociétés méfiantes et serrées, la haine est rétroactive; si le mystérieux début de cette vie semble une prémonition de sa fin mystérieuse, si le rideau levé sur un naufrage miraculeusement interrompu se baisse sur un naufrage sans miracle, c'est que Venise a tout aménagé après coup pour marquer un enfant par sa vieillesse future. Rien n'arrive et rien ne dure, la naissance est le miroir de la mort; entre les deux, c'est la terre brûlée; tout est rongé par le guignon.

Traversons ces mirages; de l'autre côté la vue est dégagée, le regard file jusqu'à l'horizon : surgit un adolescent qui prend le départ en quatrième vitesse et court vers la gloire. Dès 1539, Jacopo a quitté son patron pour s'établir; il est *passé maître*. Ce jeune employeur a conquis l'indépendance, la notoriété, une clientèle, il embauche à son tour des ouvriers, des apprentis. Qu'on ne s'y trompe pas : dans une ville qui regorge de peintres, où la crise économique menace d'étrangler le marché, la maîtrise à vingt ans c'est l'exception; pour l'obtenir, le mérite ne suffit pas, ni le travail, ni l'entregent; il faut du bonheur, Tout sourit à Robusti : Paolo Caliari a dix ans, le Titien en a soixante-deux; entre cet enfant inconnu et ce vieillard qui ne tardera pas, sans doute, à disparaître, on trouverait beaucoup de bons peintres mais le seul Tintoret promet d'être excellent; dans sa génération, en tout cas, il n'a pas d'émule : donc, voie libre. De fait, il continue quelques années encore sur sa lancée : les commandes se multiplient, il connaît la faveur publique, celle des patriciens et des beaux esprits; l'Arétin en personne daigne le féliciter; ce jeune homme jouit des facilités surnaturelles que la Providence réserve aux adolescents qui vont mourir. Il ne meurt pas et les ennuis commencent : le Titien fait preuve d'une atterrante longévité, témoigne à son jeune *challenger* toutes les attentions de la haine; le vieux monarque a la malignité de désigner officiellement son successeur et c'est, on s'en doutait, le Veronèse; la condescendance de

l'Arétin tourne à l'aigreur; la critique pince, mord, griffe et criaille; en un mot, elle se modernise. Ce ne serait rien encore si Jacopo conservait les bonnes grâces du public. Mais, subitement, la roue tourne. A trente ans, sûr de ses moyens, il s'affirme, peint *Saint Marc sauvant l'esclave* et s'y met tout entier. Étonner, frapper fort et s'imposer par surprise : c'est assez dans sa manière. Or, il sera, pour une fois, le premier déconcerté : l'œuvre étourdit ses contemporains mais elle les scandalise. Il trouve d'acharnés détracteurs et pas de défenseurs acharnés; à l'arrière-plan, on devine une cabale : coup d'arrêt [1]. Face à face, unis et séparés par un même malaise, Venise et son peintre se regardent et ne se comprennent plus. « Jacopo, dit la ville, n'a pas tenu les promesses de son adolescence. » Et l'artiste : « Pour décevoir, il a suffi que je me montre. Ce n'était donc pas *moi* qu'ils aimaient! » Ce malentendu dégénère en réciprocité de rancune : dans la trame vénitienne, une maille a sauté.

1548, c'est l'année-pivot : *avant*, les Dieux sont pour lui; *après*, contre. Pas de grands malheurs, la poisse : il faut l'avoir à l'écœurement; c'est pour mieux perdre l'homme qu'ils ont accordé leurs sourires à l'enfant. Du coup, Jacopo se change en lui-même, devient ce hors-la-loi frénétique et traqué, le Tintoret. *Avant*, nous ne savons rien de lui, sinon qu'il travaillait à tombeau ouvert; ce n'est pas sans acharnement qu'on se fait un nom à vingt ans. *Après*, l'acharnement se tourne en rage : il veut produire, produire sans cesse, vendre, écraser ses rivaux par le nombre et les dimensions de ses toiles. Il y a je ne sais quoi d'éperdu dans ce goût du *forcing* : jusqu'à sa mort, Robusti court contre la montre et l'on ne peut décider s'il se cherche par le travail ou s'il se fuit dans le surmenage. Tintoret-la-Foudre navigue sous pavillon noir; pour ce pirate véloce, tous les moyens sont bons. Avec une préférence marquée pour les coups bas. Désintéressé chaque fois que le désintéressement paye, il baisse les yeux, refuse de faire son prix, répète comme un gamin : « Ce sera ce que vous voudrez. » Mais les faquins de Naples sont mieux placés que personne pour savoir que le transport des bagages est tarifé : ils comptent sur le client pour se plumer lui-même, par générosité.

D'autres fois, pour enlever une affaire, il propose la marchan-

1. Ridolfi prétend même que la Scuola San Marco refusa la toile et que Tintoret dut la ramener chez lui.

: à prix coûtant : ce contrat de misère lui en apportera
utres, plus avantageux. Il apprend que les *Crociferi* vont
ser commande à Paolo Caliari, feint de tout ignorer, va
: offrir ses services. On tente de l'éconduire poliment : « Ce
ait avec plaisir mais nous voulons du Veronèse. » « Du
onèse, à la bonne heure, dit-il. Et qui se charge de vous en
e ? » « Mais, répondent-ils, un peu surpris, nous pensions
: Paolo Caliari était tout désigné... » Et le Tintoret, stupéfait
on tour : « Caliari ? Quelle drôle d'idée. Je vous en ferai
ux que lui, moi, du Veronèse. Et pour moins cher. » Marché
clu, parole tenue. Il a recommencé vingt fois, il a « fait »
Pordenone, *du* Titien : toujours au rabais.

Comment diminuer les coûts ? Voilà la question qui le
rmente. Un jour, il trouve la réponse, mesquine et géniale,
va bousculer une tradition : les maîtres ont coutume de
e copier leurs toiles; l'atelier exécute des répliques et
vend à des prix très étudiés : ce qui revient à dire que la
nture dispose d'un deuxième marché. Pour en accaparer
lientèle, Jacopo lui offrira *mieux* pour *moins cher* : il supprime
modèles; on s'inspirera de ses toiles mais il interdit de les
ier ; par des procédés simples, invariables, ses collaborateurs
ont du neuf sans inventer : il leur suffira de renverser la
nposition, de mettre la gauche à droite et la droite à gauche,
prendre ailleurs un vieillard pour le substituer à une femme
i, libérée, pourra resservir. Ces opérations demandent
elque entraînement mais ne prennent pas plus de temps
'un simple travail de reproduction; le Tintoret proclame avec
ideur : « Chez moi, on peut acquérir une œuvre originale
prix d'une copie. »

Quand on ne veut pas de ses toiles, il les donne. Le
mai 1564, à la Scuola San Rocco, la Présidence de la Confrérie
cide d'embellir le lieu de ses réunions : on ornera d'une toile
nte l'ovale central du plafond. Paolo Caliari, Jacopo Robusti,
hiavone, Salviati et Zucearo sont invités à présenter des
quisses. Le Tintoret corrompt des serviteurs, obtient les
sures exactes. Il avait déjà travaillé pour la Confrérie et je
xclus pas l'hypothèse qu'il ait trouvé des complicités jusque
ns le sein de la « *Banca e Zonta* ». Au jour dit, chacun montre
1 dessin; quand vient le tour de Robusti, c'est la foudre et
tonnerre : il grimpe à une échelle, ôte un carton, démasque

au-dessus des têtes un tableau aveuglant, déjà placé, déjà f
Rumeurs. Il s'explique : « Une esquisse prête à malenten
pendant que j'y étais, j'ai préféré aller jusqu'au bout. Mai
mon œuvre ne vous plaît pas, Messieurs, je la donne. Pas à vo
à saint Roch, votre patron, qui m'a témoigné tant de bont
C'était la carte forcée, et il le savait, le traître : les statuts
la Confrérie interdisaient de refuser les donations pieu
Il ne restait plus qu'à consigner l'événement dans les regis
de la Scuola : « En ce jour, le soussigné Jacopo Tintore
peintre, nous a fait présent d'un tableau; il ne réclame auc
rémunération, s'engage à terminer l'ouvrage s'il y a lieu, e
déclare satisfait. » Et le soussigné écrit à son tour : « Io Jacho
Tentoretto pitor contento et prometo ut supra. »

Contento ? Je pense bien! Cette offrande jette la pani
parmi ses concurrents, elle lui ouvre toutes les portes de
Scuola, livre des murs immenses et désertiques aux furies
son pinceau et finit par lui rapporter une pension annuelle
cent ducats. Il est même si content, pour tout dire, qu'il re
le coup en 1571. Au Palais des Doges, cette fois. La Seigneu
veut commémorer la bataille de Lépante; elle organise
concours d'esquisses. Le Tintoret apporte une toile et la don
On l'accepte avec gratitude; peu de temps après, il envoie
note.

Dans sa roublardise infâme et charmante, on voudra v
peut-être, un trait de mœurs plutôt qu'un trait de caract
Le faisan, dira-t-on, ce n'est pas lui, c'est le siècle; et, d'
certaine manière, on n'aura pas tort. Si quelqu'un voulai
condamner sur la foi de ces anecdotes, je sais tout ce que
défense pourrait dire. Ceci, d'abord, qui est l'argument le p
sérieux. Nul ne pouvait alors *travailler pour lui-même.* Aujo
d'hui, la peinture est une foire aux tableaux; en ce temps
c'était un marché aux peintres. Ils se tenaient sur la pl
comme les *bracchiante* dans les bourgs du Sud; les achete
arrivaient, les examinaient tous, en choisissaient un seul q
emmenaient dans leur église, dans leur scuola, dans l
palazzo. Il fallait s'offrir, se montrer comme font nos mette
en scène, accepter n'importe quel travail comme ils accepte
dans le fol espoir d'y donner leur mesure, n'importe q
scénario. Tout était fixé par contrat : le sujet, le nombre
qualité, parfois même l'attitude des personnages, les dimensi

la toile; les traditions religieuses et celles du goût ajoutaient ırs contraintes. Les clients avaient les humeurs, les caprices nos producteurs; ils en avaient, hélas! les inspirations udaines; sur un signe d'eux, on remaniait tout. Dans le lais des Médicis, Benozzo Gozzoli fut longuement, savamment rturé par des mécènes idiots; pour le Tintoret, il suffit de mparer le *Paradis* du Louvre à celui du Palais des Doges ›ur deviner la force des pressions qu'il a subies. L'intransi- ance, le refus des compromis, le choix superbe de la misère nt des recours impossibles : il faut nourrir la famille et garder ıtelier en ordre de marche, comme les machines d'aujourd'hui. ı un mot, on doit renoncer à peindre ou peindre sur mmande. Nul ne peut reprocher au Tintoret d'avoir voulu enrichir; sans doute, vers le milieu de sa vie, il ne chôme ıère et le numéraire ne manque pas; le principe de cet utili- riste, c'est qu'on ne fait rien pour rien : la peinture ne serait ı'un passe-temps si elle ne rapportait pas. Sur le tard, nous errons qu'il s'achète une demeure plébéienne et confortable ıns un quartier populaire; le voilà nanti, c'est le couronnement sa carrière. Mais toutes ses économies y ont passé et les ıfants Robusti n'ont dû se partager qu'un héritage dérisoire : matériel d'atelier, une clientèle en décroissance et puis la ıaison, justement, qui revient au fils aîné et puis au gendre. ouze ans après la mort de son mari, la Faustina rappelle vec amertume qu'il a laissé sa famille dans la gêne; elle a ıison de se plaindre : le disparu n'en a fait qu'à sa tête. Il imait l'argent, sans aucun doute, mais à l'américaine : il n'y oyait que le signe extérieur de sa réussite. Au fond, ce chasseur e contrats ne réclame qu'une chose : le moyen d'exercer son ıétier. Et puis ses fraudes ne vont pas sans quelque justice : lles ne seraient pas même concevables s'il ne l'emportait u moins par l'habileté professionnelle, la puissance de travail t la promptitude; c'est le *sprint* qui l'avantage : pour peindre n bon tableau il lui suffit du temps que prennent les autres our faire de mauvaises esquisses.

D'ailleurs, s'il a plagié le Véronèse, celui-ci le lui a bien rendu. l faut regarder les emprunts réciproques avec les yeux des ontemporains. Pour beaucoup d'entre eux, les plus grands eintres ne sont que des raisons sociales, des personnalités ıridiques et collectives. Nous, c'est *ce* tableau que nous

voulons. D'abord. Et puis, à travers lui, c'est tout un homi
nous accrochons Matisse à nos murs. Mais voyez les *Crocif*
ils se moquaient bien de Caliari; ils souhaitaient un cert
style qui leur allait à l'âme, une bêtise heureuse, une splend
accorte et sans tracas; ils connaissaient une marque de fabric
un slogan : un tableau signé Véronèse, c'est un tableau qui
à l'aise. Voilà ce qu'ils souhaitaient, rien d'autre. Caliari,
pouvait faire mieux et l'a prouvé : il a peint une *Crucifix*
Terribve [2]; mais il était trop bon commerçant pour abuser
son génie. Dans ces conditions, nous aurions mauvaise gı
à blâmer le Tintoret de s'être approprié quelquefois
manière qui n'appartenait en propre à personne. Après t
il a fait une proposition honnête : « Vous voulez de la viva
sotte ? Je vous en donnerai. »

Je reconnais tout ce qu'on veut. Il ne s'agit pas de le ju
mais de savoir si son époque se retrouvait en lui sans mala
Or, sur ce point, les témoignages sont formels : ses procé
choquaient les contemporains, on lui en tenait rigueur. On
toléré peut-être une certaine déloyauté, mais le Tintoret al
trop loin; ce n'est qu'un cri dans Venise : « Il exagère ! » M
dans cette ville marchande, ce marchand trop adroit pa
pour un original. A la Scuola San Rocco, quand il leur a pi
la commande, ses confrères ont hurlé si fort qu'il s'est
obligé de les apaiser : l'immeuble avait d'autres plafo
des murs, les travaux ne faisaient que commencer; pour lui,
offrande agréée, il s'effaçait, il laissait le champ libre aux
dignes. Les malheureux ne furent pas longtemps avant
découvrir qu'il mentait comme un païen : la Scuola devien
son fief; lui vivant, pas un autre peintre n'en franchira le se
Ils n'avaient sûrement pas attendu cette occasion de le h
On observera cependant que le scandale a lieu en 1561 et
la première « Vie » du Tintoret paraît en 1567 : ce rappro
ment de dates achève de nous éclairer sur l'origine et su
sens des ragots malveillants que Vasari a récoltés. Calom
de jaloux ? Mais ils se jalousaient tous à l'envi; pourquoi
calomnies portent-elles sur le seul Robusti s'il n'est pas
« mauvaise odeur » de ces artistes, s'il ne représente pas

2. Elle est au Louvre. Le plus drôle, c'est qu'il s'y est inspiré du
Robusti.

ıx de tous et de chacun les défauts des voisins ramassés un seul et portés à l'extrême? Les clients eux-mêmes, illeurs, semblent choqués par ses procédés. Pas tous, non. is il s'était fait des ennemis nombreux et solides. Messire nmaria de Zigninoni, membre de la Confrérie Saint-Roch, met quinze ducats pour les travaux d'embellissement, à la dition expresse que Jacopo n'en soit pas chargé. Les registres a Confrérie laissent d'ailleurs entendre que la *Banca e Zonta*, ès le coup de force, tient à la Scuola même, sous les rutile- ıts de cette encombrante donation, quelques séances cates et un peu agitées; on vint à un accord mais Messire Zigninoni garda ses ducats. Les officiels, eux non plus, ne aissent pas toujours bien disposés. En 1571, le Tintoret cadeau de sa *Bataille de Lépante ;* en 1577, le tableau est ·uit par un incendie; quand il est question de le remplacer, auteur semble fondé à croire que la Seigneurie va faire el à lui. Pas du tout : on l'écarte délibérément, on lui fère le médiocre Vicentino. On soutiendra peut-être que la e avait déplu. Mais ce n'est guère plausible : Jacopo se tient rreau quand il travaille pour les officiels; il « fait du Titien », e cache. D'ailleurs, le gouvernement, depuis 1571, lui a ımandé plusieurs compositions. Non : l'administration itienne n'entend pas se priver de ses services; elle veut le ir de sa flibusterie. Bref, tout le monde est d'accord : c'est confrère déloyal, un peintre marron, il faut qu'il y ait en lui lque chose de pourri pour qu'on ne lui connaisse pas un . Belles âmes inquiètes, qui faites servir les morts à l'édifi- on des vivants et surtout à la vôtre, cherchez, si vous voulez, s sa démesure la preuve éclatante de sa passion. Il restera les passions sont aussi diverses que les gens : il y a les orantes et les méditantes, les rêveuses et les soucieuses, les tiques, les abstraites, les musardes, les précipitées, cent res. Celle du Tintoret, je la dirai pratique, soucieuse-récrimi- te et dévorante-précipitée. Plus je les considère, ses combines isoires, et plus je me persuade qu'elles ont pris naissance s un cœur ulcéré. Quel nœud de vipères! Tout y est : le re de l'orgueil et la folie de l'humilité, les ambitions bornées e désarroi sans bornes, l'abatage et le guignon, la volonté parvenir et le vertige de l'échec. Sa vie, c'est l'histoire d'un viste rongé par la peur; elle commence allégrement, ronde-

ment, par une offensive bien menée et puis, après le coup
de 1548, le rythme se précipite et s'affole, c'est l'enfer; Jac
se battra jusqu'à la mort, mais il sait qu'il ne gagnera
Arrivisme et angoisse : voilà les deux plus grosses vipères
nous voulons vraiment le connaître, approchons-nous
regardons-les.

LES PURITAINS DU RIALTO

Personne n'est cynique. S'accabler sans accablement, c
l'amusement des saints. Jusqu'à un certain point seulemen
ces chastes stigmatisent leur lubricité, ces généreux dénonc
leur avarice. Mais s'ils découvrent leur vraie gangrène,
sainteté, ils courent après les justifications, comme tous
coupables. Le Tintoret n'est pas un saint; il sait que tout
ville condamne ses procédés; s'il s'opiniâtre c'est qu'il se do
raison contre elle. Et qu'on ne vienne pas nous raconter qu'
conscience de son génie : le génie, pari stupide, sait ce qu'il
et ne sait pas ce qu'il vaut. Rien de plus misérable que c
témérité chagrine qui veut la lune et crève sans l'avoir obten
l'orgueil vient d'abord, sans preuves ni visa; quand il s'aff
on peut l'appeler génie si l'on veut mais je ne vois pas trop
qu'on y gagne. Non : le Tintoret ne justifie ses pirateries ni
la courte plénitude de son savoir-faire ni par le vide infini
ses aspirations : il défend ses droits; chaque fois qu'on pa
commande à ses confrères, on lui porte tort. Laissez-le faire
couvrira de ses peintures tous les murs de la ville, aucun *car*
ne sera trop vaste, aucun *sotto portico* trop obscur pour q
renonce à les enluminer; il badigeonnera les plafonds,
passants marcheront sur ses plus belles images, son pinc
n'épargnera ni les façades des palais, sur le Canale Grande,
les gondoles, ni peut-être les gondoliers. Cet homme s'imag
qu'il a reçu par naissance le privilège de transformer sa v
en lui-même et, d'une certaine manière, on peut soutenir q
a raison.

Quand il entre en apprentissage, la peinture bat de l'a
A Florence, c'est la crise déclarée; Venise, à son ordinaire, r
muette ou ment; mais nous avons la preuve formelle que
sources de l'inspiration proprement rialtine se sont tar
A la fin du XVe siècle, la ville est profondément marquée pa

ssage d'Antonello de Messine : c'est le tournant décisif; ouis lors elle importe ses peintres; je ne dis pas qu'elle aille chercher bien loin : il n'en reste pas moins que les plus nommés viennent de la terra ferma : Giorgione, de Castelnco; le Titien, de Piève di Cadore, Paolo Caliari et Bonifazio . Pitati, de Vérone; Palma le Vieux, de Bergame; Girolamo Vieux et Paris Bordone, de Trévise; Andréa Schiavone, de ra; j'en passe. A vrai dire, cette république aristocratique d'abord une technocratie, elle a toujours eu l'audace de cruter partout ses spécialistes et l'adresse de les traiter mme ses propres enfants. De plus, c'est l'époque où la rénissime, tenue en échec sur les mers, menacée sur le continent par des coalitions, se retourne vers l'arrière-pays et tente assurer sa puissance par des conquêtes : les nouveaux immiants sont, en majorité, originaires des territoires annexés. empêche : par cette importation massive de talents, Venise hit son inquiétude; quand on se rappelle que les artistes du attrocento sont, pour la plupart, nés dans ses murs ou à urano, on ne peut s'empêcher de penser que la relève des nérations n'aurait pas même été possible, après l'extinction s familles Vivarini et Bellini, après la mort de Carpaccio, sans e transfusion de sang.

Il en est de la peinture comme des autres métiers : c'est le triciat qui facilite l'immigration des bons artisans, c'est lui i — faisant preuve de ce qu'on pourrait appeler un chaunisme cosmopolite — tient la République des Doges pour e espèce de *melting pot ;* aux yeux de cette aristocratie méfiante jalouse, les étrangers font les meilleurs Vénitiens : s'ils optent Venise, c'est qu'ils ont reçu le coup de foudre; ils ront l'échine souple s'ils veulent se faire adopter. Mais on ut être sûr que l'artisanat local ne voit pas les nouaux venus du même œil; pourquoi le ferait-il ? C'est de la ncurrence étrangère. On n'a pas l'imprudence de protester, leur montre bon visage mais cela ne va pas sans conflits, ns une tension perpétuelle, sans un orgueil de récrimination. ntraint de s'incliner devant la supériorité technique des étèques, l'indigène se masque son humiliation en renchérissant r ses prérogatives; il admet de céder la place au plus expert, plus habile, mais c'est un sacrifice qu'il fait à la patrie : droit reste intact. Un Rialtin est *chez lui* à Venise; les ouvriers

allemands savent mieux filer le verre mais ils n'auront jam
la grâce natale. Avant de disparaître, les grands peintres
Quattrocento ont eu l'amertume de voir le public se détour
d'eux et donner sa faveur à de jeunes intrus qui les déd
gnaient. Le Titien, par exemple, cet étranger, lorsqu'il qui
un des frères Bellini pour l'autre, Gentile pour Giovanni, c
qu'il est à la poursuite d'un autre étranger, d'Antonello,
météore qui a déchiré le ciel et l'eau de la lagune vingt ans p
tôt. De Giovanni lui-même, Tiziano Vecellio n'a que fair
c'est un reflet qu'il cherche en lui; la preuve, c'est qu'il ab
donnera bientôt le maître pour le disciple et qu'il va se met
à l'école de Giorgione : ce troisième métèque paraît au seco
l'héritier véritable du premier. Or Tiziano et Giorgio app
tiennent à la même génération; peut-être même l'élève es
plus âgé que le professeur. Est-ce que les deux Bellini n'ont
compris, cè jour-là, qu'ils avaient fait leur temps ? Et les v
disciples de Giovanni ? Qu'ont-ils dit ? Et qu'ont-ils pensé,
autres, les derniers représentants de l'école muranais
Beaucoup d'entre eux étaient des jeunes gens ou des hom
encore jeunes; ils subissaient tous l'influence d'Antonello, m
à travers le bellinisme; couleurs et lumière venaient de Messi
mais Giovanni les avait acclimatées; par lui, elles étai
devenues vénitiennes. Ces gens mettaient leur point d'honn
à rester fidèles mais la fidélité les étranglait; ils firent de l
mieux pour s'adapter aux exigences nouvelles sans abandon
les techniques un peu rudes qu'on leur avait enseigné
c'était se condamner à la médiocrité; quelle amertume n'ont
pas ressentie en voyant deux jeunes intrus s'associer, bri
avec les traditions indigènes, retrouver les secrets d'un Sicil
et porter sans effort la peinture à sa plus haute perfectio
Pourtant Giovanni règne encore, le renom de cet admira
artiste s'étend à travers toute l'Italie du Nord : l'invas
barbare commence dans ses dernières années; après sa m
— 1516 — c'est la ruée.

Or il se trouve, au fort de l'invasion, que le plus gra
peintre du siècle voit le jour au cœur de cette ville occup
dans une ruelle du Rialto. La sombre fierté plébéienne, toujo
humiliée, refoulée, sans cesse aux aguets, saute sur l'occasi
se glisse dans le cœur du seul Rialtin qui ait encore du tale
le dresse, l'enflamme. Rappelons-nous qu'il ne sort pas direc

ment du peuple ni tout à fait de la bourgeoisie. Son père appartient à l'artisanat aisé. Ces petits bourgeois mettent leur gloire à ne pas travailler chez les autres : fils d'ouvrier, Jacopo fût resté peut-être l'obscur collaborateur d'un artiste; fils de maître, il lui faut devenir maître ou déchoir; il passera par le rang mais l'honneur de sa famille et de sa classe lui interdit d'y rester. On comprend qu'il n'ait pas laissé de bons souvenirs dans l'atelier où il a fait son apprentissage : il n'y est entré que pour en sortir au plus tôt et rejoindre la place qui lui était réservée d'avance dans la hiérarchie sociale. Et puis, quoi ? Schiavone (ou Bordone ou Bonifazio dei Pitati, c'est tout un) le regardait sans doute comme un intrus; mais Jacopo, en retour, tenait son maître pour un étranger, autrement dit pour un voleur. C'est un *natif*, ce Petit Teinturier, Venise est à lui par le sang. Médiocre, il se fût contenu dans la modestie, dans le ressentiment; mais il est éclatant, il le sait, donc il veut l'emporter sur tous. Les métèques, aux yeux d'un Rialtin, n'ont d'autre protection que leur valeur professionnelle : si Jacopo fait mieux qu'ils ne font, il faudra qu'ils disparaissent, dût-il les assassiner. Nul ne peint ni n'écrit sans mandat : l'oserait-on si « *Je* n'était un Autre » ? Jacopo est mandaté par toute une population travailleuse pour reconquérir par son art les privilèges du Vénitien pur sang. Voilà qui explique sa bonne conscience : la récrimination populaire devient dans son cœur une austère passion revendicante; on lui a donné le devoir de faire reconnaître ses droits; à celui qui soutient une si juste cause tous les moyens sont bons pour la faire triompher : pas de pardon, pas de quartier. Le malheur, c'est que sa lutte contre les indésirables l'entraîne à combattre le patriciat lui-même et sa politique d'assimilation au nom de l'artisanat indigène. Quand il crie par les rues : « Le Véronèse à Vérone ! », c'est le gouvernement qu'il met en question. Dès qu'il s'en aperçoit, il fait un pas en arrière et puis, tout aussitôt, il reprend sa marche obstinée. D'où ce curieux mélange de raideur et de souplesse : sujet prudent d'un État policier, il cède toujours ou feint de céder; citoyen *autochtone* de la ville la plus belle, son arrogance éclate en dépit de lui-même : il peut aller jusqu'à la servilité sans perdre son ankylose d'orgueil. Rien n'y fait : les intrigues qu'il machine contre les protégés de l'aristocratie, il les ruine par impatience, par d'irréparables maladresses, ou bien

elles se retournent d'elles-mêmes contre lui. Voilà qui éclaire d'un jour nouveau la rancune de la Sérénissime. Ce sujet ne réclame au fond que ce qu'on lui concéderait peut-être, mais cette soumission querelleuse agace les Autorités : elles le tiennent pour un rebelle. Ou tout au moins pour un suspect et, dans le fond, elles n'ont pas tort. Voyez plutôt où ce premier emportement va le mener.

D'abord à cette violence diligente et presque sadique que j'appellerai le plein emploi de soi-même. Né parmi les petites gens qui supportent le poids d'une société lourdement hiérarchisée, il partage leurs craintes et leurs goûts; on retrouve leur prudence jusque dans sa présomption. Ses proches, avertis, courageux, un peu serrés, lui ont enseigné le prix des choses. les dangers de la vie, quels espoirs sont permis et quels sont défendus. Des chances précises et limitées, un destin tracé d'avance, lisible, un avenir entrouvert, prisonnier d'une transparence, petit bouquet trop net dans le cristal d'un presse-papier, cela tue les rêves : on ne veut que ce qu'on peut. Cette modération fait les fous furieux, suscite les ambitions les plus forcenées, qui sont à court terme : l'ambition de Jacopo s'est levée d'un coup, casquée, avec sa virulence et ses formes, elle ne fait qu'un avec ce mince crevé de lumière, le possible. Ou plutôt, rien n'est *possible :* il y a la fin et le moyen, la tâche prescrite; on s'élèvera au-dessus des nuages les plus lourds, les plus bas, on touchera de la main une peau lumineuse et tendue, c'est le plafond; il y a d'autres plafonds, des membranes de plus en plus claires, de plus en plus minces et peut-être, tout à fait en haut, le bleu du ciel. Mais le Tintoret n'en a rien à foutre; à chacun sa force ascensionnelle et son lieu naturel. Il sait qu'il a du don, on lui a dit que c'était un capital. S'il fait la preuve de ses capacités, son entreprise deviendra rentable, il trouvera des fonds pour s'équiper. Le voilà mobilisé pour toute une longue vie, indisponible : il y le filon à exploiter, jusqu'à l'épuisement de la mine et du mineur. Vers le même temps, cet autre bourreau de travail, Michel-Ange, fait le dégoûté, commence l'ouvrage, s'enfuit, n'achève pas. Le Tintoret achève *toujours*, avec la terrible application de l'homme qui finit ses phrases quoi qu'il arrive; la mort même l'a attendu, à San Giorgio, elle lui a laissé donner son dernier coup de pinceau à son dernier tableau ou, tout au moins, ses dernières

indications à ses collaborateurs; il ne s'est de toute sa vie pas permis un caprice, pas un dégoût, pas une préférence, pas même le repos d'un songe; il devait se répéter ce principe, aux jours de fatigue : refuser une commande, c'est faire un cadeau aux confrères.

Il faut produire à tout prix. Ici la volonté d'un homme et celle d'une ville se rejoignent. Cent ans plus tôt, Donatello reprochait à Uccello de sacrifier la création à la recherche et de pousser l'amour de la peinture jusqu'à ne plus faire de tableaux : mais c'était à Florence; les artistes florentins venaient de se lancer dans l'aventure hasardeuse de la « *perspective* », ils essayaient de construire un nouvel espace plastique en appliquant aux objets peints les lois de l'optique géométrique. Autre temps, autres mœurs : à Venise, sous le règne du Titien, tout le monde est d'avis que la peinture vient d'atteindre sa plus haute perfection, qu'il n'y a plus rien à chercher : l'art est mort, vive la vie. La grande barbarie commence avec les niaiseries de l'Arétin : « Comme c'est vivant! Comme c'est vrai! *On ne croirait jamais que c'est peint!* » Bref, il est temps que la peinture s'efface devant les *réalisations :* les marchands inspirés veulent de la beauté utile. L'œuvre doit donner aux amateurs de la jouissance, témoigner à l'Europe du faste sérénissime, frapper le peuple de terreur. La terreur dure encore : devant le cinémascope vénitien, nous murmurons, nous autres, menu peuple touristique : c'est une réalisation du Titien, une production Paolo Caliari, une performance du Pordenone, une mise en scène de Vicentino. Jacopo Robusti partage les préjugés de son époque et nos habiles lui en tiennent rigueur. Combien de fois, n'ai-je pas entendu dire : « Le Tintoret, bah! c'est du cinéma. » Et pourtant, personne au monde, ni avant lui, ni après, n'a poussé plus loin la passion de la recherche. Avec le Titien, la peinture étouffe sous les fleurs, elle se nie par sa propre perfection; Jacopo voit dans cette mort la condition nécessaire d'une résurrection : tout commence, tout est à faire, nous y reviendrons. Mais — voilà sa contradiction majeure — il ne tolérera jamais que ses expériences freinent sa productivité. Quand il ne resterait dans Venise qu'un seul mur à découvert, l'office du peintre est de le couvrir : la morale interdit de transformer un atelier en laboratoire. L'art est tout ensemble un métier sérieux et une lutte au couteau contre

les envahisseurs. Comme le Titien, comme le Véronèse, Jacopo livrera des cadavres exquis. Une seule différence : ces morts sont rongés par une fièvre dont on ne sait pas d'abord si c'est un regain de vie ou le commencement de la pourriture. Et si l'on veut à tout prix le comparer à nos cinéastes, c'est *en cela* qu'il leur ressemble : il accepte des scénarios imbéciles pour les charger en douce de ses obsessions. Il faut duper l'acheteur, lui en donner pour son argent : il aura sa Catherine, sa Thérèse ou son Sébastien; pour le même prix on le mettra sur la toile, avec sa femme ou ses frères, s'il y tient. Mais, par en dessous, derrière la façade somptueuse et banale de cette *réalisation*, il poursuit ses expériences; toutes ses grandes œuvres sont à double sens : son utilitarisme étroit masque une interrogation sans fin; inscrivant sa recherche dans le cadre de la commande payée, il est obligé de bouleverser la peinture en respectant les stipulations du client. Telle est la raison profonde de son surmenage, telle sera plus tard celle de sa perdition.

Encore faut-il s'emparer du marché. Nous avons vu qu'il s'y emploie. Mais revenons sur ses procédés; ils s'éclaireront d'un jour neuf. La rébellion du Tintoret se radicalise : révolté contre la politique du *melting-pot*, le voilà contraint d'enfreindre les règlements ou les usages corporatifs. Faute de pouvoir supprimer la compétition, dont il reconnaît par ailleurs les avantages, le gouvernement s'efforce de la canaliser par des concours. Si c'est leur goût qui décide en dernier ressort, les puissants et les riches sauveront l'ordre public, constitueront cette forme assouplie du protectionnisme : la concurrence dirigée. Sont-ils sincères? sans doute et tout irait parfait, si nous avions la preuve de leurs capacités. Mais il faut les croire sur parole. Il arrive qu'ils jouent de bonheur et puis, d'autres fois, ils choisissent Vicentino. Le Tintoret, lui, se débrouille toujours pour échapper à l'épreuve : est-ce qu'il leur dénie toute compétence? Certainement non! il leur refuse le droit de traiter un indigène sur le même pied que des intrus. Reste que ces concours existent : en s'y dérobant, notre rebelle entreprend délibérément de détruire le protectionnisme. Le voilà coincé : puisque les officiels prétendent juger sur la valeur et puisqu'il récuse leur jugement, il faut qu'il renonce à peindre ou à s'imposer par la qualité de sa peinture. Qu'à cela ne tienne; il trouve d'autres moyens, prend de vitesse les

mpétiteurs, place les jurés devant le fait accompli, met n savoir-faire, sa promptitude, la diligence de ses collabo- teurs au service d'une production de masse qui fait sauter us les barèmes en lui permettant de vendre ses toiles à des ix de misère, parfois de les donner. Sur une avenue romaine ux friperies se font face ; les boutiquiers, j'imagine, se sont itendus pour simuler un combat sans merci à moins que les ux échoppes aient un seul propriétaire, un comédien tragique, ii se plaît à confronter, dans un éternel vis-à-vis, les deux pects de sa nature : d'un côté une glace barrée par des faire- irt endeuillés : « Prezzi disastrosi! », de l'autre, une vitrine uverte d'affichettes multicolores : « Prezzi da ridere! da dere! da ridere! » Voilà des années que ça dure, et je ne puis oir ces boutiques sans qu'elles me fassent, toutes deux isemble, penser au Tintoret. Avait-il choisi le rire ou le sanglot? s deux, selon moi : à la tête du client. On peut même supposer u'il ricanait un peu, dans la solitude, et qu'il se lamentait a famille, criant qu'on lui coupait la gorge ; n'empêche : dans m atelier, c'était la grande braderie du jour de l'an à la Saint- ylvestre, et les clients subissaient l'attraction de ces prix e liquidation judiciaire. Partis pour lui commander un mé- aillon, ils finissaient par lui livrer toutes les parois de leur naison. C'est lui qui a rompu le premier les liens déjà fatigués e l'amitié confraternelle : pour ce darwiniste avant la lettre, confrère devient l'ennemi intime ; il a découvert avant Iobbes le slogan de la concurrence absolue : *Homo homini upus*. Venise s'émeut. Si l'on ne trouve un vaccin contre le irus Tintoret, il dissoudra le bel ordre corporatif et ne laissera ubsister qu'une poussière d'antagonismes, de solitudes molé- ulaires. La République condamne ces méthodes nouvelles, es appelle félonies, parle de travail bâclé, de vente au rabais, l'accaparement. Plus tard, beaucoup plus tard, d'autres villes n une autre langue, les honoreront sous le nom de *struggle or life*, de *mass-production*, de *dumping*, de *trust*, etc. Pour 'instant, cet homme mal famé perd sur un tableau tout ce qu'il gagne sur l'autre. Il enlève les commandes à la pointe le l'épée mais on le tient à l'écart. Dans un étrange retourne- nent, c'est lui, le *natif*, le Rialtin cent pour cent, qui paraît m intrus, presqu'un indésirable dans sa propre ville. L'iné- itable conséquence, c'est qu'il crèvera s'il ne fonde une famille.

D'abord pour juguler la concurrence au sein de l'atelier : c champion du libéralisme renverse le précepte biblique, i veille à ce que les autres ne puissent jamais lui faire ce qu'i leur fait. Et puis, il a besoin d'une approbation entière; de collaborateurs étrangers risquent de prendre peur, d'êtr découragés par le scandale diffus qui l'entoure; que de temp perdu, s'il faut les convaincre. Cet onnerre ne lâchera plus qu des éclairs mouillés. Qu'a-t-il besoin de disciples? Il veu d'autres mains, d'autres paires de bras, c'est tout. Par l concurrence absolue vers l'exploitation familiale : voilà l chemin. Il épouse, en 1550, Faustina dei Vescovi, et, tou aussitôt, se met à lui faire des enfants. Comme il fait de tableaux : par d'infatigables coups de foudre. Cette bonn pondeuse n'a qu'un défaut : elle force un peu sur les filles Tant pis! il les mettra toutes au couvent, sauf deux : Mariett qu'il garde auprès de lui et Ottavia qu'il marie à un peintre la foudre fécondera Faustine autant de fois qu'il sera néces saire pour lui arracher deux fils, Domenico et Marco. Il ne le a pas attendus, d'ailleurs, pour enseigner le métier à son aînée à Marietta. Une femme peintre à Venise, cela n'est pas ordi naire : fallait-il qu'il fût pressé! Enfin, aux environs de 1575 l'opération semble achevée : le nouveau personnel se compos de Sébastien Casser, son gendre, de Marietta, de Domenico de Marco. Le symbole d'une association domestique, c'est l *domus* qui l'abrite et l'emprisonne. Vers la même date, Jacop achète une maison. Il ne la quittera plus. Dans ce petit lazaret le pestiféré vivra en demi-quarantaine, au milieu des siens les aimant d'autant plus que *les autres* sont plus nombreu à le détester. A le prendre *chez lui*, dans son travail, dans se rapports avec sa femme, avec ses enfants, nous lui découvron un tout autre visage : quel moraliste austère! Est-ce qu'il n serait pas un peu calviniste sur les bords? Tout y est : pessi misme et travail, esprit de lucre et dévouement à la famille La nature humaine est viciée par le péché originel; les homme sont divisés par les intérêts. Le chrétien se sauvera par le œuvres : qu'il lutte contre tous; dur pour lui-même et pou les autres, qu'il peine sans répit pour embellir la Terre qu Dieu lui a confiée; il trouvera la marque de la faveur divin dans le succès matériel de son entreprise. Quant aux élans d son cœur, qu'il les réserve pour la chair de sa chair, pour se

ls. Venise subissait-elle l'influence de la Religion réformée ? ertainement, on y rencontre dans la seconde moitié du siècle n curieux personnage, Fra Paolo Sarpi, fort écouté des patri-ens, ami de Galilée, hostile à Rome et qui entretient au vu e tous des relations étroites avec les milieux protestants de étranger. Mais si l'on peut déceler dans certains milieux ıtellectuels des courants vaguement favorables à la Réforme, est plus que probable que la petite bourgeoisie les a ignorés. l faudrait plutôt dire que la Sére issime s'est réformée elle-ıême. Et depuis longtemps : ces marchands vivent du crédit; s ne peuvent accepter la sentence que l'Église a portée sur eux qu'elle s'obstine à nommer des usuriers, ils favorisent la cience lorsqu'elle est pratique et méprisent l'obscurantisme ro-ıain ; l'État vénitien a toujours affirmé la prépondérance de l'au-orité civile : c'est sa doctrine, il n'en changera pas. C'est lui, ratiquement, qui a la haute main sur son clergé et, quand Pie V s'avise de soustraire les ecclésiastiques aux tribunaux aïcs, le Sénat refuse tout net. Pour bien des raisons, d'ailleurs, e gouvernement tient le Saint-Siège pour une puissance tem-orelle et militaire plus encore que spirituelle. Ce qui ne l'em-êche pas, quand l'intérêt de la République est en jeu, de se approcher du pape, de pourchasser les hérétiques ou, pour plaire u monarque très chrétien, d'organiser une fête somptueuse n l'honneur de la Saint-Barthél my. Le pseudo-calvinisme du Tintoret lui vient de sa ville elle-même : ce peintre capte à on insu le protestantisme larvé qu'on trouve à l'époque dans outes les grandes cités capitalistes [3]. Le statut des artistes st fort équivoque, en ce temps, surtout à Venise. Mais courons otre chance; peut-être cette ambiguïté même nous permettra-t-elle de comprendre la sombre passion puritaine de Jacopo.

On a écrit que « la Renaissance (avait) prêté à l'artiste les raits que l'Antiquité réservait à l'homme d'action et dont e Moyen Age avait paré ses saints [4] ». Ce n'est pas faux. Mais 'observation contraire me semble pour le moins aussi vraie : « (Au XVIe siècle) on tenait encore la peinture et la sculpture pour des arts manuels; c'est à la poésie qu'on réservait tous

3. Celui-là même qui vaccine les villes italiennes contre la maladie uthérienne et qui amène l'Italie à faire sa propre révolution religieuse ous le nom de Contre-réforme.

4. Vuillemin, *op. cit.*

les honneurs. De là vient l'effort des arts figuratifs pour riva liser avec la littérature [5]. » Il n'est pas douteux, en effet, qu l'Arétin, ce Pétrone du pauvre, ce Malaparte du riche, fû l'arbitre des élégances et du goût pour les snobs du patricia vénitien ni que le Titien s'honorât de le fréquenter : celui- n'avait pas trop de toute sa gloire pour s'égaler à celui-là Et Michel-Ange ? Il avait la faiblesse de se croire *né* et cett illusion lui a gâché la vie. Tout jeune, il eût souhaité faire se humanités, écrire : un noble privé d'épée peut prendre un plume sans déroger. Il prit le ciseau, par nécessité, et ne s'e consola pas : Michel-Ange considérait la sculpture et la peintur du haut de sa honte, il avait la joie vide et crispée de se senti supérieur à ce qu'il faisait. Contraint au silence, il voulut donne un langage aux arts muets, multiplier les allégories, les sym boles, écrivit un livre au plafond de la Sixtine, tortura l marbre pour le forcer à parler.

Que conclure ? Sont-ils des héros-dieux, les peintres de l Renaissance, ou des travailleurs manuels ? Eh bien, c'est selon voilà tout. Cela dépend de la clientèle et du mode de rémunéra tion. Ou plutôt, ce sont des manuels *d'abord.* Après cela, il deviennent des employés de cour ou restent des maîtres locaux A eux de choisir — ou d'être choisis. Raphaël et Michel-Ang sont des commis; ils vivent dans la dépendance et dans l superbe : une disgrâce, même passagère, et les voilà sur le pavé en revanche, le souverain se charge de leur publicité. Ce person nage sacré cède à ses élus une parcelle de ses pouvoirs surna turels : la gloire du trône tombe sur eux comme un rayon d soleil, ils la réfléchissent sur le peuple; le droit divin desrois fait les peintres de droit divin. Voilà des barbouilleurs changé en surhommes. Que sont-ils, en effet, ces petits bourgeoi qu'une main géante a saisis dans la foule pour les suspendr entre ciel et terre, ces satellites qui éblouissent d'un écla emprunté, sinon des hommes élevés au-dessus de l'humanité Des héros, oui, c'est-à-dire des intercesseurs, des intermédiaire Aujourd'hui encore, les républicains nostalgiques adorent e eux, sous le nom de génie, la lumière de cette étoile mort la Monarchie.

5. Eugenio Battista, dans un excellent article sur Michel-Ange publ par *l'Epoca* (25 août 1957).

Le Tintoret, c'est l'autre espèce : il travaille pour des marchands, pour des fonctionnaires, pour des églises paroissiales. Je ne dis pas qu'il soit inculte : on l'a mis à l'école dès sept ans, il a dû en sortir à douze, sachant écrire et compter; et puis, surtout, comment refuserait-on le nom de culture à cette patiente éducation des sens, de la main et de l'esprit, à cet empirisme traditionaliste qu'est encore, vers 1530, la peinture d'atelier. Mais il n'aura jamais le bagage des peintres-courtisans. Michel-Ange fait des sonnets; de Raphaël, on prétend aujourd'hui qu'il savait le latin; au Titien lui-même, le commerce des intellectuels a fini par donner un vernis. Comparé à ces mondains, le Tintoret paraît ignare : il lui manquera toujours le loisir et le goût de s'exercer aux jeux d'idées, aux jeux de mots. L'humanisme des lettrés, il s'en moque. Venise a peu de poètes, encore moins de philosophes : pour lui c'est déjà trop, il n'en fréquente aucun. Non qu'il les fuie : il les ignore. Il admet leur supériorité sociale; l'Arétin a le droit de le féliciter avec une bienveillance protectrice : ce haut personnage est *reçu*, il fait partie du Tout Venise, des patriciens l'invitent à leur table, qui ne songeraient pas même à saluer un peintre dans la rue. Mais faut-il l'envier par-dessus le marché ? Faut-il l'envier *parce qu'il écrit ?* Jacopo trouve que les ouvrages de l'esprit se donnent un air de gratuité fort immoral : Dieu nous a mis sur terre pour gagner notre pain à la sueur de notre front; or, les écrivains ne suent pas. Travaillent-ils, seulement ? Jacopo n'ouvre jamais un livre, à l'exception de son missel; ce n'est pas lui qui aurait l'idée saugrenue de forcer son talent pour rivaliser avec la littérature : il y a tout dans ses tableaux, mais ils ne *veulent* rien dire, ils sont muets comme le monde. Ce fils d'artisan n'estime au fond que l'effort physique, que la création manuelle. Ce qui l'enchante dans le métier de peindre c'est qu'on y pousse l'habileté professionnelle jusqu'à la prestidigitation et la délicatesse de la marchandise jusqu'à la quintessence. L'artiste, c'est l'ouvrier suprême : il s'épuise et fatigue la matière pour produire et pour vendre des visions.

Cela ne l'empêcherait pas de travailler pour les princes s'il les aimait. Il ne les aime pas, voilà le fond de l'affaire : ils l'effrayent sans l'inspirer. Il n'a jamais tenté de les approcher ni de se faire connaître : on dirait qu'il s'efforce de contenir sa renommée entre les murs de Venise. Sait-on qu'il n'a jamais

quitté la ville, sauf une fois, sexagénaire, pour aller tout à côté, à Mantoue ? Encore a-t-il fallu le supplier; on voulait qu'il accrochât lui-même ses toiles et il a déclaré tout net qu'il ne partirait pas à moins d'emmener sa femme. Cette exigence témoigne en faveur de ses sentiments conjugaux mais elle en dit long sur son horreur des voyages. Et n'allons pas croire que ses confrères vénitiens lui ressemblent : ils galopent sur les routes; cent ans plus tôt, Gentile Bellini courait les mers. Quels aventuriers! Lui, c'est une taupe : il n'est à l'aise que dans les étroites galeries de sa taupinière. S'il imagine le monde, l'agoraphobie le terrasse; pourtant, à choisir, il aimerait encore mieux y risquer sa peau que ses tableaux. Il accepte les commandes de l'étranger — et l'étranger, pour lui, commence à Padoue — mais il ne les sollicite pas. Quel contraste entre sa frénésie au Palais des Doges, à la Scuola San Rocco, chez les Crociferi et cette indifférence! Il se décharge de l'exécution sur ses collaborateurs, surveille de loin ces confections de série, se garde d'y mettre la main, comme s'il redoutait d'aventurer hors de sa patrie la plus petite paillette de son talent : l'Europe n'aura droit qu'aux B. pictures. Aux Offices, au Prado, à la National Gallery, au Louvre, à Munich, à Vienne, on peut découvrir Raphaël, le Titien, cent autres. Tous ou presque tous, sauf le Tintoret. Celui-là s'est gardé farouchement pour ses concitoyens et vous ne saurez rien de lui à moins d'aller le chercher jusque dans sa ville natale, pour la bonne raison qu'il a *voulu* n'en pas sortir.

Mais il faut préciser. Car il disposait, à Venise même, de deux clientèles bien distinctes. Il fait le siège des fonctionnaires publics et, naturellement, si le Sénat lui donne du travail, tout l'atelier se met à l'ouvrage, y compris le chef de famille. On peut voir encore au Palais des Doges, sous un éclairage qui les met en valeur, les œuvres d'une forte personnalité collective qui portait le nom de Tintoret. Mais si c'est Jacopo Robusti qui vous intéresse, abandonnez la Piazzetta, traversez la place Saint-Marc, franchissez des canaux sur des ponts en dos d'âne, tournez dans un dédale de ruelles sombres, entrez dans des églises plus sombres encore : il est là. A la Scuola San Rocco, vous le tenez : en personne, sans Marietta ni Domenico ni Sebastiano Casser; il y travaille seul. Une brume sale enfume les toiles ou bien c'est un faux jour qui les ronge; attendez

patiemment que vos yeux s'accoutument : à la fin, vous verrez une rose dans les ténèbres, un génie dans la pénombre. Et qui les a payés, ces tableaux ? Tantôt les fidèles de la paroisse, tantôt les membres de la Confrérie : des bourgeois, grands et petits; voilà son vrai public, le seul qu'il aime.

Ce peintre-boutiquier n'a rien d'un héros-dieu. Avec un peu de chance il sera notoire, célèbre; glorieux, jamais : sa clientèle profane n'est pas habilitée à le consacrer. Bien entendu, la renommée de ses augustes confrères honore toute la profession : il brille un peu, lui aussi. Convoite-t-il leur gloire? Peut-être. Mais il ne fait rien de ce qu'il faut pour l'acquérir; au diable la faveur des princes : elle asservit. Jacopo Robusti met sa fierté à rester un petit patron, un margoulin des Beaux-Arts payé à la commande, maître chez soi. Il ne fait pas de différence entre l'indépendance économique du producteur et la liberté de l'artiste; ses agissements prouvent qu'il souhaite obscurément renverser les conditions du marché, susciter la demande par l'offre : n'a-t-il pas, lentement, patiemment créé, chez les confrères de Saint-Roch, un besoin d'art — d'un certain art — qu'il pouvait seul satisfaire. Son autonomie est d'autant mieux préservée qu'il travaille pour des collectivités — *consorterie*, paroisses — et que ces grands corps prennent leurs décisions à la majorité.

Michel-Ange, faux noble, et le Titien, fils de paysans, subissent directement l'attraction de la monarchie. Le Tintoret, lui, naît dans un milieu d'ouvriers-patrons; l'artisan est un amphibie : travailleur manuel, il est fier de ses mains; petit-bourgeois, la grande bourgeoisie l'attire : c'est elle qui, par le simple jeu de la concurrence, assure une certaine ventilation à l'intérieur d'un protectionnisme étouffant. En ce temps-là, il y avait *un espoir bourgeois* à Venise. Bien mince; l'aristocratie a pris depuis longtemps ses précautions : dans cet univers stratifié, il est permis de *devenir* riche, il faut *naître* patricien; même la richesse, d'ailleurs, est limitée : non seulement le commerçant, l'industriel restent confinés dans leur classe mais on leur a longtemps interdit les métiers les plus lucratifs ; l'État concède *l'appalto* — ou location des galées — aux seuls aristocrates. Rêveuse et sombre bourgeoisie! Partout ailleurs, en Europe, elle se renie, achète, dès qu'elle le peut, des titres et des châteaux. A Venise, on lui refuse tout, jusqu'à l'humble

bonheur de la trahison. Elle trahira donc en songe. La Giovita Fontana, venue de Plaisance, se lance dans les affaires, gagne de l'or et le dépense à faire bâtir un palais sur le Canale Grande; toute une existence tient en ce peu de mots : un âpre désir, assouvi, se tourne sur le tard en snobisme rêveur, une marchande meurt et ressuscite sous la forme d'une patricienne imaginaire. Les roturiers riches tournent en rond, cachent leurs fantasmes nocturnes; groupés en confréries, ils se dépensent en œuvres charitables, leur mélancolique austérité contraste avec les orgies mélancoliques d'un patriciat désenchanté.

Car la République n'a plus la souveraineté des mers; peu à peu, l'aristocratie entre en décadence, les faillites se multiplient, le nombre des gentilshommes pauvres croît, les autres ont perdu l'esprit d'entreprise : ces fils d'armateurs achètent des terres, deviennent rentiers. Déjà de simples « citoyens » les remplacent dans certains offices; il arrive que des galées passent sous le commandement des bourgeois. La bourgeoisie est encore bien loin de se considérer comme une classe montante; elle ne se dit même pas qu'elle pourrait un jour assurer la relève de la noblesse déchue : disons plutôt qu'une obscure agitation l'a saisie, qui rend sa condition moins supportable et plus difficile la résignation.

Le Tintoret ne rêve pas. Jamais. Si l'ambition des gens se règle sur l'ouverture de leur avenir social, les plus ambitieux roturiers de Venise sont les petits bourgeois, car il leur reste une chance de s'élever au-dessus de leur classe. Mais le peintre se sent des affinités profondes avec ses clients : il apprécie leur goût du travail, leur moralisme, leur sens pratique; il aime leur nostalgie et, surtout, il partage leur aspiration profonde : tous, ne fût-ce que pour produire, pour acheter et pour vendre, ils ont besoin de la liberté. Voilà les clés de son arrivisme : c'est un appel d'air qui vient des sommets. Des troubles dans le ciel, une ascension lointaine, invisible, lui ouvrent un avenir vertical; il monte, ce ludion, un courant d'air l'aspire, l'esprit nouveau le pénètre : il pense en bourgeois dès l'enfance. Mais les contradictions de sa classe d'origine vont limiter ses ambitions : margoulin, il souhaite passer la ligne; ouvrier, il prétend travailler de ses mains. Cela suffit à marquer sa place. Il y a — environ — 7.600 patriciens à Venise, 13.600 citoyens, 127.000 artisans, ouvriers et petits commerçants, 1.500 israélites, 12.900 domes-

tiques et 550 mendiants. Négligeant les juifs et les nobles, les mendiants et les domestiques, le Tintoret n'a d'yeux que pour la démarcation idéale qui sépare les roturiers en deux groupes . 13.600 d'un côté, 127.000 de l'autre; il veut être le premier de ceux-ci et le dernier de ceux-là : en bref, le plus humble des riches et le plus distingué de leurs fournisseurs. Cela fait de cet artisan, au cœur de l'inquiète Venise, un faux bourgeois plus vrai que les vrais. En lui et sur ses toiles, les confrères de Saint-Roch aimeront l'image embellie d'une bourgeoisie qui ne trahit pas.

Travaillerait-il pour le Souverain Pontife, Michel-Ange croit déchoir; ce mépris lui donne parfois du recul : ce gentilhomme prend des vues cavalières sur l'art. Tintoret c'est tout le contraire, il vole au-dessus de lui-même; sans l'art, que serait-il? Teinturier. C'est la force qui l'arrache à sa condition natale et le milieu qui le soutient, c'est sa dignité. Il faut travailler ou retomber au fond du puits. Du recul ? De la distance ? Où les prendrait-il ? Il n'a pas le temps de s'interroger sur la peinture, qui sait même s'il la voit ? Michel-Ange pense trop : c'est un marquis de Carabas, un intellectuel; le Tintoret ne sait ce qu'il fait : il peint.

Voilà pour son arrivisme : le destin de cet artiste est d'incarner le puritanisme bourgeois dans une République aristocratique à son déclin. En d'autres lieux cet humanisme sombre s'imposerait; à Venise il va disparaître sans même avoir pris conscience de soi mais non sans éveiller la méfiance d'une aristocratie toujours en éveil. La morosité que le Tout-Venise officiel et bureaucratique manifeste au Tintoret, c'est celle-là même que le patriciat témoigne à la bourgeoisie vénitienne. Ces marchands querelleurs et leur peintre sont un danger pour l'Ordre sérénissime : on les tient à l'œil.

L'HOMME TRAQUÉ

On peut trouver quelque superbe au refus entêté de concourir : « Je ne me connais pas de rival et je n'admets aucun juge. » Michel-Ange dirait cela, peut-être. Le malheur, c'est que le Tintoret ne le dit pas. Tout au contraire : qu'on l'invite à présenter une esquisse, il s'empressera d'accepter. Après cela, nous savons qu'il lance sa foudre. Oui : un peu comme la seiche jette son encre. La foudre aveugle, les spectateurs ne distinguent

pas son tableau; tout est arrangé d'ailleurs pour qu'ils n'aient jamais besoin de le considérer ni surtout de l'apprécier : quand l'éblouissement se dissipe, la toile est accrochée, le don consigné, on n'y aura vu que du feu. Ou je me trompe fort ou c'est une dérobade; on dirait qu'il a peur d'affronter ses adversaires. Est-ce qu'il dépenserait toute cette ingéniosité s'il avait l'assurance de s'imposer par le talent ? Daignerait-il étonner ses contemporains par la quantité de sa production s'ils en admiraient sans réserve la qualité ?

Et puis, elle frappe davantage dans les concours, cette rage de s'affirmer en se défilant; mais c'est son style, c'est sa marque universelle : le moindre rapprochement l'offusque, un voisinage l'inquiète. En 1559, l'église San Rocco lui commande *La guérison du Paralytique* pour faire pendant à une toile de Pordenone. Personne ne lui demande d'imiter la manière de son devancier; aucune concurrence [6] ne peut opposer les deux peintres : Antonio di Sacchis est mort depuis vingt ans; s'il a pu, autrefois, influencer son cadet, le temps des influences est passé : Jacopo possède la maîtrise de son art. Pourtant, c'est plus fort que lui, il faut qu'il « fasse » du Pordenone; on a très bien montré comment il « exagère la violence baroque du geste... par le heurt entre des figures monumentales et l'architecture dans laquelle elles s'insèrent étroitement » et qu'il « a rendu cet effet en abaissant le plafond de la salle... et en (utilisant) les colonnes même... (pour) arrêter les gestes, figer leur violence [7] ». Bref, il tremble à l'idée de s'emprisonner pour toujours dans un inerte face à face : « Comparez, s'il vous plaît, le Pordenone au Pordenone; moi, Jacopo Robusti, je suis de sortie. » Il s'est arrangé, bien entendu, pour que le faux Di Sacchis écrase le vrai. Sa retraite n'est pas une déroute : il s'en va en lançant un défi : « Les anciens, les nouveaux, je les prends tous et je les bats sur leur propre terrain. » Mais voilà justement ce qu'on trouvera suspect : qu'a-t-il besoin de jouer leur jeu, de se soumettre à leurs règles quand il suffirait d'être lui-même pour les écraser ? Que de ressentiment dans son insolence : ce Caïn assassine tous les Abels qu'on lui préfère : « Le Véronèse vous plaît ? Eh bien, moi, je le surpasse quand

6. Ridolfi, trompé par la ressemblance des styles, dit que le tableau fut peint « in concurrenza con il Pordenone ».

7. *Vuillemin*, op. cit., p. 1974. Cf. aussi *Tietze*, p. 372, et *Newton*, p. 72.

je daigne l'imiter; vous le prenez pour un homme et ce n'est qu'un procédé. » Que d'humilité aussi : de temps en temps, cet exclu se glisse dans la peau d'un autre pour connaître à son tour la douceur d'être aimé. Et puis quelquefois, on croirait que le courage lui manque pour manifester son scandaleux génie; de guerre lasse, il le laisse dans une demi-pénombre et tente de le prouver *par l'absurde :* « Puisque je fais les meilleurs Véronèse et les meilleurs Porderone, imaginez un peu *de quoi je suis capable* quand je me permets d'être moi. » En vérité, c'est une permission qu'il ne se donne presque jamais, à moins qu'on ne lui fasse confiance d'abord et qu'on ne le laisse tout seul dans une salle vide. L'origine de cela, bien entendu, c'est l'hostilité qu'on lui témoigne. Mais la timidité du peintre et les préventions de ses concitoyens tirent leur source d'un même malaise : en 1548, à Venise, sous le pinceau du Tintoret, devant les patriciens, les amateurs d'art et les beaux esprits, *la peinture s'est fait peur.*

*
* *

Une longue évolution a commencé, qui substituera partout le profane au sacré : froids, étincelants, givrés, les divers rameaux de l'activité humaine surgiront l'un après l'autre de la douce promiscuité divine. L'art est touché : d'un tassement de brumes émerge ce désenchantement somptueux, la peinture. Elle se rappelle encore le temps où Duccio, où Giotto montraient à Dieu la Création telle qu'elle était sortie de Ses mains : dès qu'Il avait reconnu Son œuvre, l'affaire était dans le sac et le monde dans un cadre, pour l'éternité. Entre le tableau, fief du Soleil et l'Œil suprême, des moines et des prélats glissaient parfois leur transparence; ils venaient sur la pointe des pieds regarder ce que regardait Dieu, et puis ils repartaient en s'excusant. Fini : l'Œil est clos, Ciel aveugle. Que s'est-il produit ? D'abord un changement de clientèle : tant qu'on travaillait pour les clercs, tout allait bien; du jour où le plus gros des banquiers florentins eut l'idée saugrenue d'embellir par des fresques sa maison, le Tout-puissant, écœuré, se cantonna dans son rôle d'Amateur d'âmes. Et puis il y a eu l'aventure florentine, la conquête de la perspective. La perspective est profane; parfois même, c'est une profanation : voyez,

chez Mantegna, ce Christ en long, les pieds devant, la tête au diable; croyez-vous que le Père se satisfasse d'un Fils raccourci ? Dieu, c'est l'absolue proximité, l'universel enveloppement de l'Amour : peut-on Lui montrer *de loin* l'Univers qu'*Il* a fait et qu'Il retient à chaque instant de s'anéantir ? Est-ce à l'Être de concevoir et de produire le Non-Être ? à l'Absolu d'engendrer le Relatif ? à la Lumière de contempler l'Ombre ? à la Réalité de se prendre pour une apparence ? Non; c'est l'éternelle histoire qui recommence : l'Ingénuité, l'Arbre de Science, le Péché originel et l'Expulsion. Cette fois, la pomme s'appelle « perspective ». Mais les Adamites de Florence la grignotent plutôt qu'ils ne la mangent, ce qui leur évite de découvrir immédiatement leur chute : au milieu du Quattrocento, Uccello se croit encore au Paradis, et le pauvre Alberti, théoricien des « perspectivistes », en est encore à présenter l'Optique géométrique comme une Ontologie de la Visibilité; il garde assez de candeur, somme toute, pour exiger du Regard Divin qu'Il cautionne les lignes de fuite. Le Ciel n'a pas donné de suite à cette absurde requête : la créature est vivement renvoyée à ce néant qui lui appartient en propre et qu'elle vient de redécouvrir une fois de plus; distance, éloignement, séparation : ces négations marquent nos limites; il n'y a d'horizon que pour l'homme. La fenêtre d'Alberti s'ouvre sur un univers mesurable mais cette rigoureuse miniature dépend tout entière du point qui définit notre ancrage et notre dispersion : de notre œil. Dans son *Annonciation*, entre l'Ange et la Vierge, Piero della Francesca nous fait voir une déroute des colonnes : c'est une apparence; en elles-mêmes et pour leur Créateur, toutes pareilles et toutes incomparables, ces inertes blancheurs n'ont pas cessé de sommeiller : la perspective est une violence que la faiblesse humaine fait subir au petit monde de Dieu. Cent ans plus tard, aux Pays-Bas, on redécouvrira l'être dans la profondeur du paraître et l'apparence reprendra sa dignité d'apparition : la peinture aura de nouvelles visées, elle trouvera un sens nouveau. Mais, avant que Ver Meer puisse nous donner le ciel, les étoiles, le jour et la nuit, la lune et la terre sous la forme d'un petit mur de briques, il faudra que les bourgeois du Nord remportent leurs plus grandes victoires et qu'ils forgent leur humanisme.

Au XVIe siècle, en Italie, la foi brûle encore le cœur des

tistes, elle combat l'athéisme de l'œil et de la main. En vou-
ıt serrer de plus près l'Absolu, ils ont mis au point des tech-
ques qui les jettent dans un Relativisme qu'ils détestent
; ne peuvent, ces dogmatiques mystifiés, ni pousser plus
ant ni revenir en arrière. Si Dieu ne regarde plus les images
'ils peignent, qui témoignera pour elles ? Elles réfléchissent
l'homme son impuissance : où trouvera-t-il la force de les
rantir ? Et puis, si la peinture n'a d'autre fin que de prendre
mesure de notre myopie, elle ne vaut pas une heure de peine.
ontrer l'homme au Tout-Puissant qui a daigné le tirer du
ıon, c'était un acte de grâces, un sacrifice. Mais le montrer
'homme, pourquoi ? Pourquoi le montrer *tel qu'il n'est pas ?*
s artistes fin-de-siècle — ceux qui sont nés aux environs de
80 — le Titien et Giorgione, Raphaël, trouvent des accommo-
ments avec le ciel. Nous en reparlerons. Et puis la richesse
l'efficacité des moyens dissimulent encore l'indétermination
istre des fins. Encore peut-on supposer que Raphaël en a
u quelque pressentiment : il se foutait de tout, courait la
euse, vendait des chromos, incitait, par *Schadenfreude*, ses
laborateurs à faire des gravures obscènes : c'est un suicide
r la facilité. De toute façon, le bonheur de peindre disparaît
ec ces monstres sacrés. Dans le deuxième quart du siècle, la
inture s'affole, égarée par sa propre perfection. Dans le
ût barbare que les contemporains témoignent pour les
ındes « réalisations », on discerne un malaise : le public
lame qu'on utilise tous les fastes du réalisme à lui masquer
subjectivité : que l'auteur s'efface devant la vie, qu'il se
se oublier; il serait souhaitable qu'on pût rencontrer les
leaux par surprise, au coin d'un bois, et que les personnages,
rrachant de la toile parmi les éclats d'un cadre brisé, sau-
sent à la gorge des passants. Que l'objet réabsorbe sa visi-
ité, qu'il la contienne en lui, qu'il en détourne l'attention
r une sollicitation continue de tous les sens et, tout parti-
ièrement, du toucher; que tout soit mis en œuvre pour
nplacer la *représentation* par une participation sourde du
ctateur au spectacle, que l'horreur et la tendresse jettent
hommes contre leurs simulacres et, si c'est possible, au
lieu d'eux, que le désir, brûlant tous les feux de la perspective,
ouvre cet *ersatz* de l'ubiquité divine : la présence immédiate
la chair; qu'on respecte la Raison de l'œil mais qu'on la

combatte par les raisons du cœur. On veut *la chose même* et qu'elle écrase : qu'elle soit plus grande que nature, plus présente et plus belle: c'est la Terreur. Mais la Terreur est une maladie de la Rhétorique. L'Art va se cacher, honteux, quand il a perdu ses lettres de crédit. Ligoté, surveillé, soumis aux contraintes de l'État, de l'Église et du goût, plus entouré, plus honoré peut-être qu'il ne fut jamais, l'artiste, pour la première fois dans l'histoire, prend conscience de sa solitude. Qui l'a mandaté ? D'où lui vient ce droit qu'il s'arroge ? C'est la Nuit, Dieu s'est éteint : comment peindre, la nuit ? Et pour *qui ?* Et *quoi ?* Et *pourquoi ?* L'objet de l'art reste *le monde*, cet absolu : mais la réalité se dérobe, le rapport du fini à l'infini se renverse. Une immense plénitude soutenait la misère des corps et leur fragilité; à présent, la fragilité devient la seule plénitude, l'unique sécurité : l'Infini, c'est le vide, c'est le noir, dans la créature et hors d'elle; l'Absolu, c'est l'absence, c'est Dieu réfugié dans les âmes : c'est le désert. Il est trop tard pour *montrer*, trop tôt pour *créer ;* le peintre est en enfer; quelque chose naît, une damnation nouvelle : le génie, cette incertitude, ce désir fou de traverser la Nuit du monde et de la contempler du dehors et de l'écraser contre les murs, sur les toiles, en la balayant de clartés inconnues. Le génie, mot nouveau en Europe, conflit du relatif et de l'absolu, d'une présence bornée et d'une absence infinie. Car le peintre sait bien qu'il ne sortira pas du monde; et puis, quand même il en sortirait, il emporterait partout ce néant qui le transperce : on ne dépasse pas la perspective tant qu'on ne s'est pas donné le droit de créer d'autres espaces plastiques.

Michel-Ange meurt hanté, résumant son désespoir et son mépris par ces deux mots : le péché originel. Le Tintoret ne dit rien; il truque : s'il s'avouait sa solitude, il ne la supporterait pas. Mais par cette raison même, nous pouvons comprendre qu'il en souffre plus que personne : ce faux bourgeois travaillant pour des bourgeois n'a pas même l'alibi de la gloire. Voici le nœud de vipères : un petit teinturier frétille, atteint de cette névrose caractérielle qu'Henri Jeanson a si bien nommée « l'effrayante santé morale de l'ambitieux »; il se propose des objectifs modestes : s'élever au-dessus de son père par l'exploitation judicieuse de ses dons, s'imposer sur le marché en flattant les goûts du public. Arrivisme allègre, savoir-faire, promptitude,

talent, rien ne manque et tout est rongé par une lacune vertigineuse, par l'Art sans Dieu. Cet Art est laid, méchant, nocturne, c'est l'imbécile passion de la partie pour le tout, c'est un vent de glace et de ténèbres qui souffle à travers les cœurs troués. Aspiré par le vide, Jacopo s'engouffre dans un voyage immobile dont il ne reviendra jamais.

Le génie n'est pas : c'est l'audace honteuse du néant; le petit teinturier, lui, existe et connaît ses limites : ce garçon de bon sens veut stopper l'accroc. Ce qu'il réclame, c'est une modeste plénitude : qu'a-t-il à faire de l'infini ? Et comment s'avouerait-il que le moindre coup de pinceau suffit à récuser ses juges ? Son ambition tenace et mesquine s'effilocherait dans la Nuit du Non-Savoir. Ce n'est pas sa faute, après tout, si la peinture est un chien perdu sans collier : plus tard il se trouvera des fous pour se réjouir de leur délaissement; au milieu du XVI[e] siècle, la première victime de la perspective monoculaire cherche d'abord à couvrir le sien. Travailler seul et pour rien, c'est à mourir de peur. Il faut des arbitres. A tout prix. Un jury d'honneur. Dieu s'est tu, reste Venise : Venise qui comble les trous, colmate les poches, bouche les issues, arrête les hémorragies, les fuites. Dans la République des Doges, les bons sujets doivent compte à l'État de toutes leurs activités; s'il se trouvent peindre, c'est pour orner la cité. Jacopo se remet dans les mains de ses concitoyens; ils se font de l'Art une certaine idée fort académique qu'il adopte avec empressement. D'autant plus qu'il l'a toujours eue; on le lui a dit dès sa petite enfance, il l'a cru : la valeur des artisans se mesure au nombre et à l'importance des commandes qu'on leur passe, des honneurs qu'on leur rend. Il cachera son génie sous son arrivisme et tiendra la réussite sociale pour l'unique signe évident de la victoire mystique. Sa mauvaise foi crève les yeux; sur terre il fait une belote et triche; et puis il y a ce coup de dés qu'il lance au ciel sans tricher : or, s'il gagne ici-bas avec tous ces as qu'il sort de sa manche, il ose prétendre qu'il aura gagné là-haut; s'il vend ses toiles, c'est qu'il y aura piégé le monde. Mais qui pourrait la lui reprocher, sa grosse malice : le divorce de l'artiste et du public, c'est le XIX[e] siècle qui l'a prononcé; au XVI[e], il est *vrai* que la peinture devient folle : elle a cessé d'être un sacrifice religieux; mais il n'est *pas moins vrai* qu'elle se rationalise : elle demeure un service

social. Qui donc oserait dire, à Venise : « Je peins pour mo même, je suis mon propre témoin ? » Et ceux qui le diser aujourd'hui, est-on sûr qu'ils ne mentent pas ? Tout le monc est juge, personne n'est juge : allez donc vous arranger de cel Le Tintoret semble plus malheureux que coupable : son a déchire l'époque d'un trait de feu, mais il ne peut le voir qu'ave les yeux de son temps. Reste qu'il a choisi son enfer : d'un se coup le fini se referme sur l'infini, l'ambition sur le géni Venise sur son peintre qui n'en sortira plus. Mais l'infini capt ronge tout : l'arrivisme raisonnable de Jacopo devient un frénésie : il ne s'agissait que de parvenir, il faut *prouver* présent. Accusé volontaire, le malheureux s'est engagé dan un procès sans fin; il assurera lui-même sa défense, il fait d chaque tableau un témoin à décharge, il plaide, il ne cesse d plaider : il y a cette ville à convaincre, avec ses magistrat ses bourgeois qui décideront seuls et sans appel de son aven mortel et de son immortalité. Or c'est lui-même, lui seul qui opéré cet étrange amalgame; il fallait choisir : être son propr recours, légiférer sans appel ou transformer la Républiqu sérénissime en un tribunal absolu. Ceci dit, il a fait le seul choi qu'il pouvait faire. Pour son malheur. Comme je comprenc l'indifférence qu'il témoigne au reste de l'univers! Qu'a-t- besoin de suffrages allemands ou même florentins ? Venise es la plus belle, la plus riche, elle possède les meilleurs peintre les meilleurs critiques, les amateurs les plus éclairés : c'est *i* qu'il faut jouer la partie, sans reprendre un seul coup; *ic* dans un couloir de briques, entre un mince galon de ciel l'eau morte, sous l'absence flamboyante du Soleil, l'Éternit sera gagnée, perdue, en une seule vie, pour toujours.

Soit, dira-t-on. Mais pourquoi tricher? pourquoi se par des plumes du Véronèse. S'il veut éblouir par son génie, pou quoi l'éteindre si souvent? Et pourquoi se donner des juge si c'est pour les corrompre et pour les duper?

Pourquoi? Parce que le tribunal est prévenu, la cause perdu la sentence rendue et parce qu'il le sait. En 1548, il demanc à Venise de cautionner l'infini; elle s'effraye et refuse. Quel destinée! Abandonné de Dieu, il doit truquer pour se chois des juges; quand il les a trouvés, il faut tricher pour obten l'ajournement du procès. Il passera sa vie à les tenir en halein tantôt fuyant, tantôt se retournant sur eux pour les aveugle

Tout est là : la peine et la hargne, l'arrogance, la souplesse, e travail furieux, la rancune, l'orgueil implacable et l'humble lésir d'être aimé. La peinture du Tintoret c'est d'abord la iaison passionnelle d'un homme et d'une ville.

UNE TAUPE AU SOLEIL

Dans cette histoire de fous, la ville paraît encore plus folle que l'homme. Elle a su honorer tous ses peintres : pourquoi émoigner à celui-là, le plus grand de tous, cette méfiance echignée, cette morosité? Eh bien, tout simplement, parce qu'elle en aime un autre.

La Sérénissime a faim de prestige : ses vaisseaux ont fait ongtemps sa gloire; lasse, un peu déchue, elle s'enorgueillit l'un artiste. Le Titien vaut une flotte à lui seul : aux tiares, aux couronnes, il a dérobé des flammèches pour se tresser une uréole. Sa patrie d'adoption admire en lui *d'abord* le respect qu'il inspire à l'Empereur : dans la lumière sacrée, encore errible mais parfaitement inoffensive qui s'entortille autour le ce crâne, elle prétend reconnaître sa propre gloire. Le peintre les rois ne peut être que le roi des peintres : la Reine des Mers e tient pour son fils et retrouve grâce à lui un peu de majesté; lle lui a donné autrefois un métier, une réputation, mais quand il travaille, le droit divin fuse à travers la cloison et ayonne jusqu'à Saint-Marc, elle sait alors qu'il lui rend au entuple ce qu'il a reçu d'elle : c'est un Bien National. Au surplus, cet homme a la longévité des arbres, il dure un siècle, et e transforme doucement en Corps constitué. La présence de ette académie à un seul membre, née avant eux, bien décidée leur survivre démoralise les jeunes, elle exaspère et décourage eurs ambitions : ils s'imaginent que leur ville a le pouvoir l'immortaliser tout vif et qu'elle a réservé cette faveur au eul Titien. Victime de ce malentendu, le Tintoret — sous e fallacieux prétexte : je le vaux bien —, réclame qu'elle fasse le lui l'égal de son illustre devancier. Mais la valeur n'est pas n cause : on ne demande pas aux Républiques ce qui appartient le droit aux monarchies héréditaires. Jacopo se trompe quand l reproche à la Cité des Doges de faire converger tous ses projecteurs sur le baobab du Rialto; c'est tout le contraire : un aisceau lumineux dont la source est à Rome ou à Madrid,

hors les murs, en tout cas, frappe ce vieux tronc, rejaillit sur Venise, l'arrache à ses pénombres; de l'éclairage indirect, en quelque sorte. Et je me trompais aussi, moi qui pensais d'abord intituler ce chapitre : à l'ombre du Titien. *Car le Titien ne fait pas d'ombre.* Qu'on réfléchisse à ceci : à la naissance de Jacopo, le vieux a quarante et un ans; il en a soixante-douze lorsque son cadet tente pour la première fois de s'affirmer. Ce serait le moment de céder la place, il y aurait de la bonne grâce à mourir. Rien à faire! Cet increvable monarque règne encore vingt-sept ans; quand il disparaît, centenaire, il a le suprême bonheur de laisser une *Pièta* inachevée, comme font les jeunes espoirs fauchés. Pendant plus d'un demi-siècle, Tintoret-la-Taupe détale dans un labyrinthe aux murs éclaboussés de gloire; jusqu'à cinquante-huit ans, cette bête nocturne est traquée par les sunlights, aveuglée par l'implacable célébrité d'un Autre. Quand cet éclat s'éteint, Jacopo Robusti est bien assez vieux pour faire un mort. Il s'obstine à survivre au tyran; mais il n'y gagnera rien : l'adresse du Titien fut de cumuler deux fonctions contradictoires et de se faire employé de Cour en gardant l'indépendance d'un petit patron; cette heureuse conjoncture ne se retrouvera pas souvent dans l'histoire. Nous sommes bien loin, en tout cas, avec le Tintoret qui a mis tous ses œufs dans le même panier. Allez voir les deux tombes : vous saurez ce qu'il peut lui en coûter aujourd'hui encore d'avoir préparé sa patrie à tout. On a enseveli le cadavre radio-actif du Vieux sous une montagne de saindoux, à Santa Maria dei Frari, véritable cimetière de doges; le corps du Tintoret repose sous une dalle, dans la confuse ténèbre d'une église de quartier. Pour ma part, je trouve cela fort bon; au Titien le saindoux, le sucre et le nougat : c'est son châtiment poétique et je trouverais meilleur encore qu'on l'eût enterré à Rome, sous le monument de Victor Emmanuel, le plus hideux de toute l'Italie après la gare centrale de Milan; à Jacopo, les honneurs de la pierre nue : son nom suffit. Mais, puisque cette opinion m'est strictement personnelle, je comprendrais qu'un voyageur agacé demandât des comptes à Venise : « Est-ce donc là, ville ingrate, tout ce que tu as pu faire pour le meilleur de tes fils? Pourquoi, cité mesquine, entourer d'une rampe de feu cet opéra titianesque, l'Assomption, et plaindre si méchamment l'électricité aux

toiles de Robusti? » La réponse de Venise, je la connais : on la trouve, dès 1599, dans la correspondance de l'Arétin : « Si Robusti veut qu'on l'honore, que ne peint-il comme Vecellio? » Ce refrain, Jacopo l'entendra tous les jours de sa vie, on le répètera devant chacune de ses toiles, après comme avant sa mort, on le répète encore aujourd'hui: « Où s'égare-t-il? Pourquoi s'éloigne-t-il de la Voie Royale puisqu'il a eu la chance de la trouver trouée? Notre grand Vecellio a porté la peinture à une si haute perfection qu'il n'y faut plus toucher : ou bien les nouveaux venus mettront leurs pas dans ceux du Maître ou bien l'Art retombera dans la barbarie. » Capricieux Vénitiens! Bourgeois inconséquents! le Tintoret est *leur* peintre; il leur montre ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent : ils ne peuvent pas le souffrir; le Titien se moque d'eux : ils l'adorent. Le Titien passe le meilleur de son temps à tranquiliser les princes, à leur certifier par ses toiles que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. La discorde n'est qu'une apparence, les pires ennemis sont secrètement réconcilie par les couleurs de leurs manteaux .La violence? Un ballet dansé sans trop de conviction par de faux durs aux tendres barbes de laine : voilà les guerres justifiées. L'art du peintre touche à l'apologétique, devient Théodicée : la souffrance, l'injustice, le mal n'existent pas; le péché mortel non plus : Adam et Eve n'ont fauté que pour avoir l'occasion de connaître et de nous faire connaître qu'ils étaient nus. Dans un grand geste à quatre branches, noble et mou, Dieu penché en avant, du haut du Ciel, et l'Homme, renversé en arrière, se tendent les bras. L'ordre règne : domptée, asservie, la perspective respecte les hiérarchies; des accommodements discrets ménagent aux rois, aux saints les meilleurs places. Si quelqu'un s'égare au loin, dans les brouillards d'un terrain vague, sous les quinquets fumeux d'un mauvais lieu, ce n'est jamais par hasard : cette pénombre correspond à l'obscurité de sa condition; au surplus elle est nécessaire pour aviver les clartés du premier plan. Le pinceau feint de raconter un événement et retrace une cérémonie; sacrifiant le mouvement à l'ordre et le relief à l'unité, il caresse les corps plus qu'il ne les modèle; de tous les barbus qui ovationnent l'Assomption, aucun n'existe par lui-même; le groupe est apparu d'abord avec ses bras levés, avec ses jambes : un buisson qui flambe; après quoi la substance s'est

affectée de quelque diversité en produisant ces figures passagères qui se détachent à peine sur le fond collectif et qu'elle peut à chaque instant résorber : telle est la condition du menu peuple; le Titien réserve aux Grands l'individualité, encore prend-t-il soin d'arrondir leurs angles : le relief isole, éloigne, c'est un pessimisme; le courtisan, optimiste par état, l'indique, l'embrume et met toutes les couleurs à chanter ensemble la gloire de Dieu. Après quoi, il se met à lécher sa toile : grattages et polissages, laques et vernis. Il n'épargnera rien pour cacher son travail; il finit par s'escamoter : on entre dans un tableau désert, on marche au milieu des fleurs, sous un juste soleil, le propriétaire est mort; le promeneur est si seul qu'il s'oublie et disparaît, reste la plus grande trahison, la Beauté.

Pour une fois, le traître a l'excuse de croire à ce qu'il fait : ce n'est pas un homme de la ville mais un paysan parvenu; quand il fait son entrée à Venise, il arrive de la campagne et de l'enfance, du fond du Moyen Age. Ce cul terreux nourrit depuis longtemps un amour populaire et révérencieux pour les seigneurs; il traverse la bourgeoisie sans la voir et rejoint au ciel ses vrais maîtres, d'autant plus assuré de leur plaire qu'il les respecte plus sincèrement. On répète volontiers qu'il se tenait secrètement pour leur égal : je n'en crois rien. D'où lui serait venue la lumière? C'est un vassal : anobli par la gloire que les rois seuls peuvent dispenser, il leur doit tout, même son orgueil : pourquoi voudrait-il le retourner contre eux? Son insolent bonheur, la hiérarchie des pouvoirs et la beauté du monde ne sont à ses yeux qu'une réciprocité de reflets; avec la meilleure foi du monde il met les techniques bourgeoises de la Renaissance au service de la féodalité : il a volé l'outil.

Pourtant bourgeois et patriciens l'admirent : aux technocrates de Venise il donne un alibi; il parle de bonheur, de gloire, d'harmonie préalable au moment où ils font les efforts les plus louables pour se masquer leur déchéance. Tous les marchands — qu'ils soient nobles ou roturiers —, s'enchantent de ces toiles béates qui leur reflètent la quiétude des rois. Si tout va pour le mieux, si le mal n'est qu'une belle apparence, si chacun garde pour toujours sa place héréditaire dans la hiérarchie divine et sociale, c'est que rien ne s'est produit depuis cent ans : les Turcs n'ont pas pris Constantinople, Colomb n'a pas

découvert l'Amérique, les Portugais n'ont pas même rêvé de faire le dumping des épices ni les puissances continentales de se coaliser contre la Sérenissime. On avait cru que les Barbaresques encombraient les mers, que la source africaine des métaux précieux s'était tarie, que la rareté de la monnaie, pendant la première moitié du siècle, avait ralenti les transactions et puis, tout à coup, que l'or péruvien dévalant torrentueusement du château d'eau espagnol avait renversé le mouvement, provoqué l'ascension des prix, noyé le marché : ce n'était qu'un songe; Venise règne toujours sur la Méditerranée, elle est au faîte de la puissance, de la richesse, de la grandeur. En d'autres mots, ils veulent la Beauté, ces inquiets, parce qu'elle rassure. Je les comprends : j'ai pris l'avion deux cents fois, sans m'y habituer, je suis trop vieux rampant pour trouver normal de voler; de temps en temps la peur se réveille — tout particulièrement lorsque mes compagnons sont aussi laids que moi; mais il suffit qu'une belle jeune femme soit du voyage ou un beau garçon ou un couple charmant et qui s'aime : la peur s'évanouit; la laideur est une prophétie : il y a en elle je ne sais quel extrémisme qui veut porter la négation jusqu'à l'horreur. Le Beau paraît indestructible; son image sacrée nous protège : tant qu'elle demeurera parmi nous, la catastrophe n'aura pas lieu. Ainsi de Venise : cette ville commence à craindre de s'effondrer dans la vase des lagunes; elle imagine de se sauver par la Beauté, cette légèreté suprême; de ses palais et de ses toiles, elle prétend faire des bouées et des flotteurs. Ceux qui assurent le succès du Titien, ce sont les mêmes qui désertent la mer, qui fuient le désenchantement dans les orgies, qui préfèrent aux profits du négoce la sécurité de la rente foncière.

Le Tintoret naît dans une ville bouleversée; il a respiré l'inquiétude vénitienne, elle le ronge, il ne sait peindre qu'elle. S'ils étaient à sa place, ses critiques les plus sévères n'agiraient pas autrement. Mais, justement ,ils n'y sont pas : cette inquiétude, ils ne peuvent s'empêcher de la ressentir mais ils ne veulent pas qu'on la leur montre; ils condamnent les tableaux qui la *représentent*. Le malheur a voué Jacopo à se faire sans le savoir le témoin d'une époque qui refuse de se connaître. Cette fois nous découvrons d'un seul coup le sens de cette destinée et le secret des rancunes vénitiennes. Le

Tintoret déplaît à tout le monde : aux patriciens parce qu'il leur révèle le puritanisme et l'agitation rêveuse des bourgeois; aux artisans parce qu'il détruit l'ordre corporatif et révèle, sous l'apparente solidarité professionnelle, le grouillement des haines et des rivalités; aux patriotes parce que l'affolement de la peinture et l'absence de Dieu leur découvrent, sous son pinceau, un monde absurde et hasardeux où tout peut arriver *même* la mort de Venise. Au moins, dira-t-on, ce peintre embourgeoisé plaît-il à sa classe d'adoption. Eh bien non! la bourgeoisie ne l'accepte pas sans réserves; toujours il la fascine mais souvent il l'effraye. C'est qu'elle n'a pas de conscience d'elle-même. Messire de Zigninoni rêvait de trahir, sans doute; il cherchait obscurément le moyen d'accéder au patriciat, bref, de fuir cette réalité bourgeoise qu'il contribuait malgré lui à faire : ce qui lui répugne le plus dans les tableaux de Robusti, c'est leur radicalisme et leurs vertus démystifiantes. Bref, il faut récuser à tout prix ce témoignage, présenter la tentative du Tintoret comme un échec, nier l'originalité de sa recherche, *se débarrasser de lui.*

Voyez plutôt ce qu'on lui reproche : *d'abord* de travailler trop vite et de laisser voir partout sa main; on veut du léché, du fini, surtout *de l'impersonnel :* si le peintre se montre, il se conteste; s'il se conteste, il met le public en question; Venise impose à ses artistes la maxime des puritains : « *No personal remarks* », elle prendra bien soin de confondre le lyrisme de Jacopo avec la hâte d'un fournisseur surmené qui bâcle l'ouvrage. Et puis il y a ce ragot de Ridolfi : le Tintoret aurait écrit sur les murs de son atelier : « La couleur du Titien et le modelé de Michel-Ange ». C'est imbécile : on trouve la formule pour la première fois en 1548 sous la plume d'un critique d'art vénitien sans aucune référence à Robusti. En fait celui-ci n'a pu connaître les œuvres de Michel-Ange que par les reproductions de Daniele de Volterra : donc, en 1557, *au plus tôt.* Et pour qui le prend-t-on? Croit-on qu'il se consacrerait *sérieusement* à doser cette absurde potion? En fait, c'est une rêvasserie de l'époque : devant le danger espagnol, les cités du Nord et du Milieu songent à se liguer : trop tard. Mais l'éveil d'une conscience nationale vite rendormie ne sera pas sans exercer, passagèrement, son influence sur les Beaux-Arts. « Michel-Ange

t le Titien », cela veut dire Florence et Venise; comme elle erait belle, la peinture unifiée!

Rien de grave comme on voit : ce songe est inoffensif tant u'il reste celui de tous. Mais ceux qui prétendent y voir l'obses- on du *seul* Robusti, il faut qu'ils aient voulu déchirer cet rtiste en logeant au cœur de son art un cauchemar explosif. a couleur, c'est Jean qui rit; le modelé, Jean qui pleure. Ici unité, là, un risque permanent de désordre. D'un côté l'har- ionie des sphères; de l'autre, le délaissement. Les deux itans du siècle se jettent l'un sur l'autre, s'étreignent, veulent étouffer, Jacopo c'est le théâtre des opérations. Et tantôt le itien gagne une manche mais de justesse et tantôt Michel- nge l'emporte péniblement. De toute façon, le vaincu garde ssez de force pour gâcher le triomphe du vainqueur : le résultat e cette victoire à la Pyrrhus, c'est un tableau raté. Raté par xcès : le Tintoret apparaît aux contemporains comme un itien devenu fou, dévoré par la sombre passion de Buonarrotti, coué par la danse de Saint-Guy. Un cas de possession, un irieux dédoublement. En un sens Jacopo n'existe pas, sinon omme champ de bataille; en un autre sens, c'est un monstre, ne malfaçon. La fable de Vasari s'éclaire d'un jour singulier : dam Robusti a voulu goûter aux fruits de l'arbre de science ; l'Archange Tiziano, index tendu, ailes battantes, l'a chassé u Paradis. Avoir ou porter la poisse, aujourd'hui encore, c'est out un en Italie. Si vous avez eu récemment des ennuis finan- ers, un accident de voiture, une jambe cassée, si votre femme ient de vous quitter, n'espérez pas qu'on vous invite à dîner : ne maîtresse de maison n'ira pas de gaieté de cœur exposer s autres convives à la calvitie précoce, au rhume de cerveau u, dans les cas extrêmes, à se rompre le cou sur les marches e son escalier. Je connais un Milanais qui a le mauvais œil; la s'est découvert l'an dernier : il n'a plus un ami et fait ses pas lui-même, à la maison. Tel est Jacopo : jeteur de sort arce qu'on lui en a jeté. Ou, peut-être, à sa mère quand elle portait. En fait la *jettatura* vient de Venise : inquiète, mau- ite, elle a produit un inquiet, elle maudit en lui sa propre quiétude. Le malheureux aime au désespoir une ville qui ésespère et qui n'en veut pas convenir : cet amour fait hor- ur à l'objet aimé. Sur le passage du Tintoret, on s'écarte : sent la mort. C'est parfaitement exact. Mais qu'est-ce qu'elles

sentent d'autre, les fêtes patriciennes et la charité bourgeoise, et la docilité du peuple? les maisons roses aux caves inondées, aux murs zébrés par la course horizontale des rats? Qu'est-ce qu'ils sentent, les canaux croupis avec leurs cressons de pissotière et ces moules grises, attachées sous les quais par un infame mastic? Au fond d'un rio, il y a une bulle, collée à l'argile, le remous des gondoles la détache, elle monte à travers l'eau terreuse, effleure à la surface, tourne, scintille, crève en lâchant une vessie et tout crève avec elle : les nostalgies bourgeoises, la grandeur de la République, Dieu et la peinture italienne.

Le Tintoret a mené le deuil de Venise et d'un monde; mais, quand il est mort, personne n'a mené son deuil et puis le silence s'est fait, des mains hypocritement pieuses ont tendu ses toiles de crêpe. Arrachons ce voile noir, nous trouverons un portrait, cent fois recommencé. Celui de Jacopo? Celui de la Reine des mers? Comme il vous plaira : la ville et son peintre n'ont qu'un seul et même visage.

Jean-Paul SARTRE

Kazimierz Brandys.

LA MÈRE DES ROIS

I

Ceci est l'histoire d'une femme qui s'appelait Lucja Krol[1]. 'affaire commence dans les années d'avant-guerre, un jour ù son mari, Stanislaw, s'est saoulé et a passé sous le tramway, ue Zelazna. Il a eu les deux jambes coupées. C'était à arsovie, sous le gouvernement du vieux Maréchal. Voici le ébut de l'histoire : Lucja Krol, veuve, âgée de trente ans. es camarades du mari se sont cotisés pour payer l'enterre-ıent. Elle restait avec trois garçons; le quatrième est né après enterrement. Le portefaix Cyga, un ami de son mari, semlable à quelque bœuf avec sa nuque gibbeuse entamée par corde. Il a apporté quarante-cinq zlotys le dimanche. C'est e qu'avaient réuni les camarades. Après avoir réglé ce qui estait à payer pour les obsèques, il y avait de quoi vivre jusu'à la fin du mois.

Il se tenait debout, sa casquette humide à la main. Il aurait oulu parler, et Lucja souhaitait qu'il s'en allât.

— Il vous a laissé mal à propos, dit-il.

Elle répliqua :

— Et quand est-ce qu'on le fait bien à propos?

Lui parti, elle demeura assise, droite, les bras croisés sur la oitrine. Elle compta l'argent. La pluie avait cessé, le crépusıle venait. Les clameurs guerrières de ses fils parvenaient Lucja de la cour. Le lendemain, elle acheta du bois et du pain. lle les apporta à la maison, les garçons jouaient par terre aux outons, ils se disputaient à voix basse. Une nouvelle journée ommençait.

1. *Krol*, en polonais, signifie *roi* (N. d. t.).

« Moi, Lucja Krol, j'adresse cette lettre à Monsieur le Président pour qu'il m'aide dans ma pénible situation. Veuve avec quatre enfants et cherchant du travail, j'habite rue Grzybowska dans un sous-sol, qui n'est qu'un trou humide. Le pain s'y couvre de moisissure. On ne veut pas m'embaucher à l'usine, il n'y a pas de place. Il y a trois mois que j'ai mis au monde mon quatrième fils; je fais les ménages et les lessives. Je ne peux pas toute seule nourrir quatre enfants. Je m'adresse à à M. le Président comme parrain pour qu'il me trouve une occupation stable. Je veux élever mes enfants en hommes honnêtes pour la Pologne..

A l'adresse du Palais, à Varsovie. Lucja Krol, de la rue Grzybowska, veuve sans travail. »

— Je ne sais pas si vous recevrez une réponse, dit Wiktor Lewen.

Il habitait rue Graniczna; il figurait sur la liste des locataires en tant que docteur en droit. Lorsqu'elle est venue pour la première fois chercher son linge, il était pressé de se rendre au tribunal. — Quatre fils? dit-il, surpris. Il la considéra. Sa figure était laide, mais sous le vaste front les yeux lui conféraient une clarté. Lucja se tenait sur le seuil. Son fichu noir avait glissé de ses épaules. Combien fallait-il compter pour la lessive? Il va le demander tout de suite, se dit-elle, « Dieu, aide-moi ».

Il l'interrogea : son mari buvait-il depuis longtemps? Elle rougit. Non, il n'y avait pas si longtemps. Après les licenciements aux chantiers du chemin de fer, il était devenu emballeur à la journée; c'est alors qu'il s'est mis à boire. Elle pressentait qu'il lui arriverait malheur.

— Il ne buvait pas parce qu'il était heureux, dit Lewen. Il faisait les cent pas dans sa chambre, une cigarette écrasée entre ses lèvres, elle laissait dans l'air les signes légers de sa fumée. Lucja s'inquiétait — « Il sera en retard au tribunal. » Qui est le secrétaire du Syndicat? Non, elle n'a pas fait encore de demande de soutien. Les gens lui ont conseillé de s'adresser au député Buchner. Toutefois le député Buchner n'a pas connu son mari.

— Buchner? dit Lewen, tout en cherchant sa serviette.

— Vous le connaissez, monsieur le docteur?

— Non. Mais je pourrais le connaître (Lewen souriait). Nous vons des amis communs. Ne perdez pas espoir, Lucja. Je n'en occuperai.

— Je vais préparer le linge, dit-elle.

Dans l'escalier, il la retint et il lui demanda si, à partir du endemain, elle ne pourrait pas faire son ménage. Elle accepta. 'est ainsi qu'a commencé leur commune affaire. Lewen ne e rendait pas au tribunal mais rue Zabia. On l'appelait « monieur le docteur » encore qu'il ne fût point un médecin; il ravaillait chez maître Stecki, le défenseur des détenus poliiques. Mais l'adresse de Stecki et de sa fille Marta est difféente : rue Krolewska. Par contre, rue Zabia, dans une salle e café étroite et longue, Wiktor Lewen voyait Grzegorz : une ête massive et penchée, des yeux d'un éclat mat sous des aupières tombantes; il parlait à voix basse en considérant le essus en marbre du guéridon. Lewen écoute les informations elatives à la situation politique et aux tâches courantes. Il roit que son siècle rendra à l'homme ce qui est humain : la erre, les machines et la liberté. Parmi les qualités, il place au lus haut la fidélité et le courage, il n'humilie pas les plus aibles. Par ordre du parti, il collabore à l'hebdomadaire clanestin « Volonté du Peuple ». L'homme qui est assis en face e lui est arrivé récemment de l'Union soviétique. Le millioième tracteur, le blé de l'Ukraine socialiste. Des nouvelles es camarades allemands. Le meeting chez « Lilpop », la rève de protestation à la suite du procès des « seize » apparenant au K.P.Z.U.[1].

— Vous pensez à autre chose? demande Gzregorz.

Lewen sent sur lui son regard vigilant.

— Je vous écoute.

Mais il ne peut pas écarter le souvenir de cette femme. Il ui a promis de l'aider. Quel est donc ce nom? Jerzy. Jerzy uchner.

— Connaissez-vous par hasard Buchner, des Syndicats proessionnels?

Le garçon rend la monnaie et il s'éloigne.

— Vous cherchez à le rencontrer?

— Oui.

1. Parti Communiste d'Ukraine Occidentale (N. d. t.).

Grzegorz considère le dessus de marbre fendu. Lewen éprouve de la gêne devant ce silence qui se prolonge. Cet homme l'intimide toujours. Les mots et les noms se font rigides en sa présence; il les immobilise par son mutisme. Un murmure sec, imperceptible :

— Il y a longtemps que vous recherchez des contacts avec Buchner?

— Non, dit Lewen. Il s'agit d'une femme. Il faudrait l'aider. Buchner...

Il s'est tu. Il est ridicule de prononcer tout le temps ce nom. Buchner. Il se rappelle une opinion favorable émise par quelqu'un à propos d'un des articles de Buchner. Un an ou deux auparavant. Mais, à présent, sait-il seulement de qui il parle?

— Vous avez parlé d'une femme, dit Grzegorz. Elle est du parti?

— Oh, c'est un hasard. Il s'agit d'une retraite ou d'une aide. Affaire personnelle.

Il voulut encore prononcer le nom de Buchner, mais il se ravisa. Il écrasa son mégot. Elle comptait sur son appui. Elle se tenait devant lui, et il avait témoigné de quelque pitié.

— Je ne peux pas vous procurer des contacts de cette nature. — Grzegorz finit sa phrase à mi-voix. Il boutonna soigneusement son pardessus. — Vous devriez faire attention à vos rapports avec les gens. C'est votre devoir d'homme du parti.

Il se leva. Lewen demeura assis; il salua à l'accoutumée, avec aisance et d'une voix assez haute : — Salut, commandant. — Il ne réussit plus à rencontrer le regard de Grzegorz et il se dit qu'il s'était passé quelque chose d'inutile. La cigarette lui avait laissé un goût amer dans la bouche. « C'est absurde (il se sentait en colère). Je lui ai promis de l'aider. Qu'il ait raison, lui, par rapport à moi, ce n'est pas suffisant par rapport à elle. Qu'est-ce qui lui resterait? Attendre la réponse du Palais? »

Il reste encore le portefaix. Le portefaix est écrasé par son propre poids : c'est un géant bas sur pattes, inscrit dans une sphère. Au printemps, il a fait une déclaration à Lucja. Les garçons dormaient déjà; dans la cour, les rats faisaient bruire les ordures. De son regard d'en dessous, Cyga considérait les bras ronds et blancs de Lucja. Penchée sur son baquet, elle repoussait des mèches sombres et bouclées sur son front. Bien

qu'elle l'eût refusé, il ne cessa de venir et, un samedi, il apporta à Klemens un bonbon rose sur un bout de bois.

— Une sucette, dit Klemens. Cyga sortit un quart d'eau-de-vie. Il avait eu ce jour-là un déménagement. Lucja l'écoutait parler de lourds bahuts et d'armoires pesantes qu'il avait coltinés, ceinturé d'une grosse corde de chanvre. Il remontait la manche de sa chemise, il montrait les bosses de ses muscles gonflés. Lucja sentait sa tête tourner sous l'effet de l'alcool. « Je ne l'épouserai pas, se disait-elle, il va boire et me faire des gosses. » Mais un jour ils s'en allèrent en excursion, à Piaseczno, et c'est là qu'elle lui céda. Lorsque, le soir, ils revinrent par le petit train, il lui apparut que Wiktor Lewen la regardait à travers la vitre. « A quoi pense-t-il? » Lucja est tout étonnée. Il avait promis d'écrire au député Buchner, il l'avait fait de lui-même, sans qu'elle eût à l'en prier. Il lui avait interdit de le remercier. Il avait dit : — Il ne m'en coûte rien. — Cyga dort la bouche entrouverte, la tête appuyée contre son épaule. Elle se rappelle qu'elle doit vingt-sept zlotys de loyer. Une année s'est écoulée depuis qu'elle a écrit au Président. Le gérant l'a prévenue d'expulsion.

— Et que dois-je faire? demande Lucja sans le quitter de ses yeux gris brun. Aller dans la rue avec les enfants?

— Vous pourriez gagner bien davantage, dit le gérant. Voyez un peu autour de vous. Tenez, Mlle Majewska. Elle paie régulièrement chaque premier du mois.

— Non — Lucja rit — je ne suis pas Mlle Majewska. Je gagne avec mes mains et pas avec autre chose.

— Par contre les autres paient mieux, réplique le gérant en prenant son chapeau melon. Il ajoute qu'un de ses amis s'intéresse à Lucja. Il paraît qu'il a l'intention de venir la voir.

L'ami est venu trois jours plus tard, mais il n'a pas trouvé Lucja chez elle. Roman et Zenon ont dit qu'il avait attendu pendant une demi-heure. Il s'était entretenu avec eux, paraît-il. Ce qu'ils lui ont répondu? Les jumeaux haussaient les épaules : rien de particulier. Lucja leur jeta un regard vif : solides, courtauds, grognons, ils lui étaient toujours un peu étrangers. Parfois, elle sentait la colère la gagner. Le temps n'est pas éloigné où elle leur donnait le sein. Les gens disaient : les fils de Lucja, et voilà qu'à présent, il y a une huitaine de jours, elle a entendu en traversant la cour un gamin de la rue voisine

dire à un autre : — C'est la mère des Krol du sous-sol. — Elle a éprouvé alors à la fois de l'orgueil et de la colère. Je t'en donnerai de la mère des Krol, songea-t-elle avec rage. Mais l'ami du gérant n'avait pas assez de louanges pour eux. Lucja grogna.

— Pourquoi êtes-vous venu?

Il marqua de l'hésitation et dit qu'il lui était difficile de s'expliquer en deux mots.

— Vous fumez?

Elle avait appris à fumer les cigarettes que Cyga lui offrait, mais à présent elle refusa.

— Je m'appelle Jagosz, dit-il, en se soulevant légèrement sur son siège. J'ai un fils presque du même âge que les vôtres. Je suis venu m'entretenir avec vous.

— Pour ce qui est de s'entretenir, dit Lucja, les messieurs vont en face, dans la cour. Au premier étage.

Il souffla la fumée par ses narines molles, et comme méditant quelque chose.

— Je sais, dit-il, c'est là qu'habite Mlle Majewska. Mais je viens pour une tout autre affaire.

— Laquelle?

Lucja éprouvait de la curiosité.

Il traçait un dessin du bout de son ongle sur le rebord de la table.

— Vous avez adressé une pétition à M. le Président. Quelle réponse avez-vous reçue?

— C'est si vieux. (Elle soupira). Il n'y a pas eu de réponse. Probablement la pétition n'est pas parvenue.

— Elle est parvenue, dit Jagosz. Et c'est même moi qui l'ai lue.

Lucja le considéra avec des yeux largement ouverts.

— Un hasard — il fait une grimace —. Le cabinet du Président répond très rarement à de telles pétitions. A l'occasion je vous en parlerai. Vous êtes dans une situation pénible. Nous pourrions vous aider.

— Qui ça?

Il fit un geste vague.

— Le gérant me connaît. Certaines institutions versent des secours, vous le savez. Avec de la bonne volonté...

Il parut pensif et il passa sa main sur ses yeux. De nouveau, il semblait sympathique et Lucja avait le sentiment de le connaître depuis longtemps.

— Vous travaillez... au bureau de poste?

Elle était certaine qu'au guichet des imprimés du bureau de poste se trouvait quelqu'un qui lui ressemblait.

— A peu près, dit-il. A vrai dire je suis juriste. Comme, par exemple, le docteur Lewen. Vous travaillez chez lui? C'est un homme très cultivé. J'ai entendu dire qu'il donne des leçons à votre petit garçon. Je n'ai pas eu encore l'occasion de le connaître. Un instant. Asseyez-vous donc.

Après son départ, elle rassembla vivement ses idées. Les garçons accoururent en criant qu'il avait pris un fiacre au carrefour. Elle jeta son fichu sur ses épaules, porta ses mains à ses cheveux et sortit rapidement. Jamais encore elle ne s'y était rendue à une heure pareille, mais aujourd'hui elle irait. Le crépuscule de printemps remplissait la rue d'une lumière de brasier, le jour finissait de se consumer au-dessus des toits Elle lui dira tout. Elle l'avertira : c'est la police, et il vaut mieux ne pas tenir tête à la police. Ils veulent fouiller l'appartement; elle a promis de les faire entrer, mais auparavant il importe d'enlever ce qui est inutile.

Elle dit « inutile », craignant d'user d'un autre terme afin de n'offenser personne. Oui, il a demandé qui venait là et il a promis de l'argent pour cette information. Un grand, en pardessus noir, son nom est Jagosz. Il faut partir, disparaître à leurs yeux, peut-être oublieront-ils. Elle parlait à voix basse, le suivant du regard alors qu'il faisait les cent pas de la porte à la fenêtre.

Il s'arrêta derrière son dos. Elle était assise sur le bord de la chaise et elle l'écoutait.

Il dit : — Ne vous faites pas de souci pour moi —. Mais il était inquiet pour Lucja. Elle pouvait avoir des ennuis. Il sourit : — Il vaut mieux ne pas tenir tête à la police, c'est vrai.

Lucja l'écoutait sans faire un mouvement. Lorsqu'il s'interrompit et qu'il s'arrêta auprès d'elle, elle leva soudain la tête. Il vit ses sourcils sombres devant ses lèvres.

— Jagosz, dit-elle lentement, dansera sur l'air que je lui jouerai. Quant à vous, ne vous faites pas de souci.

« Que pense-t-elle de moi? » Il se troubla, surpris par ces paroles. Jamais encore il ne l'avait entendue parler de cette façon. Elle ne lui demandait même pas s'il avait écrit à Buchner et s'il avait obtenu une réponse. Il voulut reculer, mais il vit sa bouche et il se pencha sur elle.

— Est-ce quelque chose de mal? murmura-t-elle en fermant les yeux.

« ... A cet objet on a eu un entretien le 26 du mois courant avec une certaine Lucja Krol, employée chez le suspect. La femme Krol a exprimé son accord pour faciliter la fouille du logement de la rue Graniczna. La fouille a été effectuée le 28 du mois courant. Les livres, ainsi que les papiers et la correspondance, furent visités avec soin. On a trouvé un volume de K. Marx en allemand. D'autres preuves d'activités subversives manquent. La femme Krol à qui on a montré la photographie de « Grzegorz » (Wierch) a affirmé que cet homme n'est jamais venu chez le suspect. Les recherches en vue d'arrêter Wierch sont en cours. Le café « Viennois » rue Zabia est surveillé. Des instructions relatives aux mesures à prendre sont demandées. Le rapport a été présenté par Jagosz Kazimierz, sous-commissaire de police judiciaire ».

Les instructions demandées sont sûrement arrivées. Wiktor Lewen a pu s'en convaincre à son retour de Luck, après le procès des « seize ». A Varsovie, il était attendu par un agent de liaison qu'il connaissait. Ils se sont rendus à pied de la gare au faubourg de Wola. L'agent de liaison avait le bas de son pantalon effrangé; il garda le silence pendant le trajet. Ils ont suivi la rue Chlodna. Un immeuble élevé; ils traversèrent deux cours, un autre immeuble; ils montèrent au troisième étage; une porte avec une plaque de dentiste; une pièce étroite, obscure, avec une seule fenêtre.

Ils l'interrogèrent à propos de Buchner.

« Grzegorz nous a informés que vous avez tenté d'établir des contacts avec Buchner. Vous avez mis le parti en danger pour vos affaires personnelles. Grzegorz a été pris ce matin. Vous connaissez le café « Viennois ». Grzegorz a été arrêté à

entrée du café. » De derrière la cloison parvenait le bruit e fraiseuse et le cliquettement d'instruments de métal. La able était recouverte d'un tapis de peluche verte.

Lewen parlait avec calme :

— Vous savez que je me suis absenté pendant quelques ours. Je vous ai fait savoir qu'on me surveillait. Je rentre, ous me convoquez. Et la première chose dont on m'entretient st liée à un certain Buchner. Je ne connais pas Buchner. Je e l'ai jamais vu. Dans le fait, je ne comprends pas de quoi il 'agit.

Il sent la faiblesse de ce qu'il dit. Il en est agacé. Pourquoi ucjan Gorwicz n'est-il pas là?

« Ainsi vous contredisez les déclarations de Grzegorz. Allez-ous vous contredire vous aussi quant à vos propres paroles : elles qui ont trait à la tactique du Parti Communiste de 'U.R.S.S. en période de collectivisation? Vous vous souvenez que, sur ce point, vous avez été en désaccord avec les camarades lu cours de propagande. »

— Les paroles de Grzegorz, reprend Lewen. Vos paroles et es miennes. Toutes nos pensées ne nous parviennent pas toutes aites, nous les cherchons au moyen des paroles. Nous atteignons les hommes au moyen des paroles. Qui de nous n'a prononcé une fois au moins dans sa vie des paroles que l'on ne pourrait pas retourner contre lui?

Il ne rencontre plus un regard. Ils se méfient de lui, jamais ls ne savent à qui il convient de faire confiance.

On frappe à une porte. — Ce n'est pas pour nous, dit quelqu'un à voix basse.

« Un jour on frappera à notre porte, songe Lewen. — Et c'est cela qui nous lie. » Il se souvient du grondement rapide le l'eau. Le camp universitaire de Skawina. La voix de Gorwicz couverte dans la nuit par le bruit du torrent. Lewen serrait sa tête enfiévrée entre ses mains. — Gorwicz, je te remercie, murmurait-il, il me semble qu'à présent je vois tout avec clarté.

C'est pendant cette nuit sans étoiles qu'il a appris à voir. Il fermait les yeux et il voyait : sa vie, la vie de sa mère, et tout ce qu'il devait réaliser. Chacun de ces hommes et non lui seulement a vécu une pareille nuit. Et cela aussi les liait.

Il sortit seul de la réunion. Il décida de s'attacher à l'examen des griefs qu'on avait élevés. En se renseignant sur Buchner,

ne recherchait-il et ne voulait-il point se confirmer dans ses doutes quant à la tactique révolutionnaire dans une période cruciale? S'il se trompait, il devait s'en ouvrir. Mais Buchner? Buchner c'est une absurdité; pourquoi ce nom traîne-t-il derrière lui?

Un quartier inconnu. Il s'arrête, il considère son image dans la vitrine d'une modiste; une double glace — deux visages : aux yeux noirs, fatigués. Il songe : « L'un de nous sera jugé. » Il veut dormir cette nuit dans sa maison.

Un quart d'heure plus tard, les garçons de la cour le virent rentrer. Avant que le crépuscule ne soit tombé, ils en auront informé les garçons de la rue Grzybowska.

Le soir, Roman et Zenon s'entretenaient à voix basse devant la fenêtre ouverte. Klemens dormait déjà. Lucja était à moitié déshabillée, rose de la chaleur du foyer. De son doigt humecté de salive, elle toucha le fer à repasser, émit un petit sifflement, prit de l'eau dans sa bouche. Les garçons aimaient la regarder repasser — Maman... — Klemens s'éveilla. Toujours, lorsqu'elle entendait Klemens l'appeler, son cœur battait. — Maman, lui dit-il à l'oreille, les garçons de la rue Graniczna ont dit que le docteur Lewen est rentré.

Elle grimpa l'escalier, hors d'haleine. Le concierge, en casquette, lui ouvrit et il recula d'un pas. — Entrez donc, dit une voix familière. Devant le bureau dont le tiroir avait été enlevé, Jagosz se tenait assis. Il rangeait des papiers dans une serviette; à la vue de Lucja, il inclina la tête. Au milieu de la pièce se trouvait Wiktor Lewen, son pardessus jeté sur sa chemise. Des livres traînaient par terre.

—Bonsoir, Lucja, dit-il avec calme.

Lorsqu'il fut habillé et que Jagosz se tint debout, s'étant coiffé, sa serviette à la main, le silence régna pendant un instant. Tous les deux ils la regardaient. Elle s'écria : — Monsieur le docteur! — Jagosz s'écarta et, sans mot dire, il attendit près de la porte. — Ce n'est pas moi, murmura Lucja en réunissant ses mains, ce n'est pas moi...

— Ne pleurez pas, dit Lewen, je suis arrêté arbitrairement. Ce monsieur s'est mis dans la tête de m'accompagner rue Danillowiczowska.

— Hélas, monsieur, madame, dit Jagosz sur le seuil, j'ai un ordre d'arrestation. Nous ne pouvons pas éviter de tels ennuis.

II

Depuis le jour où Jagosz et Wiktor Lewen avaient quitté fiacre l'immeuble de la rue Graniczna, Lucja s'était vu fuser la lessive de plusieurs maisons. L'hiver devait être goureux cette année, et l'on s'approvisionnait de bonne heure charbon. Cyga venait de plus en plus rarement. Mal rasé, mbre, il s'endormait au-dessus du quart qu'il avait vidé.

Au syndicat, quand elle eut demandé le député Buchner, secrétaire la dévisagea avec surprise. « Le député Buchner vient plus ici. Il vous faut aller au journal, rue Warecka. » N'a-t-il pas laissé de réponse pour son affaire? « Veuillez me re votre nom. Krol Lucja? Non, il n'y a pas de dossier à ce m. »

— L'affaire sera tirée au clair — c'est Jagosz qui la ssurait dans le bureau de la rue Danillowiczowska — l'ins-uction n'est pas terminée. — Elle attendit une semaine, puis e revint. De la cloison, le Président et le Maréchal la regar-ient. Jagosz prit le paquet de linge et il promit que Lewen recevrait. Elle n'en fut point informée et, après quelques maines, elle dut remettre au concierge la clé du logement de rue Graniczna. Elle passa toute la soirée sans rien faire, le gard fixé sur un angle de la pièce.

C'est là que la trouva le gérant. Il ne parla point du loyer. fit seulement une allusion à Mlle Majewska. La bonne l'avait ittée et le gérant conseillait à Lucja de profiter de l'occasion. le se rendit donc le lendemain au premier étage dans la cour elle s'engagea. Désormais elle avait du travail, elle ne pouvait us se croiser les bras.

Lorsqu'elle retourna chez Jagosz, il l'accueillit dans le même ıreau ensoleillé. Les conversations des agents de police mon-ient du corps de garde. Jagosz lui offrit une cigarette, il en luma une et lui demanda si elle avait lu dans les journaux nouvelle du verdict — sept ans, dit-il. — Le tribunal avait it la preuve de la culpabilité.

— Où est-il maintenant?

— J'essaierai de le savoir. Revenez dans une huitaine, toutes fins avec une lettre.

C'était vrai : sept ans. Lewen avait déjà derrière lui les journées fiévreuses de l'instruction, la journée froide et grise du procès et les semaines d'abattement. Après le verdict, lorsqu'on l'eut transféré, il eut peur de la pensée même que son procès était terminé. Il n'arrivait pas à s'habituer à l'idée que personne ne voudrait plus rien savoir de lui, qu'il ne devrait plus passer ses nuits à imaginer des répliques; sa défense obstinée et la lucidité rapide de son esprit étaient tranquillement absorbées par le silence des bruns bâtiments tzaristes. Les murs étaient sourds : nulle réponse aux mots d'ordre qu'on y frappait. De longs blocs de trois étages, aux fenêtres petites et aux portes lourdes. Lewen avait perdu tout espoir d'établir des contacts. Il partageait sa cellule avec un jeune serrurier, Graj. Celui-ci s'était vu condamner à trois ans de réclusion pour avoir participé à une manifestation de chômeurs. Rien ne l'intéressait en dehors de la femme qui, tous les soirs, allumait la lumière dans l'immeuble voisin qui dominait le mur de la prison. Il touchait à peine le tabouret de ses pieds, il s'immobilisait, il se figeait comme pour toujours. Lewen voyait le contour sombre de son crâne. Il raisonnait Graj : — Tu rencontreras encore beaucoup de femmes pareilles. — Non, murmurait Graj. Si vous la voyiez. Jamais je n'en rencontrerai une deuxième. — Chacune, songeait Lewen, chacune dont le désespoir te séparera, sera cette deuxième ».

De nouveau, il se remémorait les mois passés.

Le civil à lunettes qui instruisait l'affaire s'empourprait de colère après ses réponses. Mais il souriait aussitôt après : — Quel homme vous êtes! Je voudrais vous aider. — Vous voudriez m'aider? — Lewen raillait. — Rien de plus simple : signez l'ordre de mon élargissement; je vous garderai dans mon souvenir.

Il rentrait dans sa cellule avec l'espoir de recevoir quelque nouvelle du Parti. Un colis seulement lui parvint. Sans un mot. Apparemment il y avait des difficultés. Le colis contenait du linge à lui. Il se demandait : comment se le sont-ils procuré? Par l'avocat? Il le lui demanda pendant la visite. Non. L'avocat se montrait tout surpris. — Je ne suis informé de rien. — Puis, après le verdict, un second colis. De la part du M.O.P.R. [2]. Il

2. Organisation Internationale d'Entraide Ouvrière (N. d. t.)

lui était parvenu la veille de son départ. Dans le train, le convoyeur lui passa un numéro de la *Pologne Armée*. En première page et en gros caractères la manchette : « Nettoyer le pays des miasmes de l'Est ! » — a dit à la Diète le député Buchner.

Lewen considérait les caractères noirs du nom. Cet homme est ressuscité, il agit. Le parti l'avait averti à temps. La lettre qu'il lui avait adressée dans l'affaire de Lucja Krol commençait par ces mots : « Honoré Camarade Buchner ». Par bonheur, il l'avait déchirée. A présent il songeait avec soulagement : « Je ne pouvais pas agir d'une façon différente ; le parti avait raison. »

Il froissa le journal et le posa à côté du convoyeur somnolent. Le train avançait lentement dans la nuit. Lewen se remémora les yeux gris brun, sérieux, de Lucja. Jusqu'à la fin elle ne lui avait posé aucune question, à aucun sujet. Pourquoi ne lui avait-il point dit qu'il avait déchiré la lettre pour Buchner ? Il aurait pu aisément le lui expliquer, elle aurait cru tout ce qu'il lui aurait dit. Il n'avait pas voulu étouffer l'espoir qu'il avait lui-même éveillé. Puis il s'est mis à donner des leçons à Klemens. Klemens le considérait avec les yeux confiants de sa mère. « Il a du caractère, déclarait Lewen ; l'année prochaine il pourra entrer au lycée. » Maître Stecki faisait partie du conseil de tutelle, son appui suffirait à faire dispenser le fils de Lucja du droit d'inscription. Après son arrestation, Lewen pensait souvent aux leçons données à Klemens. Qu'est-ce que le petit en avait retenu ? Lewen se sentait inquiet du fait d'avoir pénétré dans la vie d'autrui pour y susciter des espérances et d'avoir ainsi disparu. Quand on lui dit de descendre du train, il vit quelques personnes sur le quai de la petite gare. On le désignait, accompagné de son convoyeur. Il attendait qu'on lui parlât, il espérait un geste de bienveillance, un salut. Il entendit murmurer : — Un subversif... — et ce qu'il rencontra ce fut le regard même dont les paysans considèrent les Gitans.

En octobre, on introduisit dans la cellule un nouveau prisonnier. La lueur de la lampe de poche en éclaira le visage et Lewen reconnut Grzegorz.

« ... Je vous envoie mes salutations et je vous remercie pour votre lettre. Voici trois ans que vous êtes absent. Hier Klemens a demandé encore quand reviendrait le docteur Lewen. La vie

est très dure maintenant. Au printemps, Zenon et Roman entreront dans un atelier de serrurerie. Stas n'a plus de fièvre. Cyga, le portefaix, ne vient plus depuis longtemps. Il paraît qu'il a perdu son travail et qu'il a honte de se montrer... »

Elle essuya la plume dans ses cheveux et, mordillant sa lèvre, elle ajouta ces mots :

« Je ne sais si nous nous reverrons jamais. Mais moi je me souviendrai toujours de vous. Et je ne croirai jamais que vous avez commis une mauvaise action. A moins que ce ne soit par erreur. Lucja Krol. »

Cette lettre ne peut parvenir là où Lewen à présent se trouve : dans le fond d'un fleuve, pénétré d'une lumière brillante et chaude, on peut respirer. A cet instant précis, au-dessus de Lewen flotte une maison incendiée avec un escalier en ruine. Des mottes de terre glissent, collées aux fondations. Si elles heurtent sa poitrine ou son crâne, ce sera la fin. Lewen s'en rend compte et il s'enfonce tout entier dans la vase. Soudain toutefois un fait étrange se produit, la maison passe et l'entraîne, elle l'aspire avec facilité. Lewen repose maintenant sur l'escalier en ruine; un homme dilué et qu'on distingue mal s'approche, une épée à la main. — Communiste? — L'écho grondant de sa voix résonne. Lewen veut dire qui il est, mais au même instant il sent une piqûre douloureuse et une sensation instantanée de bien-être. Une voix toute proche répond pour lui : — C'est un communiste, il s'appelle Lewen. Il ignore que le Komintern a dissous son parti. — Buchner! crie Lewen. Le fleuve, la maison, l'escalier incendié et l'épée, tout disparaît, il ne voit à présent que le visage de Buchner penché au-dessus de lui, des yeux indistincts, soucieux :

— Le silence est obligatoire ici. Du calme.

Lewen ne sut jamais ce qu'il en avait été. Rien qu'un délire? Il se releva amaigri de ce typhus, et il marchait sur des jambes flageolantes. Il n'y avait personne de familier à l'infirmerie de la prison. Il feuilletait à la dérobée de vieux journaux, mais il n'y trouvait rien. Dans le lit voisin était couché un Biélorussien, un déserteur. Lewen essaya de lui parler. L'homme souriait d'un air enfantin et il hochait la tête en signe d'approbation. Lewen se taisait et tournait ses regards vers le plafond : cette question, il ne pouvait pas la formuler. Dans un instant

viendrait le médecin avec sa figure de provocateur. Est-ce lui qui s'est alors penché sur Lewen? Lewen s'efforce de remettre en ordre les choses : le bruissement tiède et lumineux du fleuve, l'escalier en ruine, l'éclat douloureux de la lame. Et le cri qu'il poussa quand on lui eut enfoncé ces paroles dans le cœur. Non, cela ne pouvait pas être.

Il se remémorait l'attitude de Grzegorz. Il n'existe pas d'heure sans tâche déterminée. — Vous raisonnez comme un philanthrope bourgeois. Vous n'avez pas fait confiance au parti. Le parti impose à la lutte son caractère de masse, et vous voulez cultiver un individualisme sentimental. Vous n'avez pas une conscience très nette des tâches du communiste. Vous affirmez que vous n'aviez rien de commun avec Buchner. Dans le cas présent pratiquement non. Mais objectivement vous alliez sur ses traces. C'est la raison pour laquelle j'ai informé le parti. Vous aviez besoin du soutien des camarades.

Le torse mat et velu de Grzegorz pendant la séance de culture physique du matin. Il convient de garder son adresse musculaire. Imposer à l'organisme sa propre règle en dépit du règlement de la réclusion. — Vous devez y arriver, affirmait Grzegorz. Des exercices avec le tabouret. Graj regardait, réfugié contre le mur. Il craignait le lourd regard brûlant de Grzegorz et il s'arrêta de parler de la femme d'en face. Grzegorz établissait l'emploi de la journée : exposé sur l'histoire du mouvement ouvrier, problèmes de la collectivisation, récentes découvertes des biologistes soviétiques. Huit jours après il avait des informations sur les camarades enfermés dans d'autres cellules. La Commune de la prison leur adresse ses instructions. Lewen écoute, pose des questions, discute. Puis une pause : dix minutes de silence. A présent, c'est Wiktor Lewen qui commence son exposé : le développement de la juridiction en U.R.S.S. Il sent la volonté constante, toujours présente, de Grzegorz. Même dans l'obscurité il voit son visage modelé avec sévérité, barré de larges sourcils. L'univers cubique dans lequel ils vivent s'est soumis à des règles bien établies. L'univers de derrière les murailles ne tente pas de s'y opposer, rien ne trouble l'ordre du jour établi, il importe toujours d'embrasser le vaste plan d'ensemble. Des millions d'ouvriers et de paysans ébranleront le globe terrestre sur ses bases, la pensée se confond avec la matière. C'est ainsi que sera créée la liberté.

Il conviendra de l'édifier tout aussitôt, quel que soit l'endroit où l'on se trouve. Nous l'avons créée ici, dans cette cellule. Aucun obstacle ne se pose devant notre pensée à laquelle nous avons subordonné le plus difficile : nous-mêmes. Du moment que cela est accompli, le reste relève de la méthode. Nous ignorons les bifurcations qui se présentent entre la méthode et le but. Nous arrivons pour imposer au monde notre pensée et nous l'accomplissons en l'imposant au monde. La méthode est notre but, le but est notre méthode. Applique-la quel que soit l'endroit où tu te trouves.

Le jour de sa sortie de l'infirmerie. Il ne pouvait réprimer le tremblement de ses genoux pendant que le gardien tournait la clé dans la serrure. Depuis combien de temps ne s'étaient-ils pas vus? Le gardien poussa de l'épaule la porte.

Dans la cellule se trouvait un garçon, petit et roux. Ni Grzegorz ni Graj n'étaient là. Lewen entendit derrière lui le fracas de porte refermée avec force. — Où sont-ils ? — Qui? — Le garçon répondait en grognant. Lewen éprouva une sensation de froid aux tempes. Il se jeta vers la porte. Il entendit décroître le pas du gardien qui s'éloignait. Longtemps il frappa contre la porte de ses poings, puis il revint à la paillasse. Le garçon le considérait d'un regard effrayé.

Jusqu'au soir ils n'échangèrent pas un mot. Le garçon avait peur de bouger. Au crépuscule il s'approcha du seau.

— Qu'est-ce que tu as? demanda Lewen.

Le garçon soupirait, accroupi sur le seau.

— Rien, dit-il. Ce sont mes intestins.

— Tu digères mal. C'est comme ça pour tout le monde au début. Pourquoi as-tu été arrêté?

Saül Pinski, membre de l'Union communiste de la jeunesse. Il s'était fait prendre à Lodz pendant la grève des traminots. Son père était tombé malade de chagrin. On n'avait pas d'argent pour la caution.

— Il ne faut pas y penser.

Le garçon s'agita sur le seau.

— On peut vivre ici, dit Lewen. As-tu reçu un colis du M.O.P.R.? Tu vois bien. Les camarades veillent sur toi.

Le garçon ne répondit rien. Il soupira de nouveau, comme s'il eût observé les étoiles pendant une nuit d'août.

— Nous allons travailler dès demain (Lewen le déclare dans s ténèbres). Il faut fixer les tâches pour les jours à venir. Tu iis de la culture physique? C'est indispensable. Nous commen- erons demain même. As-tu lu L'*État et la Révolution?* Tu dois connaître à fond. Tu dois sortir d'ici bien préparé. Le parti attend.

Soudain Lewen entendit les paroles du garçon. Il s'appuya vec plus de force contre le mur, comme il faisait au fond du euve quand une maison incendiée et noire voguait au-dessus e lui.

Il répondit après un instant.

— Ne dis pas de sottises. La parti existe toujours. La tac- que révolutionnaire exige différentes décisions. Ni pour toi i pour moi le parti n'a cessé d'exister. Comprends-tu ?

Il continue de parler. Le garçon acquiesce en soupirant. ewen éprouve avec plus de force que ses paroles sont néces- iires. Elles tombent dans les ténèbres, et elles sont pour ix deux. Et aussi pour quelqu'un ou quelque chose dont ewen connaît la présence. De nouveau il se rappelle le bruit u fleuve doux et frémissant, l'escalier incendié sur lequel il isait transpercé par la souffrance, et encore qu'il n'a pas eu temps de crier qui il était et pour quoi il mourait.

Il allait s'endormir quand il entendit le garçon se glisser hors e sa paillasse. Le craquement du tabouret de bois, puis un pru- ent silence. Il était déjà haut, dressé sur les pointes devant fenêtre et il passait sa petite tête maigre et rasée entre les arreaux dans la fenêtre. Au-delà de la muraille, la lumière rillait.

— Descends, dit Lewen. C'est interdit.

— Pourquoi? — Le garçon gémissait — Personne ne me erra.

— C'est interdit, répéta Lewen. Descends.

III

Depuis deux ans Klemens allait à l'école communale de la ie Bagno. Il y était entré en cours d'année; c'était une tiède urnée de mars. Un vol de pigeons le suivait. Klemens s'arrêta t il se retourna. Le soleil éclairait la rue. — Au revoir, maman.

Il fit un geste de la main. Lucja se tenait sur le seuil de la porte cochère. Elle serra son fichu sur sa poitrine. Les pigeons connaissaient Klemens. A peine avait-il fait quelques pas qu'ils se soulevaient et agitaient leurs ailes autour de sa tête. — Rentre, maman! cria Klemens. Un pigeon cendré, bien gras, se posa sur son épaule. Lucja se coula dans l'embrasure. Un vent léger écartait ses cheveux. A présent Klemens ne pouvait plus la voir. Il avançait à grands pas; la chaussette de son pied gauche retombait sur la chaussure. Devant la maison du coin de rue, il saluera la grosse concierge qui s'entretenait avec le cocher de fiacre. Klemens s'arrêta une fois encore afin de tirer sa chaussette. Lucja se rencogna davantage.

Désormais, elle passait plus de temps seule. Roman et Zenon prenaient leur repas de midi à l'atelier, ils rentraient le soir. En s'affairant autour de son fourneau, elle voyait par la fenêtre Stas qui jouait dans la cour avec d'autres garçons. Un air de tiédeur pénétrait dans le sous-sol, un rai de soleil glissait sur le rebord de la table.

Le quatrième dimanche de chaque mois, Lucja se rendait au cimetière. Elle demeurait un instant agenouillée, elle murmurait : — J'élève tes fils, Staszek, pourquoi est tu mort? Nous vivons dans une cruelle misère. — Les genoux lui faisaient mal et elle songeait à ce complet noir dans lequel on l'avait enterré. Un jour de l'automne dernier elle avait regretté le vêtement. Elle avait alors battu Zenon jusqu'au sang, car on manquait d'argent pour acheter du pain. Le cimetière embaumait la résine, de vieilles femmes marchaient à petits pas dans les allées en marmottant et en mâchant du pain sec; dans l'herbe luisait une bouteille brisée. Lucja se redressait, le soleil brûlait ses épaules et elle se dirigeait vers la sortie. Dehors, elle pressait le pas toujours davantage et elle arrivait en nage rue Grzybowska. Chemin faisant, elle rencontrait le regard des hommes, pénétrant et indifférent. Ils la considéraient en songeant : c'est la mère des Krol dont le mari est mort écrasé, elle fait la noce chez Majewska. Les femmes calculaient son âge : trente-six ans, ce dont elle ne se cachait pas.

Mlle Majewska paie tous les lundis, un jour plus, un jour moins. Elle accueille des habitués le dimanche. Un commandant de Deblin et un chef de service qui aime bien Lucja. Parfois plusieurs personnes s'attardent et on s'amuse jusqu'au petit

jour. Tout est fini à l'aube, il fait plus frais et plus calme. Stas geint dans son sommeil. Bientôt Roman et Zenon se lèveront. Lucja se sent alors gagner par la frayeur : elle a peur de sa vie, de ses limites obscures. Il fera jour dans un instant. Lucja se lève d'un bond, elle cherche sa jupe; pieds nus elle traverse la pièce; elle allume le fourneau. Elle a sommeil, elle referme les yeux, elle tresse sa natte. Un bref cauchemar l'a visitée à l'aube, elle le sent encore dans ses cuisses faibles et tièdes. Elle est pleine de colère contre sa fragile force humaine, toujours prête à la chute. Elle fronce les sourcils comme Klemens. Ses mains levées vers ses cheveux enroulés y piquent un peigne noir qu'elle a reçu d'un ami de Mlle Majewska.

Le lendemain elle se rend à l'église de Tous les Saints prier devant le grand autel.

En juin elle reçut une lettre.

« ... Étant donné sa pénible situation, je le considère comme étant de mon devoir. Voudriez-vous, Madame, venir me voir dimanche, entre 16 et 17 heures, rue Krolewska 27 a. Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués. Stecki, avocat à la Cour. »

Il offrit du thé et du gateau servis par une femme de chambre; il lui montra la photo de sa fille, Marta; il suçait sa pipe en ouvrant largement les yeux derrière des verres à épaisse monture.

Il encourageait Lucja à lui parler de Klemens. Il était d'avis de laisser Klemens pour l'instant à l'école communale; on verra l'année prochaine. A-t-elle travaillé longtemps chez Wiktor Lewen? Il avait connu son père, médecin et il disait : « Une famille de fantaisistes. » Il parlait à voix basse comme à une troisième personne qui serait absente. Il faisait les cent pas et il se plaignait que Lewen eût rejeté son offre de le défendre; Lewen avait pris un avocat d'office.

Lucja écoutait distraitement. Le gâteau, fourré d'une masse sucrée et fraîche, avait un goût de vanille. Elle passa à la dérobée sa langue sur ses lèvres, le thé fort et amer lui avait donné chaud, elle coula un regard vers les cigarettes rangées dans un coffret d'argent. L'avocat l'ennuyait un peu mais elle était en même temps intéressée par ce qu'il disait de Lewen.

Oui, il lui restait trois ans à purger, mais il serait bon qu'il

sortît plus tôt; toute provocation à l'extérieur pourrait avoir une fâcheuse conséquence sur son sort, il est prisonnier politique. La guerre peut éclater d'un jour à l'autre. Pourvu que n'arrive pas le jour où il ne reste que ces deux mots à dire trop tard.

A travers ses verres épais, il supputait l'effet de ses paroles sur Lucja. Elle se détournait alors. Lewen n'écrivait plus depuis longtemps, elle était sûre qu'il l'avait oubliée. Elle-même pensait à lui de plus en plus rarement. Mlle Majewska était à l'hôpital. Lucja faisait de nouveau les ménages et la lessive à droite et à gauche. Son visage s'était amaigri, ses yeux et sa bouche se faisaient plus tristes et plus grands. Le plus souvent désormais elle pensait aux gens qui lui devaient de l'argent. Ils payaient irrégulièrement deux ou trois zlotys pour la journée. Lucja portait sur elle un porte-monnaie noir, usé, avec un fermoir en métal usé aussi; c'est tout ce qui lui était resté de son mari. A la maison, le soir, lorsque les garçons dormaient, elle sortait d'un tiroir un cahier à couverture de toile cirée, et, mouillant du bout de sa langue un crayon, elle faisait ses comptes en notant sur la gauche ce que les gens lui devaient et sur la droite ce qu'elle avait touché. Ce qu'elle-même devait, elle ne l'inscrivait jamais. Personne ne manquerait de le lui réclamer. De temps en temps, le dimanche, elle se rendait à la campagne avec un chauffeur d'un certain âge. Ils s'étendaient dans les joncs au bord de l'eau ou dans un bois de chênes. Lucja enlevait son corsage. L'homme sentait la poussière et l'essence, tout comme sa camionnette, et Lucja aimait l'odeur pénétrante de sa peau. Il lui a dit la semaine précédente qu'en cas de guerre il serait mobilisé au front avec son véhicule. Et il lui a demandé si elle le pleurerait.

La guerre? Elle calcula rapidement l'âge de ses quatre fils. Elle interrogea le chauffeur afin de savoir si pendant la guerre les soldats tiraient sur les gens des villes. « Non, dit-il, mais il y aura la carte de pain. » Elle en fut toute surprise. Puis elle songea que de toute manière il se passera ce qui doit se passer. Toujours depuis qu'elle était au monde, on avait parlé de guerre. Roman et Zenon sauraient sûrement se débrouiller. Il ne fallait pas toujours penser à tout à l'avance. Qu'il suffise de demeurer de temps en temps au soleil aux côtés d'un homme. même s'il est marié et qu'il porte une alliance au doigt.

Bientôt après il y eut une fausse alerte. La guerre approchait lans les ténèbres, on avait donné ordre de coller du papier ioir aux fenêtres. Elle n'acheta pas de papier. Elle voila la enêtre avec un vieux fichu noir.

« ... Les récentes dispositions prises dans l'ordre de la défense ntiaérienne ont provoqué de l'excitation parmi les prisonniers, à la suite de quoi une tentative d'évasion a été découerte.

Grâce à l'avertissement reçu par les autorités du fait d'une ɔcataire dont la fenêtre donne sur le mur de la prison et sur ne partie de la cour, des mesures appropriées ont été prises temps. Les prisonniers avec le chef d'une cellule de subversion, ewen, qui purge une peine de détention de sept ans, ont été ɔnduits dans les anciens forts où des méthodes sévères ont :é appliquées pour l'exemple. En réponse au téléphonogramme la Direction de département, je communique que le transfert 1 sus-nommé en vue de relégation à Bereza Kartuska serait fficile, compte tenu de son état actuel. A partir de ce jour, s gardiens ont reçu une quantité double de munitions et les omenades des prisonniers sont interdites jusqu'à nouvel dre... »

Vers la fin du mois, l'argent vint à manquer. Lucja sortit n cahier et elle commença de calculer ce qu'elle recevrait ant le premier. Le porte-monnaie contenait une somme argent mise de côté pour le loyer, il n'y manquait que six otys et demi. Elle craignait toujours d'être expulsée; si elque chose arrivait jamais, guerre, maladie ou disette, le ver devait être payé et le reçu placé dans le tiroir.

Se rendre demain matin à la première heure rue Sliska : trois tys. L'institutrice de la rue Zelazna lui en doit deux et demi. cja a prêté cinq zlotys à Majewska lorsqu'elle est sortie de ôpital, Majewska ne les rendra pas. Lucja refit ses comptes, mordit une pièce noircie, plus d'une fois elle avait été lée. Elle referma le porte-monnaie en appuyant avec soin le fermoir. Un cri s'éleva dans la cour.

– Éteignez! Klemens entra en courant — Maman, dit-il, a de la lumière. — Quelqu'un traversait la cour en criant

des injures. Des gens se tenaient sous la porte cochère, quelqu'un frôla Lucja. Elle sentit des mains sur elle et un relent d'alcool. On appelait le chef d'ilot. — Elle a sûrement un client, c'est une garce, chef. — Dans le fond de la cour brilla la lumière bleue d'une lampe de poche. Il y eut un éclat de rire, les gamins sifflaient, un homme lança un juron et dit : — Au commissariat. Là il pourra faire l'important ! — Lucja se sentit bousculer, les gens couraient voir : — Deux galons et une étoile, disait Zenon dans la nuit, c'est un commandant. Dans la rue, le commandant se libéra et sauta dans un taxi. Roman rapporta à la maison son ceinturon.

— Vous voyez, maman? dit-il avec insolence. Elle le lui arracha des mains, rouge de colère. Roman recula derrière la table. — Maman, dit Klemens, ne le bats pas. — Elle lança le ceinturon sur la chaise. Elle leur ordonna d'éteindre et se déshabilla dans l'obscurité. Une sensation d'angoisse la réveilla. Les garçons n'étaient pas dans la pièce, une rumeur peureuse parvenait de la cour. Elle s'habilla rapidement. Et soudain son cœur s'arrêta de battre. Elle leva les mains aux tempes, poussa un gémissement, s'agenouilla près du lit. Elle fouilla le lit, elle arracha son tablier. Elle se jeta vers la table, sortit le tiroir et en gémissant toujours plus fort; elle se cachait la bouche avec la main. Que va-t-il se passer désormais? — Maman! Klemens criait sur le seuil. — La guerre a éclaté! — Ils entrèrent tous les quatre. Ils la considéraient avec un air de triomphe inquiet et insistant comme s'ils attendaient d'elle quelque chose qui leur revenait depuis longtemps.

Elle se mit alors à crier. Elle criait, les poings levés, maudissant le monde, qui l'avait dépouillée. On lui avait dérobé son porte-monnaie! On lui avait volé son porte-monnaie! Avec quel argent paierait-elle le loyer? Elle arrachait ses cheveux et son corsage, proférant des menaces contre les gens qui s'étaient donné le mot contre elle. Elle saisit un couteau de cuisine bien effilé afin de tuer ses fils et de se tuer elle-même avant que le propriétaire ne les mît à la rue.

Dans les ténèbres et dans la confusion on lui avait volé son porte-monnaie qu'elle avait dans la poche de son tablier, ce soir, dans la cour, lorsqu'on avait crié de voiler les fenêtres. Le porte-monnaie contenait l'argent du loyer moins six zlotys et quelques groszys. Quelqu'un a profité de ce dernier jour

a somme entrera en ligne de compte dans les dommages de uerre. A l'univers qui disparaissait, Lucja restait devoir ente-sept ans et vingt-deux zlotys.

IV

Octobre était tiède encore. L'immeuble de la rue Grzybowska rait un flanc déchiré. Des gravats d'un brun rougeâtre en issaient. De dessous les gravats on avait retiré cinq cadavres; ur septembre et octobre personne n'avait payé de loyer. Le auffeur conduisait sa camionnette et il conseillait à Lucja faire du commerce. Il apparut qu'il avait quelque argent uide. Ils se rendirent à la campagne. Ils en revinrent avec lard : le chauffeur partagea le gain avec Lucja. En novembre lui acheta un manteau. C'était une capote militaire, trop ge; elle la serrait à la taille avec une courroie. De nouveau it changea. L'entreprise pour laquelle il travaillait fut prise charge par les Allemands. Il transporta des lits pour la hrmacht, avec un convoyeur, jusqu'à ce que les Allemands assent fusillé pour vol de pneus, juste avant Noël. A cette oque Lucja faisait déjà du commerce. Elle avait ses four- seurs habituels et savait où passer la nuit.

près le chauffeur il lui restait la capote brune aux manches longues. Elle lui rendait bien service par les grands froids. ja boutonnait le col, nouait étroitement sur sa tête un u rouge; on ne voyait pas ses cheveaux. Dans la vitre la portière elle considérait son reflet : un visage aux larges es, aux yeux profondément enfoncés. Elle se considérait regard dur, hostile. Dans le train on l'avait surnommée adame le soldat ». Peu à peu le jour venait, on ne voyait son visage dans la vitre, mais seulement la terre, les bran- gelées, le ciel gris, un char mis hors d'usage.

lle revendait sans délai les marchandises à Varsovie, et e manière générale sa vie était plus facile qu'avant la re. Mais elle n'aimait pas son nouveau travail, et surtout aleur et le bruit dans le train, les gens qui récriminaient s fournisseurs qui la faisaient boire, voulant toujours la e chose. A Chmielno, un veuf lui plaisait. Elle appréciait ommes rassis, ayant leur passé. Mais elle ne voulait pas

l'épouser. Il la frappa de dépit jusqu'au sang et elle rentra à la maison avec un œil au beurre noir. Ce n'était pas la première fois qu'elle était en perte avec un homme; elle n'était pas surprise. Elle nourrissait cette conviction qu'il ne fallait rien demander aux hommes. Elle avait dit un jour : — Je ne prends ni papiers d'état civil, ni cœurs. Je peux me le permettre. — Cyga l'écoutait respectueusement. C'était au bar « Le Cerf ». Cyga était reparu après le Nouvel An, botté et en veste de cuir. Il ne coltinait plus les charges, il achetait des charrettes et des chevaux. Il avait une écurie dans la rue Pulawska et c'est là qu'il habitait. Au bar, il offrit à Lucja de l'eau-de-vie de prunes et du curaçao. Ils s'étaient attardés là jusqu'au couvre-feu tout en parlant du temps passé. Puis il lui demanda de venir rue Pulawska et l'assura qu'elle ne le regretterait pas. Elle méditait, n'ayant point l'air de sentir cette main qui se glissait toujours plus haut. Il fut surpris quand elle lui demanda son adresse. Il fallut trouver un bout de crayon. Elle déchira un coin de la serviette en papier et elle nota l'adresse en mouillant le bout du crayon. Lorsqu'il voulut de nouveau caresser la cuisse, elle écarta la main, mais sans impatience, pensant probablement à autre chose. Il la regarda boutonner la grosse capote, nouer sur ses cheveux le fichu rouge, porter ses mains à ses tempes afin de rentrer les mèches de ses cheveux d'un gris foncé. Et soudain il la pria de revenir auprès de lui. — C'est le moment, dit-il. Il la considérait d'un air effrayé et il se cramponnait des deux mains au rebord de la table. — Ah! elle riait, espèce d'ivrogne! Elle lui posa sa casquette sur la tête et le mit dans un fiacre. Elle-même n'habitait pas loin. Le bar « Le Cerf » se trouvait rue Zelazna. Elle glissa le bout de papier avec l'adresse de Cyga dans le revers de sa manche.

Elle devait le retrouver par la suite et prendre note dans son livre de comptes. Son lit était entouré d'un paravent à motifs japonais; la femme du tailleur Rozaner l'avait apporté de même que son manteau en breitschwanz. On disait que les Allemands allaient chasser les Juifs de la capitale. Lucja fit un reçu :

« Moi, Lucja Krol, de la rue Grzybowska, je prends en dépôt un paravent et un manteau de fourrure appartenant à M. et Mme Rozaner et que je leur rendrai après la guerre. »

Le tailleur ne voulut pas du reçu : les Allemands pourraient le trouver; Lucja nota pour mémoire cette déclaration dans son livre de comptes.

Ils étaient plus à l'étroit qu'avant dans la pièce. Le paravent brodé d'oiseaux séparait le haut lit de Lucja du reste de l'installation. Les garçons dormaient par deux : Roman avec Zenon et Klemens avec Stas. Il y avait encore une armoire en bois de noyer et un tapis de table en peluche grise à fleurs. Dans l'armoire, des complets. Roman et Zenon s'étaient fait faire des complets : longs vestons en tweed aux épaules solidement rembourrées. Ils les payaient par mensualités, régulièrement. Ils travaillaient depuis l'hiver dans une entreprise d'éléments préfabriqués. Roman était fiancé à une fille de fonctionnaire; il voulait monter un atelier après la guerre. Parfois, de derrière son paravent, Lucja entendait leurs conversations. Ils parlaient lentement avec de grosses voix. Zenon apportait des publications interdites, il lisait à voix basse les communiqués du commandement clandestin. Puis ils se taisaient tout en fumant des cigarettes et bâillant. On entendait le bruissement des cahiers de Klemens. Stas traînait dans la pièce, toujours inquiet, et comme s'il flairait quelque chose. — Couche-toi, disait Zenon. Stas ne voulait pas se coucher, il dormait mal, il les réveillait de ses cris dans la nuit. Une fois il bondit de son lit en marmonnant des mots allemands, une autre fois il geignit : — Père... père...

Elle ne connaissait aucun d'eux. Tous les jours leur aspect la remplissait d'étonnement. Elle rougissait à la vue de leurs corps blancs et nus lorsqu'ils se lavaient, penchés sur la cuvette. Elle éprouvait à la fois de la colère et de la surprise à les voir s'interrompre de parler en sa présence ou manger chacun à sa manière et non comme elle le leur avait appris. Elle revoyait en songe leurs mains et leurs nuques et leurs grosses têtes chevelues et elle entendait les expressions dont ils usaient. Elle pensait que tout est escroquerie : les Allemands avaient transformé ses fils cette nuit même où dans la cour quelqu'un lui avait volé son porte-monnaie. A ce moment elle reprenait conscience. Derrière le paravent on entendait le ronflement de Roman, la respiration pénible de Stas et le grignotement monotone du réveil qu'elle avait subtilisé à un « Volksdeutsch » de Grojec.

Elle prêtait l'oreille à ces bruits, incertaine que tout fût comme il se devait. L'idée qu'elle eût pu laisser passer on ne sait quoi la troublait toujours. Les calculs sont justes, mais la vie n'a pas son compte de jours pendant lesquels on a le temps de bien réfléchir. A la vérité, elle ne s'est guère souciée de le faire maintenant, elle ne saura jamais ce qui devait s'accomplir dans son existence et ce qui s'y était inscrit du seul fait de sa faiblesse ou même d'aventure.

L'adresse de Cyga lui servit un jour. Lorsqu'on donna l'ordre de fermer le ghetto, Lucja et ses fils quittèrent le logis de la rue Grzybowska. Elle se vit attribuer un nouveau logement rue Solec, pas loin du pont : une pièce haute de plafond, obscure, donnant sur la cour, et une cuisine, au rez-de-chaussée. L'attribution était officielle, portait un cachet marqué d'un « corbeau ». Cyga arriva avec une plate-forme posée sur pneus. Le cheval bien nourri, à l'encolure courte et grasse, tirait sans peine l'armoire, la table, le paravent, trois lits. Lucja était assise sur le siège à côté de Cyga, derrière eux, Klemens et Stas veillaient à ce que rien ne dégringolât. Une fine pluie tombait, le pavé était glissant, des Juifs avec des étoiles se tenaient sous des portes cochères. Cyga tout en conduisant parlait à Lucja. Se souvenait-elle qu'il était venu la voir après les obsèques de son mari? Elle n'avait pas voulu lui parler alors. Beaucoup d'années s'étaient écoulées depuis; la journée avait été tout aussi pluvieuse : un samedi ou un jour férié? Sûrement elle ne s'en souvenait pas.

Elle s'en souvenait mais à présent non plus elle ne voulait pas parler avec lui. Elle tenait ses mains enfoncées dans les manches retournées de sa capote. Soucieuse, les sourcils froncés, elle regardait droit devant elle. Cyga s'était tu, on approchait d'une sentinelle. Le gendarme casqué vérifia son *Ausweis*, puis l'attribution de logement. — Dimanche, dit Lucja lorsqu'ils eurent repris leur route. L'enterrement avait eu lieu un samedi. Cyga lui jeta un regard de côté et ne répondit rien. Elle lui demanda une cigarette. Il prit les guides dans sa main gauche et de la droite sortit de sa poche un paquet fripé, des « Junak ». Il lui lança encore un regard et demanda à quoi elle pensait. Elle aspira la fumée et haussa les épaules. Elle pensait qu'il ressemblait à son cheval.

Ils arrivèrent rue Solec à quatre heures précises. La pluie

ıvait cessé, ils n'avaient rien perdu en chemin. Ils tournèrent ur la gauche, la plate-forme rebondit sur le gros pavé. Cyga e mit debout. Le cheval s'ébroua, lança en avant sa grosse ncolure, les garçons criaient. Lucja se redressa et leva la tête. Entre les oreilles du cheval, soudain et d'un peu haut, elle vit a rue avec ses murs noircis, qui pénétrait sous les arches du iaduc.

Jamais elle ne sut s'expliquer pour quelle raison cette vue ui parut si étrange. — Maman, dit Klemens, nous y sommes. — La voix de Klemens venait comme de loin ; Lucja se couvrit es yeux. Elle songea : « Je vais tout apprendre. »

— Je n'ai rien senti, disait-elle plus tard au médecin, seul ın souvenir m'est revenu.

— Vous vous êtes surmenée.

Le médecin n'a pas raison, mais elle n'éprouve pas l'envie e le convaincre. Elle était couchée derrière le paravent, appuyée ur des oreillers aux taies bien empesées. Elle ferma les yeux, t lorsqu'elle les ouvrit, Klemens était assis à son chevet. — Que s'est-il passé? dit-elle avec effroi.

Il lui dit de demeurer tranquille, le médecin l'avait ordonné. l la regardait de ses yeux gris et sévères. « Comme il a mûri. » ucja en était surprise. Elle observait Klemens à travers es cils baissés.

— Tu ne fais pas tes devoirs?

Il se renfrogna et tourna la tête. Ses cheveux bouclaient ır sa nuque. Ce cou mat et long, il le tenait d'elle. Son col ait effrangé, elle le remarqua. Combien le médecin avait-il ris? Klemens ne voulut pas le lui dire. Elle se mit en colère. s ne savaient pas marchander, sûrement ils avaient payé op cher. Puis elle l'interrogea sur l'immeuble : par qui était-il abité, et par quelle sorte de gens, le concierge était-il d'avant guerre ou bien nouveau? Si c'était un nouveau, ce devait re certainement un espion. Soudain l'inquiétude la gagnait, quoi allaient-ils vivre? Où était son livre de comptes? Elle oulut qu'il le lui apportât, il devait se trouver dans le filet, ıi, dans le filet; elle ne l'avait pas perdu des yeux pendant trajet.

— Rien n'a été égaré, disait Klemens, recouche-toi. Il t'est terdit de te fâcher.

Pour la première fois il l'avait tutoyée. Elle rougit; seuls jusqu'à présent les hommes avec lesquels elle avait couché lui avaient ainsi parlé. Klemens sourit. Le sourire rétrécissait son front et plissait ses yeux. Il semblait se remémorer quelque chose sans grande importance et qu'il allait oublier dans un moment. Elle songea que si Cyga avait su sourire de cette manière elle lui aurait accordé tout ce qu'il lui demandait. Et tout aussitôt elle chassa cette pensée.

Cette nuit elle dormit d'un sommeil léger et sans songes. Le lendemain elle lava le sol carrelé de la cuisine et les fenêtres. C'est alors qu'elle aperçut Klemens sous la porte cochère, en compagnie d'une fille dont il lui sembla qu'elle la connaissait.

Cette fille, Klemens la voyait pour la deuxième fois seulement. Ils ne savaient pas pourquoi ils étaient venus là après ce qui s'était passé. Elle était pâle encore et ses lèvres tremblaient. Ils se tenaient sur le seuil, pas loin de la cour, Klemens disait: — Ce n'est rien, ça ne vaut pas la peine de s'en faire. Vue de près elle lui paraissait autre que la première fois. Alors ils s'étaient croisés dans l'escalier. Elle suivait les mêmes cours que Klemens mais pas depuis longtemps. — Je fumerais volontiers, dit-elle en fouillant dans ses poches. Elle portait un imperméable déboutonné, la ceinture pendait des deux côtés. — Pourquoi n'a-t-elle rien sur la tête, songea Klemens, même pas un béret? Ses cheveux retombaient sur ses épaules, en désordre, n'importe comment. Une chance que le type fût saoul. Il ne pouvait plus les rejoindre. Elle trouva un bout de cigarette écrasée. Klemens n'avait pas d'allumettes. Ils sortirent, et devant la maison elle demanda du feu au facteur. Klemens remarqua ses chaussures boueuses, avec des lacets à glands. Elle avait une bague au majeur : une pierre jaune avec un profil de femme gravé en blanc. Klemens restait là et ne savait trop que dire. Il préférait ne pas l'interroger, il aurait pu l'offenser. — Ce n'est rien, dit-il encore, et il sourit. C'est alors qu'il sentit sur lui son regard. — C'est vous qui l'avez fait tomber? — Je lui ai fait un croc en jambes. — Il me traînait au commissariat. Il voulait de l'argent. — Elle jeta le mégot sur le trottoir. — S'il y avait eu droit, je lui en aurais donné.

Il regarda à la dérobée ses cheveux. — Non, dit-elle, il n'y

avait pas droit. — Klemens aurait voulu l'assurer qu'il n'avait pensé à rien. Le facteur sortit de la porte cochère. — Où est-ce que ça peut bien être? — Il considérait l'enveloppe. Réexpédié de la rue Grzybowska. Lucja Krol ne figure pas sur la liste des locataires. — C'est pour nous, dit Klemens. — Un instant, elle se rapprocha. Elle regarda par-dessus l'épaule de Klemens et se mit à rire. — Ça, vraiment... — elle hochait la tête, — c'est excessif. — Klemens n'y comprit rien. Il se sentit vexé; non, il ne comprenait pas. Lorsqu'elle se fut calmée, il mit l'enveloppe dans la poche de son veston. Elle le considérait, soudain intéressée. Les cheveux retombaient sur ses sourcils, elle mordait sa lèvre inférieure. C'est alors seulement qu'il remarqua que ses yeux n'étaient pas noirs mais bruns et légèrement obliques. — Je dois m'en aller, dit-il, au revoir. — Il remonta vers la cour. Il crut qu'elle l'appelait. A la maison, il donna la lettre à sa mère.

Elle apportait des nouvelles de « Wiktor L. ». C'est ainsi que l'appelait dans sa lettre maître Stecki. Lucja lut :

« ... Il est en vie, ou tout au moins il l'était encore il n'y a pas longtemps. Quelqu'un rentré des provinces de l'Est a transmis ses salutations. Il a quitté le lieu de son long séjour après le premier septembre. Il a demandé que ces nouvelles vous soient communiquées à vous aussi. J'habite toujours à la même adresse. Le jour et l'heure n'ont pas d'importance, je sors rarement de chez moi. Si cette lettre vous parvient, je vous prie de venir me voir. Agréez l'assurance de mon respect. »

Elle regarda l'enveloppe : elle portait à gauche, en haut, le nom et l'adresse de l'expéditeur. Lucja réfléchit. Fallait-il ou non y aller? Elle essaya de se rappeler le visage de Lewen. Elle s'étonnait qu'il se souvînt d'elle. N'aurait-il pas eu d'autres femmes depuis ce temps? Elle croyait que les hommes ne revenaient à leurs anciennes intrigues que si les nouvelles échouaient. C'est qu'il était solitaire, ou qu'il avait perdu quelqu'un. Dans tous les cas c'était bien qu'il fût vivant. Mais il ne devait pas revenir ici.

Elle glissa la lettre dans son livre de comptes et se promit de se rendre rue Krolewska dans un moment de liberté. C'est dans un même moment qu'elle devrait aller aussi au cimetière (il y a un an qu'elle s'y est rendue pour la dernière fois) et rue Grzybowska pour s'informer de la santé du tailleur Rozaner,

et à l'église de Mokotow pour se confesser à ce curé dont on dit qu'il est un saint. Tout cela et d'autres affaires semblables qui la hantaient plus souvent de nuit que de jour, qu'elle remettait à plus tard, à cet instant de liberté où l'être humain met de l'ordre dans ses rapports avec les vivants, avec les morts et avec lui-même. Un tel jour, une telle heure ne manqueront pas de venir.

Un boucher, surnommé « Mussolini » dans le quartier, a dit un jour à Lucja que les Juifs ont vu arriver le Messie. La boucherie se trouve rue Dobra. — Madame le soldat, dit-il, ne faites pas l'andouille. Là-bas il y a des trésors, notre sang. — Il conseillait d'avoir les yeux fixés sur les murs; un jour favorable aux Polonais viendra bien. Des agents de police fréquentaient la boucherie, le boucher leur offrait à boire; ils restaient la tête nue, pensifs, leurs pistolets dans des étuis de cuir. Lucja fournissait au boucher des rôtis de porc; il avait un faible pour elle. Sa face molle, efféminée, ses grosses lèvres, contribuaient à le rendre ressemblant au dictateur italien. Il le savait et il croisait ses bras sur sa poitrine. Zenon et Roman parlaient de lui avec respect. Le samedi, après le travail, ils revêtaient leurs complets à chevrons et ils allaient rendre visite au boucher. Ils rentraient congestionnés, ils heurtaient les meubles et ils injuriaient Stas. Klemens relevait alors la tête au-dessus de son livre et il les observait. Ils n'aimaient pas son regard. — Qu'est-ce que tu as à me regarder? disait Zenon. Klemens ne répondait pas. Ils ôtaient leurs vestons, ils les suspendaient dans l'armoire. Le dimanche ils dormaient jusqu'à midi, ils se réveillaient de méchante humeur. Vers trois heures, ils revêtaient de nouveau leurs vestons. Ils se tenaient devant la porte cochère ou auprès du kiosque à bière et tournés du côté de la rue Tamka. La fiancée de Roman arrivait en compagnie d'une amie. Ils s'en allaient tous les quatre; les filles avaient une permanente, il convenait de les tenir par le petit doigt de la main gauche. Le frère de l'amie travaillait à la boucherie de « Mussolini », c'est lui qui avait enseigné à Zenon comment on découpe la viande de cheval. Plus tard, Lucja pensa qu'on ne sait jamais ce qui peut être utile dans la vie. Utile! Dans le cas présent, le terme n'avait pas de signification humaine. Mais qu'y avait-il d'humain à cette époque?

Le cheval se cabre lorsqu'il sent le loup; l'homme, quand il a faim, dépèce son cheval. Mais si un jour vient où il saisit la hache pour dépecer un autre homme, il ne lui reste alors plus que la malédiction. Pendant quelque temps elle n'osait pas entrer à la cuisine. C'est Zenon qui avait couru chercher la hache.

Lucja savait désormais qui était la fille. Non, ce n'est pas Klemens qui l'avait informée. Il devait continuer de la voir depuis ce jour où elle les avait aperçus par la fenêtre, mais il n'en parlait pas. Il rentrait tard le soir, la bouche gonflée, tout échauffé comme après le bain. Un soir Lucja remarqua une trace rose sur son col tout près du cou. Elle craignait cette fille, elle ne voulut pas la laisser entrer quand celle-ci (le crépuscule était tombé) vint demander Klemens. Elle restait là coupée en deux par le rai de lumière : — Je dois le voir. — Klemens entendit sa voix, ils bondirent tous les deux dans l'escalier. Il attendait sur le palier. Pourquoi l'avait-elle amené chez eux? Lucja devait se poser cette question durant des années. L'une de ces questions sans efficacité et vaines : tout comme le brillant du ver luisant dans les ténèbres, elles ne donnent aucune lumière.

Ils étaient alors à la maison tous les quatre. — Où est-il? — Klemens parla à voix basse dès qu'il eut compris de quoi il s'agissait. Il n'y avait personne dans l'entrée. — Il doit attendre là, dit la jeune fille. Il est resté là. Klemens songea : — Se serait-il sauvé? La fille l'entraîna dans la cour. Ils franchirent la porte-cochère; peut-être se tenait-il dans la rue, non, il n'y était pas. Un instant, Klemens s'arrêta, il lui sembla entendre une voix, près du mur, dans le fond de la cour. La fille se dirigeait déjà de ce côté. Une ombre se détacha du mur; l'autre demeurait immobile. Klemens buta contre une pierre. Un soldat le frappa à la poitrine; il balbutiait des mots allemands. Il était ivre, il gesticulait, un pistolet à la main; il montrait l'homme qui se tenait près du mur, il exigeait, il voulait quelque chose. — Je vais le suivre. — Klemens entendit la voix de l'homme. — Rentrez. — Mais l'Allemand s'accrochait à Marta, se faisait conduire dans le logement. C'est alors que Roman et Zenon sortirent dans la cour. Le soldat se précipita vers eux.

Soudain ils avaient tous perdu la tête. Le jeune Allemand

ivre se trouva dans le logement. Un instant après, Wiktor Lewen, qui était resté dans la cour, entendit deux coups de feu.

L'Allemand n'avait pas visé : il tirait en l'air, pour les effrayer, un geste d'ivrogne, il vociférait et il y était question de Juifs, et de la bataille de Kutno où son frère avait trouvé la mort. La balle traversa le paravent. Puis, comme s'il était devenu enragé, il voulut continuer à tirer. Il pâlit, ses dents brillèrent sous sa lèvre, il leva lentement l'arme.

Les jumeaux s'abattirent sur lui, de flanc; il y eut un craquement, l'Allemand poussa un miaulement, puis ce fut le silence; ils demeuraient agenouillés, essoufflés, on entendit comme un sanglot, l'Allemand gratta le sol avec ses bottes. C'est alors que se fit entendre le second coup de feu. Quand Zenon se releva, ses cheveux lui couvraient la figue. Il vacillait. — Toi?... grogna-t-il à l'adresse de Roman. Roman écartait prudemment ses mains. Il se releva lui aussi, il glissa. Il alla à la cuisine; sur le seuil il se retint au montant de la porte. L'Allemand était couché, le poing sur la hanche, un rictus aux lèvres, comme s'il se moquait.

Le frère de l'amie de la fiancée couchait dans la boucherie. — Il y a un cochon à dépecer, une occasion, — dit Zenon. Zenon revint avec la hache après le couvre-feu. Il a fallu d'abord emmener Marta; elle pleurait en disant que tout était de sa faute. Quand Klemens fut de retour, Roman et Zenon apportèrent le baquet. Lewen était agenouillé auprès de l'Allemand. Né à Lubeck, Hans König, 23 ans. — On les brûle? — lui demanda Klemens. Lewen secoua la tête. Il plaça les papiers dans la poche intérieure de son veston et il examina le tranchant de la hache. Klemens songea : « Il n'a pas peur. » Lewen se releva, lui prit le bras. — Va chez le concierge, dit-il à mi-voix. Vois s'il n'a rien entendu. Si oui, dis que tu as entendu toi aussi. Ta mère t'a envoyé aux nouvelles, comprends-tu? — Klemens y alla. — Dans la cuisine, dit Zenon, à cause du carrelage. Ils traînèrent le cadavre dans la cuisine obscure. Zenon tira les bottes, elles vinrent aisément. Le soldat avait une médaille sainte sous sa chemise et une cicatrice entre les côtes. Il leur glissait des mains. — Allez chez maman, dit Roman. Qu'elle ne vienne pas ici, ça va durer un moment.

Le concierge n'avait rien entendu; le lendemain quelqu'un a dit dans la cour que les gendarmes allemands ont abattu au crépuscule un Polonais dans les ruines. Le fils du concierge a trouvé une casquette; apparemment le corps avait été enlevé.

Lucja se rendit de bon matin rue Pulawska. Cyga la dévisagea et il hocha la tête. Bien, il viendra ce soir. — Femme, dit-il, tu t'esquintes, le commerce n'est pas pour toi. — Lucja suivait des yeux les pigeons qui tournaient au-dessus de l'écurie. — Je te ferai engraisser, disait Cyga en suivant avec vigilance le regard de Lucja. Chez moi personne ne maigrit. Je prends soin de tous, que ce soit un cheval, un oiseau ou une dame. — Alors, c'est entendu, à six heures. — Cyga accompagna Lucja jusqu'à l'arrêt du tramway, elle marchait paresseusement, songeant à quelque chose qu'il ne pouvait deviner.

Il arriva rue Solec à six heures, il faisait nuit. Roman et Zenon chargèrent trois sacs sur la plate-forme et vite les recouvrirent d'une bâche. — Va, dit Lucja tout bas. Ils passèrent sous le viaduc, Cyga sortit un litre. — Plus vite, disait Lucja à son oreille! — Elle lui arracha le fouet et se mit à frapper les chevaux; les sacs rebondissaient sur la plate-forme. Cyga éclata de rire et fit sauter le bouchon. Ils entrèrent ivres dans le quartier de Czerniakow. Cyga chantait « Heili ». La plate-forme s'arrêta sur le bord du lac. Zenon et Roman sautèrent en bas dans l'obscurité; quelque chose tomba de la voiture. Zenon murmura :

— Prends les briques.

V

L'Allemand placé dans les trois sacs s'en alla au fond du lac, la hache servait de nouveau dans la boucherie; le carrelage était net, le pistolet enfoui dans le sol. Sur le paravent japonais l'oiseau montrait une aile percée. On a réussi à faire une reprise avec un fil de soie noire. Lucja le regardait souvent. Elle avait cette conviction que tout s'était passé comme il se devait et que de toute manière rien ne se passe autrement dans la vie. L'homme tue parce qu'on peut le tuer. « Madame le soldat, se disait-elle, ne faites pas l'andouille. »

Quoi qu'il en fût, elle n'alla pas chez le curé. Le prêtre n'effacerait pas le péché, car ce n'était pas au pouvoir des hommes

de le faire. A moins qu'elle n'oublie elle-même. Qui sait si le mal ne cesse d'être le mal lorsque personne ne le connaît, ne s'en souvient. Peut-être le crime et le péché ne se voient-ils conférer un sens qu'aux yeux d'autrui, devant le tribunal? Et l'homme dans sa propre vie n'est que lui-même et il agit selon les occasions. Il se défend, certes, mais il se soumet quand il a affaire à plus fort que lui. Et il doit s'apitoyer sur lui-même, oublier; car il existe toujours quelqu'un qui veille de par le monde, quelqu'un qui, s'il en avait connaissance, serait sans pitié.

Depuis que Klemens faisait le vélo-taxi, Lucja s'occupait moins du marché noir. La maison demandait des soins; seule une personne intelligente pouvait, quand on frappait, ouvrir la porte. Lucja avait engraissé, elle se faisait plus lente et s'alourdissait. Elle dissimulait une sage vigilance dans le pli d'entre les sourcils; des vagues d'un sang chaud affluaient à ses tempes et elle éprouvait alors un sentiment de colère sans savoir contre qui, et pour quelle raison. Sa vie s'était encore modifiée. Zenon et Roman n'étaient plus là. Zenon avait été déporté comme travailleur en Allemagne, il avait envoyé une lettre de la ville d'Ems; Roman s'était marié. L'un et l'autre de ces événements la fâchaient. Elle avait dit un jour : — Personne ne transformera ce monde. Tuer, mettre au monde, manger, c'est presque la même chose. — Klemens n'aimait pas l'entendre parler ainsi. Il haussait les épaules, il s'en allait à la cuisine. A présent Wiktor Lewen y habitait. L'armoire plaçée en travers lè séparait de la lumière. Trois murs aveugles, un guéridon et une chaise. Un lit de camp qu'on dressait pour la nuit. Le soir, Klemens frappait un coup contre l'armoire. — Entre. C'était la voix de Lewen. Lewen avait besoin de lui.

Il perdit le contact avec le parti le jour où on lui ordonna de quitter le ghetto. Un agent de liaison envoyé par Grzegorz l'a fait sortir de l'enceinte. L'homme le laissa sous une porte cochère rue Zlota et entra dans une boutique qu'il quitta soudain en courant. Une automobile verte le cacha. Lorsque la voiture démarra, le trottoir était désert. Lewen attendit une heure, une heure et demie, le crépuscule tombait, il pleuvait. Il connaissait quelques pseudonymes, il se souvenait de quelques noms d'avant la guerre. Absent de la capitale depuis son arrestation : huit ans. Pendant ce temps la ville lui est devenue étrangère. Il parvint rue Krolewska comme dans un

cauchemar. Le même escalier, le même vitrage, la même rampe usée en peluche. Dans les yeux de Stecki, de l'appréhension. Lewen connaissait ce symptôme. Ils s'entretenaient comme des deux côtés d'un abîme. Lewen était trempé, il souhaitait fumer. Puis il se leva. — Ma femme est juive, dit Stecki, j'ai déjà reçu des lettres anonymes. — Son regard se heurta à la figure mal rasée, noircie, de Wiktor. Il fit mine de le retenir, il parla encore. De nouveau l'escalier avec la rampe en peluche; quelqu'un dévale les marches. Lewen s'entendit appeler, il se retourna, une jeune fille, un manteau jeté sur ses épaules : — Marta? Tu as grandi, je ne t'aurais pas reconnue. — Vous ne pouvez pas partir ainsi, quelle cochonnerie. — La pluie avait cessé, le fiacre avait gardé sa capote baissée. Lewen demanda : — Où me mènes-tu? — Rue Narbutt. — Lewen attendit dans le fiacre. Non, ils ne pouvaient pas aujourd'hui... Rue Litewska : personne ne vint ouvrir. Marta jurait. Rue Solec! Vous les connaissez, dit Marta d'un air sombre; là, nous devrions réussir.

Le soldat sans doute les avait vus quand ils descendaient du fiacre. Un pistolet, des papiers demeuraient après lui; il convenait de les transmettre au parti.

« Transmettre au parti. On peut transmettre par l'intermédiaire de quelqu'un, les camarades doivent te connaître. Si tu ne leur donnes pas signe de vie, jamais ils ne te retrouveront. Ils sont absents pour toi qui es aussi absent; tu es sans contacts, sans nom, sans directives, tu n'es qu'un fantôme qui atterrit dans un endroit oublié de lui, depuis sept ou dix ans.

« Lutte, agis. C'est pour cette raison que tu as franchi le Bug en 1941, huit jours après l'occupation du pays par les Allemands, lorsque pour la première fois le parti t'a oublié et que tu as été obligé de passer la nuit dans les massifs d'un square en écoutant des salves retentir sur les remparts du fort où l'on fusillait des communistes. Puis ce fut le journal dans le ghetto, les dix-sept numéros de *La Barricade*, la propagande d'espoir dans l'enfer, les yeux noirs et confiants des David amaigris avec les étoiles; une première action, une deuxième action, les grenades fabriquées dans une cave de Leszno. »

On l'a arraché de là, presque de force, il ne voulait pas s'en aller, il aimait déjà ce jour, cette heure où tout se dresserait

dans l'éclat d'une ultime affirmation et lui, Wiktor Lewen, franchirait son plus haut seuil avec une clameur de colère à la bouche. Il attendait cette clameur, il économisait ses paroles en vue de cet ultime instant. C'est alors que l'on a pensé à lui. Il reçut des nouvelles de Grzegorz. On avait besoin de lui, le parti fondait un nouveau journal. Une preuve de confiance, il sut l'apprécier. Ainsi donc l'affaire de Buchner était effacée. Il ne fut pas surpris lorsque, en avril 1941, il se vit convoquer à Lwow aux fins de fournir des explications. Il se leva après la déclaration de Grzegorz et accomplit cet acte public qu'il considérait comme indispensable non pas pour assurer son propre salut, mais pour témoigner de la supériorité du processus historique sur une fortuite raison individuelle : — Je comprends aujourd'hui le danger de mon attitude, attitude qui, objectivement, aboutissait à l'effacement du front de la lutte des classes et à la pénétration des agents ennemis tels que Buchner dans les rangs de la classe ouvrière. Il sentait peser sur lui le lourd silence de l'assistance. Quand il eut terminé, Grzegorz l'interrogea sur ses activités en prison, sur la commune, sur les grèves de la faim. Il voulait le défendre et lui donnait sa chance. Il ne mentionna pas Gorwicz. Lewen non plus ne parla pas de Lucjan Gorwicz, dont, depuis 1938, toute trace (à part quelques informations obscures et contradictoires d'au delà de la frontière) avait disparu. Chacun devait considérer ses obligations à l'égard des lois objectives. S'exercer dans le silence, perfectionner sa volonté d'appréhender la progression, c'est-à-dire ce qui est inévitable. Interdiction d'un jeu personnel avec le Bien et le Mal; seul le parti y est habilité et il donne à chacun de ceux qui sont dans ses rangs le pouvoir d'user du Bien et du Mal pour la cause à laquelle il est lié. Et pour cette cause seulement. C'est pourquoi il est d'un intérêt primordial de considérer sa propre appartenance comme un choix du destin, comme une obéissance jusqu'au bout, comme une conviction irréversible, car aucun de ceux qui furent dans les rangs ne saurait jamais plus supporter solitairement la charge des tâches accomplies en commun.

Il était entré dans cette maison, émergeant des ténèbres; il avait effrayé ces gens, troublé leur existence. Ils le considéraient à la dérobée, craignant de rencontrer son regard; il avait dû changer avec les années. Lui, non plus ne put se familiariser

ussitôt avec l'idée que c'était Lucja Krol, celle-là même à aquelle l'avait jadis uni le crépuscule de printemps, peu avant on arrestation. Il l'avait assurée que ses fils créeront un monde neilleur et il a expliqué pourquoi il risquait d'être arrêté. Il vait reçu une lettre d'elle dans la prison; il se rappelait que a confiance avec laquelle elle lui donnait de ses nouvelles et de elles de ses fils lui avait paru amusante et un peu triste à lui qui, relevant de la fièvre typhoïde, avait eu du mal pendant lusieurs semaines à se remémorer la figure de sa mère. Plus ard, il écrivit à Stecki pour lui demander de veiller sur Klemens. Par la suite le souvenir de cette femme devait s'effacer; une eule fois, une nuit, sur le Bug, il revit en songe le visage aux ombres yeux écartés. Il dormait alors dans l'imprimerie et il e réveilla avec le sentiment obscur qu'il lui était redevable le quelque chose. Il devait expédier le lendemain une lettre Varsovie; un homme franchissait la ligne. Sur le bout de papier adressé à Stecki, il ajouta au dernier moment un mot oncernant Lucja. A présent, lorsque, au milieu de la nuit il se réveillait dans son coin derrière l'armoire, il distinguait péniblement le songe de ce qu'il était obligé de reconnaître pour éalité : la figure, les paroles, les yeux de cette femme quand lle lui avait dit de s'installer ici jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit qui lui convînt mieux. Il lisait un vieux livre de Klemens cinq ou six jours après son arrivée. Il releva la tête pour lui sourire et il éprouva de nouveau l'impression qu'il lui levait plus qu'il ne pourrait jamais lui donner; voilà que se prolongeait entre eux ce rêve trouble dans lequel elle attendait patiemment sa réponse. — Je vous fais courir des risques, lit-il au bout d'un instant. Ma présence peut vous coûter la vie. Lucja répondit que personne ne connaît le danger qui menace. Lewen ne protesta point et resta.

Mais il ne pouvait demeurer inactif. Il éprouvait déjà le besoin de forger le chaînon voisin; il devait l'obtenir, le créer, s'y accrocher; il ne saurait exister autrement que dans un cercle de prolongements, dans un circuit fermé. Dès le début l avait distingué dans le regard de Klemens l'étincelle bien connue de la fidélité : l'attente paisible, obéissante, semblable la lueur patiente dans l'œil du cheval qui doit dans un instant irer le chariot. Le garçon se proposa pour pénétrer dans le ghetto. — S'ils y sont toujours, qu'au moins ils connaissent

votre existence. Peut-être informeront-ils quelqu'un de ce côté-là. — S'ils y sont toujours, dit Lewen. — Klemens se rendit au ghetto le lendemain matin.

Ce jour-là « Mussolini », dans son tablier taché de sang, se tenait devant sa boucherie. — Salut, madame le soldat! — Il souhaita la bienvenue à Lucja et croisa ses bras sur sa poitrine. — Allons-nous parler du printemps? — Il affirmait que le boucher est le premier à reconnaître à l'odeur de la viande l'approche de la belle saison : le bœuf commence à sentir en mars déjà, les fleurs ne viennent que plus tard. En effet, la boucherie puait. Un homme en pardessus déboutonné était assis sur un tabouret auprès du comptoir. Il dévisagea Lucja avec attention et il écarta son verre. — Avant la guerre c'était du filet, à présent c'est du flanchet, disait « Mussolini » en parant la viande avec un long couteau. — Tenez, madame, je vous donne ce que j'ai de mieux. — Elle mit la viande dans son filet et elle s'arrêta de penser. Elle ne savait qu'une chose, c'est qu'il était préférable de s'en aller. Le boucher s'exclamait : — Une femme comme celle-là ça n'est pas de l'ersatz! — Et l'homme assis près du comptoir affirma : — Je le sais, je le sais. Et il baissa d'un air obséquieux son nez mou.

Était-ce bien lui? Ou non? Lucja ne parvenait pas à se rappeler son nom, mais elle revoyait la pièce claire et nue dans laquelle il l'avait reçue. Le boucher lui fera part de son adresse; l'homme est capable de venir, de s'asseoir, de flairer quelque chose une fois de plus. Lucja revenait à la maison, les jambes lourdes. Elle s'assit sur son lit, derrière le paravent, et elle songeait à ce qui se produirait désormais. Ne pas ouvrir la porte, ne pas le laisser entrer? Il en trouvera le moyen. Peut-être est-il déjà informé. Elle n'était pas sûre que Stas n'eût point bavardé. Les femmes de la rue Solec s'approvisionnaient dans cette boucherie. Elles avaient de méchantes langues et elles voyaient Lucja d'un mauvais œil pour cela qu'elle ne frayait pas avec les voisines. A qui demander conseil? Elle sentait cette présence derrière la porte; l'homme pouvait venir d'un moment à l'autre. Roman et Zenon étaient absents. Klemens s'était rendu en ville de bon matin. Lucja était assaillie de pensées terribles, dont l'une en particulier revenait obstinément : ouvrir la porte, le laisser entrer, l'abattre. Il y a

e pistolet (il suffit de le déterrer), trois balles : elles suffiront.
Cette pensée la remplissait tour à tour de crainte et de soulagement; elle n'arrivait pas à l'écarter : ouvrir, faire entrer, battre, ce serait la solution la plus simple, il garderait le silence à jamais, tout comme l'autre dans le fond du lac. Voulait-elle donc faire le mal? C'est d'elle qu'on exigeait toujours qu'elle le fît. Elle ne pouvait tout de même pas déclarer à quelqu'un qui lui avait fait confiance : il n'y a pas ici de place pour toi, va dans la rue, qu'on t'abatte dans la rue, moi, je dois défendre ma maison. En quoi cela différerait-il d'un crime?

Il lui était difficile de comprendre pour quelle raison la vie la plaçait dans de telles situations. Elle, une simple femme, devait choisir entre deux crimes et juger lequel était le moins lourd. Existe-t-il un crime moins lourd? Se peut-il qu'on n'ait pas d'autre choix que de décider qui des deux sera la victime? Oh! Dieu, songeait Lucja, où es-tu, pourquoi te caches-tu? C'est à toi et non à l'homme qu'il revient de donner une mort subite à celui qui la mérite. »

Elle savait bien qu'elle ne serait pas entendue, car s'il en avait pu être ainsi rien de ce qui s'était passé dans sa cuisine et plus tard sur le bord du lac ne se serait produit.

Elle décida d'attendre jusqu'à ce qu'on frappât à la porte. Quand il ne reste que le mal, il existe encore cette ultime ressource humaine : ne pas accomplir le premier pas, ne pas se défendre à l'avance, ne pas prévenir le mal. Qu'il frappe, songeait-elle, qu'il entre et que lui le premier, il parle. C'est alors qu'elle se rappela le nom de cet homme. Le crépuscule était tombé et l'on frappait à la porte. Jagorz! — Le nom lui revenait soudain à son esprit. Elle referma la porte de la cuisine et, après avoir jeté un fichu sur ses épaules, elle alla ouvrir.

— Enfin, dit Klemens. Il se tenait sur le palier en compagnie d'un inconnu.

Klemens avança une chaise, l'homme s'y assit, allongea une jambe et laissa échapper un sifflement. Il sourit, mais il avait pâli. — Ça doit être le tendon, dit-il, en dénouant le lacet. Le pied enflait. Klemens songea : « Il est trop vieux pour sauter du haut d'un mur. » Il lui donnait la quarantaine, un peu moins peut-être. Des yeux globuleux, clairs, et comme légè-

rement trop clairs; une chaussette trouée, humide de sueur. Comment s'y était-il pris pour pénétrer là-bas? En passant par les Tribunaux. On pouvait s'y rendre de cette façon dans la matinée; après on ne laissait plus passer. Klemens se trouva rue Leszno à neuf heures, il devait retrouver un garçon du nom de Saül Pinski et lui remettre un mot de la part de Lewen. Saül? — Il eut des haussements d'épaules. — Saül n'est pas là, peut-être viendra-t-il. Quand? Il vient parfois la nuit. — Une nuit. — Une pièce vide et obscure au plancher couvert de boue, des hommes en pardessus et coiffés de casquettes, une cuvette avec un restant d'eau sale. Une fille à cheveux roux parut. — On demande Saül? Quelqu'un est venu déjà. Il est allé rue Ogrodowa. — Klemens s'y rendit; personne. « Jamais je ne le trouverai », se dit Klemens. Il portait un brassard étoilé, mais on le reconnaissait. Il retourna rue Leszno. Non, Saül n'était pas rentré. La fille rousse l'interrogea soudain : — Que lui voulez-vous? Pourquoi venez-vous ici? Les heures sont comptées. — Elle avait un regard mauvais dans un visage transparent. Elle s'approcha de Klemens. Elle voulut parler encore, mais un homme entra. Il était de petite taille avec une grosse tête recouverte d'un duvet roux aussi et crépu. Il se lava les mains dans l'eau grise sans regarder Klemens. — Il cherche Saül, dit la fille. — Qu'il s'en aille, dit l'homme, qu'il parte avec le Coq. Le passage est bloqué. — Klemens sentit sur lui le regard des grands yeux las et il murmura soudain : — J'ai des nouvelles de Wiktor Lewen. — L'homme prit le billet, il le lut. Puis il parla à voix basse à la fille. Elle fit signe à Klemens. Ils suivirent un couloir; il y avait une autre pièce. Par la porte entrouverte, il vit plusieurs hommes penchés sur quelque chose qui était posé sur la table. Klemens attendit. Quelqu'un poussa la porte et l'observa par l'entrebâillement. Deux garçons entrèrent dans la pièce; l'un était de haute taille : pas ressemblant. — Nous partons, dit-il à Klemens. Dans la cour il faisait gris. Un gamin, le cou entouré d'un cache-nez, les conduisait. Klemens butait, ils franchirent une étroite ouverture dans la palissade, puis traversèrent un hangar désert qui flanquait un bâtiment; ils descendirent au sous-sol. Ils avancèrent longtemps le long d'un souterrain ou d'un canal, qui se transforma soudainement en un trottoir incliné fait de planches. Ils sortirent sur un toit recouvert de bitume. Le

uide grogna : — Sautez, le Coq! — Le toit touchait au mur. Klemens retomba sur de la terre battue; l'autre, le grand, ne put se relever. Ils se trouvaient sur une place déserte, parmi les ruines; non loin de là grinçait un tramway : le Coq gémit. Il tenta de se redresser, il avait perdu en route son chapeau. Ils se traînèrent jusqu'à l'arrêt du tramway. — Où habitez-vous? dit Klemens. L'homme rit : — A Zielonka.

A présent, il demandait une cigarette; son paquet était vide et froissé.

— Qui t'a envoyé là-bas? — Il parla soudain les dents serrées et en considérant son pied qui enflait.

— J'avais affaire à Pinski, vous le savez.

— Qui a écrit ce mot? — L'homme posa sur Klemens ses yeux ronds et clairs. Il tenait dans sa main un bout de papier froissé et il ajouta : — Dis la vérité. D'où connais-tu Lewen? Où est-il maintenant?

Il s'interrompit et releva la tête. Il regardait la porte par-dessus la tête de Klemens. Klemens s'entendit dire : — Laisse-nous seuls.

Lewen referma la porte. — Vous ne me reconnaissez pas, dit-il après un instant et à voix basse. — Le cours de propagande. Rue Panska. Avez-vous des nouvelles de Grzegorz? Il s'approcha de l'homme qui le considérait d'un air réfléchi.

« Je te communique, Zenon, qu'à la maison tout va bien. Roman a bricolé un vélo-taxi pour Klemens pendant l'hiver. Klemens fait des courses toute la journée, il ne rentre que le soir. Il pioche ses livres la nuit. Ma vie est devenue bien vide. J'ai perdu Roman pour toujours. Toi seul, Zenon, tu as été un bon fils. Je t'ai vu en rêve avant-hier, mais je n'ai pas pu te parler. N'oublie pas que je suis seule au monde, ta mère qui t'aime toujours. Lucja. »

En effet, Zenon lui manquait. Depuis quelques temps, elle croyait qu'il avait été toujours le meilleur de ses fils et qu'il l'aimait plus que les trois autres. Il se trouvait maintenant dans la ville d'Ems que Lucja imaginait obscurément et d'une façon mystérieuse. Zenon avait embelli dans son esprit, il avait le crâne moins gros et même les oreilles moins décollées. — Il s'agit de tenir, songeait-elle, jusqu'à son retour.

Avant Pâques, Lucja porta chez le photographe de la rue Tamka une photo de Zenon. Le photographe en fit un agrandissement sur lequel son fils la considérait d'un regard qu'elle aimait; il y présentait aussi une ressemblance avec feu son père. Elle suspendit le portrait au-dessus de son lit; ils étaient réunis dans un même cadre. Elle portait toujours la capote militaire mais transformée et teinte en noir. La capote était plus courte désormais et Lucja plus large et plus trapue. Elle nouait différemment son fichu sur sa tête, suivant une mode turco-varsovienne, et toujours en dissimulant ses cheveux que l'âge n'avait pas touchés. Les boutiquiers de Solec et de la rue Dobra la saluaient avec déférence : — Mes respects, madame Krol. — C'est qu'il y avait entre ses sourcils de la réflexion et un recueillement qui n'incitaient point à la plaisanterie. Et dans le fait, et souvent à présent, plus d'une chose lui donnait à penser dans sa vie qui changeait encore et qui se déroulait désormais comme à son insu, comme dirigée par la volonté d'autrui. Elle parvenait lentement à cette certitude que, par sa seule volonté, l'homme ne peut pas beaucoup réussir. Parfois même elle songeait qu'il lui était difficile de déterminer quand les gens étaient méchants et quand ils étaient bons. Le Mal et le Bien existaient tout à la fois en elle-même, étroitement confondus; jamais elle n'avait commis une mauvaise action dans un mauvais but mais toujours pour se défendre contre un plus grand mal. Lorsqu'il le fallait, elle prenait de l'argent aux hommes mariés, elle trompait sur la marchandise, elle mentait impudemment; s'il l'avait fallu elle aurait tué. Elle avait eu de la chance jusqu'à présent : rien ne s'était produit en vertu de quoi les hommes auraient pu porter accusation contre elle. Et c'est pourquoi elle en éprouvait de la reconnaissance; elle comprenait bien que le monde juge sans pitié et suivant un impitoyable principe qui fait que l'homme est responsable de tout ce qu'il accomplit.

Elle comprenait fort bien qu'il n'existait point de répit, ne fût-ce qu'un instant, et elle éprouvait à présent de la colère chaque fois qu'elle entendait frapper à sa porte : pourquoi? Pourquoi viennent-ils? Ils abîmeront tout, elle avait eu beau s'en tirer pendant tant d'années! Comment s'y étaient-ils pris pour envoûter Klemens? Que lui voulait cet homme aux yeux ronds? Et cet autre, caché aux yeux étrangers? C'est lui

ui lui a pris Klemens, c'est avec lui que Klemens passait les
uits à parler. Parfois, elle jetait un regard à la cuisine afin
e les entendre parler. L'armoire était écartée, Klemens, assis
ır son lit, appuyait sa tête sur son poing et Lewen marchait
e long en large, enthousisaste et irascible. Elle les considérait
vec admiration et crainte. Que de cigarettes n'avaient-ils pas
ımées! Ils ressemblaient à deux archanges dans les fumées
aboliques : Klemens jeune et sombre, au cou mince et long
ndu pieusement vers Lewen qui n'était pas grand mais
goureux, le front large sous des cheveux drus; au regard qui
bligeait à l'obéissance. Lucja se sentait alors pénétrée d'humi-
é et d'incertitude. Elle méditait ensuite sur la vie de Lewen
ıns laquelle il y avait tant de souffrance pour une cause
ımaine qui lui était inconnue. Il aurait pu pourtant se marier,
ırtir et vivre dans la paix. Nombreux étaient ceux qui avaient
i de cette façon. Ne vivait-il pas ici comme un prisonnier?
ır moments, elle avait le sentiment qu'il avait pris sur lui et
ur lui seul ce que les autres avaient fait de l'Allemand. Elle
vait aimé autrefois. Peut-être pour cette raison que jamais
e n'avait su pénétrer sa pensée. Maintenant aussi Lewen lui
ait étranger et bien qu'il vécût aussi près d'elle, elle ne pouvait
us l'aimer. Il y avait des moments où elle éprouvait de la
rté pour ce qu'un tel homme avait trouvé à s'abriter dans
n logis, et à d'autres c'était de la colère et de la crainte. Avant,
ut était plus simple. Et Lucja maudissait la fille qui avait
troduit Lewen dans sa maison et puis avait disparu. Klemens
Marta ne se voyaient plus; Lucja l'avait pressenti, l'avait
; elle avait trouvé dans un livre de Klemens le fragment
ıne lettre déchirée : « Tu as tout gâché. rien ne se... » Lucja
eurait sur cette phrase tronquée, inachevée.

Klemens n'avait pas expédié cette lettre. Il s'était souvenu
s paroles du Coq : — La première chose est de ne pas s'étonner.
ut est normal. Ta dernière seconde? Comment donc! Tu
ats un type? N'en sois pas surpris. Tu es abattu? L'affaire
réglée. — Le Coq était connu pour son sang-froid : on
rlait à voix basse des actions qu'il avait dirigées.

Au moment de prêter le serment, Klemens avait senti sur
le regard de ses yeux globuleux, légèrement railleurs.
emens répétait, mot après mot, avec trois autres garçons,
ı cœur battait comme une cloche; puis le calme le pénétra;

c'était fait, il laissa retomber sa main. Oui, il cróyait qu'il tiendrait le coup; il y avait des hommes qui y réussissaient. Il reçut de faux papiers d'identité, une adresse fictive; s'il lui arrivait quoi que ce fût, il disparaîtrait sans laisser de trace. Il transportait des personnes, des colis, des armes. Le jour de l'attentat, il surveillait la rue adjacente; quelques minutes après six heures, il entendit un fracas et le bruit de vitres cassées. Le Coq, le Coq vêtu d'un uniforme allemand, traversait la chaussée à grands pas et se dirigeait vers une moto! Une moto militaire avec un side-car. Un homme bondit dans le vélo-taxi. — En route! — Wunderschön! — disait plus tard le Coq, et il levait ses sourcils au-dessus de son nez en trompette. Il a servi, l'uniforme de ton Allemand.

Les soirées passées à discuter avec Lewen, cette voix agressive, inflexible; une force calme de raisonnement devant laquelle personne n'était parfait. Personne en particulier.

— On ne sait pas, disait Lewen, comment est chacun de nous pris à part; mais ensemble nous personnifions l'ambition diabolique d'imposer au monde notre pensée. J'ignore qui je suis en tant que « moi », en tant que « moi seul », « moi véritablement ». Il se peut que l'homme soit aussi inexploré que l'est l'infini des galaxies. J'ai cessé de m'en occuper, je suis devenu indifférent aux mystères. Le « moi » signifie pour moi ma participation à la révolution, le « moi » c'est mon « oui », ma confirmation, mon assimilation : je ne veux ni être différent ni nourrir des doutes. Si je continue à exister, moi, inexistant, moi, immatériel, une ombre entre le mur et l'armoire, ce n'est que comme partie de cette volonté insolemment insistante, de cette pensée acharnée et persistante qui oblige le monde à reconnaître l'hypothèse ouvrière appelée par nous dialectique matérialiste. Nous ne sommes pas des révoltés, nous avons choisi l'ultime issue. Il n'y a pas d'endroit où reculer, tout est bloqué, ce n'est pas de notre faute si votre monde est devenu un amas de gravats qu'il faut faire sauter à la dynamite. Mais attention. Le but auquel nous tendons possède cette particularité qu'il détermine chaque acte, tout comme la lumière détermine les objets. Vous comprendrez enfin que la moralité n'est rien d'autre qu'une organisation appropriée et menant à un juste but. Qu'en connaissez-vous aujourd'hui? Vous assassinez, vous pillez, vous vous rendez coupables de milliers de péchés

ns savoir si cela vous sera pardonné, sans connaître le véri-
ble coupable, appréhendant constamment le châtiment. Vous
ourez, vous disparaissez, vous savez sacrifier votre vie pour
s causes dont vous n'avez qu'une conception vague, poussés
ır des mobiles mal élucidés et dans un espoir mal défini.
ɔici comment se présentent les choses lorsque l'homme cesse
: dominer son destin pour cette raison qu'il ne connaît pas
n but.

Ces idées lui donnaient de larges droits. C'est grâce à elles
ı'il pouvait demeurer là et ne pas se sentir un intrus. Il refusa
ıutre local que le parti lui proposa. L'adresse de la rue Solec
ait sûre; Lucja Krol se méfiait des yeux de ses voisins. Lewen
cevait deux fois par semaine la documentation captée à la
dio; il écrivait la nuit. Il sentait en lui une puissance orga-
sée de haine pour tout ce qui pouvait retarder l'instant du
nouement. — Vous avez lu? lui demandait Klemens. Il
portait un numéro fripé de journal qui contenait le dernier
ticle de Lewen. Klemens ne comprenait pas tout, il fallait
i expliquer la signification de la trahison politique. Il éprou-
ıit du mal à franchir la plus importante limite, celle qui
inde l'homme en deux. Il fallait seulement le familiariser
ec cette opération pas tout à fait humaine qui consiste à
ancher et à rejeter tout ce qui jusqu'à présent est tenu pour
ıumain. Il convient de juger l'homme quand il est nettoyé
térieurement et en tant que fonction objective, politique,
: ses actes. Cette limite franchie, tout devient inévitablement
nple : tu te trouves remis entre tes propres mains, tu obtiens
s moyens de te connaître toi-même avec d'autres qui, eux,
nt remis à ta compétence. C'est la seule façon de se libérer
s secrets. Les mobiles peuvent être inexplorés mais pas les
tes. Créer, consolider à son propre usage cette zone délimitée
: l'humain dans laquelle est obligatoire l'identité des mobiles
des buts et celle du dessein avec le résultat. A la tête, les
tes de nos héros pourrissant dans les prisons, les os brisés,
s dents cassées. N'approfondissons pas les motifs de leurs
tes, nous n'avons dans ce domaine que peu de bases de certi-
de. Le fait doit suffire qu'ils aient servi objectivement la
use de l'élimination de l'injustice dont tu as souffert. Tu dois
nnaître cette injustice, tu dois l'apprendre par cœur : ton
re est mort dans la rue, ta mère sait à peine écrire avec sa

main rongée, gonflée, toi-même, en poussant ton véhicule, tu te glisses à travers un bouillonnement d'absurde et d'horreur créé par ton ennemi. Tu es dans la lutte, tu connais des hommes nouveaux, tu coudoies la mort. La conscience de l'injustice dont tu es victime te donnera des forces pour soutenir autrui et pour te dominer toi-même si la nécessité s'en présente. Et cette nécessité se présentera car chacun de nous considéré en particulier, toi, le Coq, ou moi, nous portons encore en nous des traces de ces ténèbres dont l'ennemi s'évertue à voiler nos cœurs. C'est pourquoi chacune de tes pensées et chaque pensée étrangère, différente des pensées exigées par le parti, est un obstacle objectif pour *ta* cause, pour *notre* cause. Si tu entends un « non », réfléchis à qui l'a prononcé et pour quelle raison il l'a fait. Il se trouve toujours quelqu'un qui fera usage de tes doutes.

Lewen faisait les cent pas entre le mur et l'armoire, amaigri, les cheveux pas coupés, enveloppé dans un nuage de fumée à travers lequel il distinguait à peine les yeux de Klemens. En dépit de la constante tension dans laquelle il vivait et travaillait, ses mains avaient acquis une lenteur économe des gestes; il persuadait avec sa voix basse et dure, qu'il haussait progressivement; sa pensée achevée, il observait Klemens avec attention pendant un instant, il avait l'air de dresser l'oreille. Puis il attendait la question, il reprenait sa marche, il souriait, se taisait. Parfois il s'étonnait lui-même de ce qu'il pouvait supporter la poussée violente des pensées qui semblaient chassées à la fois de toute sa vie. C'était une attaque organisée de la conscience qui l'envahissait et le consumait nuit et jour; il voyait, il voyait tout dans une plénitude éblouissante, douloureuse presque. Il souffrait de la pauvreté de cette poignée de mots qu'il produisait chaque semaine pour le journal, rien de plus que cela. C'est pourquoi il attendait avec une telle impatience la rencontre avec Grzegorz annoncée depuis huit jours. La fille menue et grognon qui assurait la liaison n'avait pas su jusqu'à présent en préciser la date.

Mais un jour (c'était le matin d'un dimanche) elle vint accompagnée d'un camarade inconnu, au regard vif et perçant. Il parlait vite, d'une manière quelque peu indistincte. Il s'agissait de Klemens, on s'informait sur son passé et sur sa collaboration avec le Coq.

— Vous connaissez le Coq? Il devrait prendre des vacances.
— Poumons? demanda Lewen.
Le camarade mentionna une date; il y revint à deux reprises.
— Je ne distingue pas les dates — Lewen souriait — je ne tingue que les heures de la journée. — Le camarade ne lui idit pas son sourire, il dit après un instant :
— Je vous remercie, c'est tout.
Tout? Lewen réfléchissait. Il ne s'agissait pas de lui mais de emens. Il avait bien compris. Rien d'autre. Il n'avait pas droit de parler à Klemens de cet entretien. Il se félicita : le rti pense à toi. Il se réveilla dans la nuit; il entendit le ıffle régulier de Klemens derrière l'armoire.

Quelques jours après, Klemens rencontra le Coq.
Ils étaient assis dans un petit bistrot de la rue Topiel. Un âcre et nauséeux et une conversation étrange. Klemens savait pas trop pour quelle raison il parlait de Marta. Le q hochait la tête; ils buvaient.
— Ce n'est pas encore le pire, disait le Coq, quand une fille fait une vacherie. — Il posait sur Klemens le regard de ses ux globuleux et railleurs et il faisait claquer doucement sa ıgue. Klemens s'assombrit. Il voulut changer de sujet. Il rla de Lewen.
— Il ne connaît pas l'aspect de la ville. En sept ans, sinon vantage, il n'a passé que quelques heures de ce côté-ci.
— Oui. — Le Coq ricanait. — Nous autres les révolutionires polonais...[3].
Il parlait trop fort. Qu'avait-il donc? Il se versa à boire. Il rlait des hommes de la direction. Une note amère résonna ns sa voix.
— Je tiens tête, comprends-tu? Rappelle-toi que le camade le Coq a tenu tête... Ne baye pas aux corneilles, bois.
Il releva la tête et rencontra le regard oblique, vigilant, de lemens.
— Morveux, dit-il, je sais à quoi tu penses.
Il le considérait calmement d'un air de douce et triste railie. Il se redressa, repoussa son verre. Le bistrot était désert.

3. En russe dans le texte (N. d. t.).

Dans la rue, le Coq fit part à Klemens des directives concer-nant le lendemain. Il parlait comme si rien ne s'était passé; il indiqua le lieu et l'heure. Rue Tarczynska. Klemens aura à livrer à 8 h 45 le colis du centre en second « Agata ». Lui, le Coq, y sera. Ensuite Klemens attendra auprès des blocs de Z.U.S. du côté de la rue Niemcewicz. Vers 11 heures, un cama-rade d'un certain âge montera dans le vélo-taxi en disant : « A Praga, par le troisième pont. »

Il releva le nez. Le temps était doux, le ciel clouté d'étoiles.

— A demain, dit le Coq en s'éloignant. Un temps comme du ciment armé.

Le lendemain dès le matin, un soleil de printemps brillait et Lucja se rendit au marché de Kerceli. Ce jour-là, Stas s'était réveillé triste, il n'avait pas voulu se lever. Lucja emportait le soulier du pied gauche de Stas pour le comparer avec d'autres; elle l'enveloppait dans du papier. Elle se regarda dans la glace. Quarante-deux ans; elle n'en avouait que trente-neuf. Elle coupait court ses cheveux, c'était plus commode. Avant de sortir elle passa un bâton de rouge sur ses lèvres. Elle essuya une trace rosée sur ses dents; elle avait des dents luisantes et solides. Il y avait foule dans le tramway; elle marcha ensuite dans le bruit et dans la cohue, elle s'arrêtait devant les étalages de chaussures; un vent léger agitait ses cheveux, elle examinait les chaussures d'occasion et les comparait au soulier de Stas. Elle choisit enfin une paire solide à semelles épaisses, le petit vendeur les frappa du plat de la main et jura à voix basse qu'elles tiendraient plus longtemps qu'Hitler. Recroquevillé, il s'affaira comme une volaille et il enfonça davantage sa casquette sur ses yeux. Lucja vit des gens qui fuyaient, quel-qu'un la bouscula, le soulier de Stas tomba de ses mains. Elle le ramassa, poussa un cri, la respiration coupée. La foule la maintenait serrée contre l'étalage. Ce fut le silence, des casques brillèrent : les gendarmes séparaient la foule par groupes. Lucja serrait le soulier dans sa main. Le groupe dont elle faisait partie fut placé par rangs de quatre, elle avançait au milieu d'autres gens; des deux côtés se faisaient entendre les voix hautes, perçantes, des Allemands. On leur fit traverser la ville dans un camion bâché. Une vaste place, entourée de barbelés; une baraque au milieu; devant la baraque une petite

ole et derrière la table un Allemand. Des gendarmes et des
liciers en civil pétrissaient la foule avec leurs mains. Lucja
fraya un passage. — Restez tranquille, disait un civil à la
ure grêlée, une manche vide, préparez vos papiers. — Elle
mit le soulier sous le nez en disant que son fils l'attendait
a maison. L'Allemand la dévisagea puis il jeta un regard
le soulier. — Laissez-moi partir. — Lucja souriait en mon-
nt ses dents. Il lui prit sa « Kennkarte » et s'éloigna. Il
parut derrière la baraque, un instant après on aperçut sa
te noire luisant au soleil; une heure passa, puis deux. Les
sonnes dont on avait vérifié les papiers étaient groupés
n côté. Lucja suivait du regard l'homme à la figure grêlée;
passa devant elle, elle lui montra le soulier. Il n'y prêta
une attention, elle perdait déjà tout espoir. Elle cherchait
autre moyen de salut lorsqu'elle entendit crier son nom.
omme lui fit signe de le suivre, elle s'avança, il la conduisit
rière la baraque. Ils entrèrent dans une longue pièce basse
plafond. L'homme montra une brosse et un seau : — Au
vail. — Il regarda sa montre. C'est ce que Lucja attendait.
Bien, dit-elle, vous pouvez compter sur moi. — Il émit un
gnement, prit le soulier de Stas et le soupesa dans sa main
t en riant. Lucja rit aussi. Il la menaça du doigt et s'en alla.
balaya la pièce à fond, puis elle se déchaussa, elle retroussa
upe, et à genoux elle se mit à laver par terre. Elle était
ne de zèle, elle voulait que l'homme fût satisfait. Elle
plit le seau à trois reprises, jamais elle n'avait lavé aussi
son propre plancher. — Si j'allais chercher de l'encaus-
ie, dit-elle, lorsqu'il fut de retour après une heure. Il hocha
te et dévisagea Lucja avec surprise Il faut de l'encaustique,
elle encore tout échauffée, il faut que ça brille! Elle s'in-
tait de ce qu'il ne la complimentât pas. Il fit un geste de
nain et lui remit la « Kennkarte » à laquelle était agrafé
bout de papier. Sortie de là, elle reprit ses esprits et elle
uva de la honte. Elle allait s'étranglant de colère et s'adres-
des injures pour ce plancher allemand. Elle se sentait
écutée par son propre rire, par l'encaustique qui manquait,
la pièce à laver, par la brosse et par le soulier. Elle avait
ié d'emporter le soulier. Ce n'est que dans le tramway
ne pensée rassurante lui vint à l'esprit : personne n'en
a rien. Elle en vint à cette conclusion qu'il fallait tout

apprendre; personne ne sait rien de ce qui lui arrive pour l
première fois. Elle saura comment agir à l'avenir.

Mais elle rentra à la maison abattue et reconnaissant qu'ell
avait mal agi. Il lui parut que Lewen avait déjà compris

— Reposez-vous, dit-il à mi-voix.

Elle sentit la main de Lewen sur son épaule. Une fille pâle
à lunettes, était assise sur la caisse à charbon, près du mur
Qui est-ce ? se demanda Lucja. Tout lui fut clair. Elle s'assit
cacha son visage dans ses mains sales. Jamais plus elle n
reverra Klemens.

La fille sortit. Lewen retrouva Lucja dans la pièce, derrièr
le paravent, le regard fixé sur les motifs japonais. Il se souvin
du jour où elle était venue le voir, les épaules recouvertes d'u
fichu noir de veuve, et qu'elle lui avait parlé de la mort de so
mari. Il lui avait témoigné de la compassion, il l'avait encou
ragée. Aujourd'hui il pourrait répéter les mêmes paroles.

— Où est-il à présent ?

Il n'y avait pas encore d'informations précises; probablemen
on l'avait transféré avenue Szucha. Il avait de faux papier
d'identité.

Mère d'un fils arrêté. Les mères des fils arrêtés pleuraient
On leur disait alors : « Pris dans les rangs des combattants. »
Mais elle a les yeux grands ouverts, sans une larme. Lewen
songea : c'est son fils. Il demeurait assis et considérait les main
de Lucja. C'est ainsi que cela doit se passer, la lutte emporte
les meilleurs. Il éprouva de la lassitude pendant un instant
Le cœur, son cœur ferme et endurci qui ne savait pas consoler
Il chercha péniblement des mots qui ne venaient point.

— Ils vont le torturer à mort.

Il voulut nier :

— Non, il vivra.

De nouveau il éprouva la sécheresse douloureuse de so
cœur, de même qu'on éprouve, lorsqu'on a soif, la sécheresse
brûlante des lèvres. Il songea à cette vie édifiée avec quelque
vérités confirmées. Il n'y avait en elle de place pour rien
d'autre. Une demeure où tout avait brûlé sauf la charpente
métallique, une structure pathétique à espaces vides. Il pensa
soudain : « Pourquoi ne l'ai-je pas épousée ? » Elle, Lucja
Son corps lui avait manqué souvent dans la prison. Elle s'était

nnée alors sans un mot. Ses lettres. Il n'avait pas essayé de viner pour quelle raison elle les écrivait.

Lucja lui demanda une cigarette. Lewen avait oublié qu'elle nait parfois; il ne se souvenait pas que Klemens demandait s cigarettes à sa mère lorsqu'il n'y en avait plus à la maison. présent Klemens manquait. Fallait-il lui expliquer ce qu'était parti ? Nous en avions besoin pour réaliser le but de l'histoire. i aussi, j'ai été condamné pour ça en mon temps. J'ai pris que moi-même j'avais donné. Non. Ce n'est pas vrai. Nous nons toujours davantage. Nous exigeons des autres qu'ils ent les intérêts de nos expériences, de notre connaissance hée. Moi, en mon temps, j'ai donné moins car je savais ins. Aujourd'hui j'ai pris de Klemens d'autant plus que je s davantage. Aujourd'hui, en son temps.

— Dans quelques jours, dit-il, nous aurons des détails plus cis. Si on le transfère dans la prison de Pawiak, il enverra ses nouvelles.

— Ne vous en allez pas.

Elle appuya la tête contre son épaule et se mit à pleurer.

l revoyait sa figure : il suffisait qu'il fermât les yeux. Il lait dire : ne pleure pas, maman. Il restait assis dans les èbres, recroquevillé comme un chien. Il essaya de ne pas ser à lui-même, il écartait l'horreur. Skawa Jan, né en 1924, nicilié en dernier lieu rue Okopowa; nom de la mère : ena; nom du père : Roch. Morts tous les deux avant la rre. C'est tout. N'être rien d'autre en dehors de cela, ne savoir, ne s'étonner de rien. Il serra ses mains sur le rebord bas-flanc cimenté dans le mur. Tiendra-t-il ? On ne le sait ais d'avance, disait le Coq, c'est une question de circulation guine. C'est lui qui était allongé dans la cage de l'escalier, ni-étage, recouvert d'un pardessus. Le temps manquait r reculer. L'Allemand à lunettes avait donné l'ordre à ent de police d'écarter le pardessus. Le nez retroussé du , un peu de sang, des yeux vides et vitreux :

— Je ne le connais pas.

L'Allemand, de sa main petite et agile, envoya deux soufflets Klemens. C'est ainsi que leur mère giflait parfois Zenon; et sans grande colère.

— Je ne le connais pas.

L'agent de police recouvrit le Coq. Un homme blond, e feutre tyrolien, défaisait le paquet. Des tracts avec un titr en caractères gras : « Peuple laborieux de Varsovie ! » Un trosième gifle. Klemens perdit l'équilibre. Ils le prirent sou les bras et le traînèrent en bas, dans la voiture. Le vélo-tax restait sous la porte cochère. L'auto démarra. L'officier qu était assis à côté du chauffeur se retourna. Ses lunettes luisaien sur son petit nez cassé :

— *Schweinerei*, dit-il d'un air de reproche, *polnisch Schweinerei.*

Le civil en feutre tyrolien parla en polonais :

— Les Allemands ne tirent pas dans le dos. — *Wie heisst du Mensch ?*

— Skawa. Jan Skawa, 20 ans, actuellement sans domicile Il dort la nuit dans son vélo-taxi.

« Tu n'es pas sot, lui disait le Coq, mais ta véritable forc est dans ta fidélité. Tiens-toi à cela. Tu seras battu, mai tiens-toi à cela. Chacun doit s'en tenir à sa plus grande force écouter sa propre voix. » Ce sont les Allemands qui ont tu le Coq. Klemens écoutait sa propre voix : « Tu es Skawa, c sont les Allemands qui ont tué le Coq, tu n'as pas le droit d'en savoir plus long, tu ne sais ni les adresses ni les noms. Il t'interrogeront sur ces deux points : ton véritable nom et qu t'a remis le paquet. Tu es Skawa ; un homme a laissé le paque dans le vélo-taxi ; il se rendait rue Tarczynska. Ce qu'il es devenu ? Il est descendu. Il est descendu, mettons, près de la gare, et il a demandé que tu portes le paquet. A qui ? Au monsieur Kowalski, rue Tarczynska. Non : à Kowalkowski Le client n'avait pas indiqué le numéro de l'appartement, i était pressé. »

Klemens appuya la tête contre le mur, il ferma les yeux e de nouveau il revit la figure de sa mère. Il songea : « Je ne suis plus ton fils, je suis Skawa. » Si on le lui demande, il dira que sa mère était blanchisseuse. Et qu'elle faisait aussi les ménages Il parlera d'elle, de sa vie. Où est-elle, à présent ? Elle est morte avant la guerre, un an après son mari, Roch, planton au tribunal.

Il serra les mâchoires. Ne plus penser, ne pas devancer le temps. Les choses sont à présent ce qu'elles sont : un bat-flanc

u ciment, des ténèbres. Le bruit tiède dans ses oreilles, c'est
ı circulation sanguine. Il tâta son ventre et sa tête. Il avait
əur de la douleur dont il ne connaissait pas encore la plénitude.
pensa à Marta. C'est bien qu'elle soit partie plus tôt. Dans
ıit ou quinze jours quelqu'un lui dira : Klemens a été arrêté.
lle se souviendra alors de son visage, elle allumera une ciga-
tte, puis elle ira boire avec un homme, elle sèmera ses épingles
cheveux et rentrera à la maison, les souliers boueux. C'est
en. Il eut envie de fumer. La nuit finira bientôt; sur le ciment
isâtre, Klemens pouvait distinguer déjà le contour de sa
ain. On viendra te chercher le matin, Skawa. C'est alors
ıe tu seras seul. Non pas maintenant, mais alors, parmi eux.
Et soudain il éprouva de la peur à la pensée que jamais
ılle nouvelle de lui ne parviendrait jusqu'à personne. Il
ngea : « Dieu, si je tiens, sauve mon souvenir. »

Lucja priait à l'église et devant les listes des otages, ainsi
ı'au cimetière devant la tombe de son mari. Elle passait
prières de longues heures derrière le paravent, immobile,
s mains croisées sur la poitrine. Elle ne croyait pas que sa
e pût se terminer ainsi. Elle avait pourtant avancé vers un
ıt. Vers cet instant ou cette heure où elle saurait pour quelle
ison elle vivait et que sa vie n'était pas un cas fortuit. Si
lemens ne revenait pas ce serait un verdict pour moi.

Elle pressentait toutefois qu'il n'en serait rien. Cyga connais-
it un « Volksdeutsch » qui travaillait avenue Szucha. Il
omit d'aller le voir. Le « Volksdeutsch » était interprète, il
yait les prisonniers. « Femme, disait Cyga, tiens bon. » Il
ait à présent auprès de son écurie un bureau avec une enseigne
Agence de Transports ». Il reconduisit Lucja jusqu'à l'arrêt
tramway, comme il l'avait fait le jour où elle était venue
prier de se rendre le soir rue Solec. Il y avait un square près
l'arrêt du tramway; ils s'assirent sur un banc.

— Tu n'as pas eu de chance dans la vie, dit Cyga en hochant
tête; qui l'aurait cru ?

— Je ne demandais pas grand-chose.

Cyga méditait; il grogna :

— C'est peut-être justement pour cela.

Le tramway arrivait :

— Ne dis pas le nom surtout.

Cyga rit ; jamais Lucja n'avait apprécié sa tête à sa just valeur. Pour elle, il était toujours le même Cyga qui coltinai des fardeaux entourés d'une corde. Lucja monta dans l tramway. Cyga porta deux doigts à la visière de sa casquette Il avait une chevalière ornée d'une pierre rouge au petit doigt

La mince bague avec un camée n'avait guère de valeur La fille la fit glisser de son doigt.

— Je vous en supplie, madame, prenez-la. On ne libèr personne pour rien.

Lucja regardait les mains fines et mates de Marta.

— Je vous remercie, dit-elle, pour l'instant je n'en ai pa besoin.

Comme cette jeune fille était menue et pâle. Dans un pull-ove noir, avec sa masse de cheveux bruns au-dessus de ses sourcil noirs. S'il le faut, Lucja acceptera la bague ; la pierre n'a pa de valeur, mais l'or sera vendu à la fonte. Pour l'instant, c n'est pas la peine, l'organisation a versé un secours. Non Klemens n'a pas encore écrit. Sa dernière lettre était déchiré avec une phrase inachevée, impuissante. Klemens avait souffer à cause de Marta, mais elle n'avait pas donné signe de vi alors. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle s'est présentée pou offrir sa bague de jeune fille. Mais lui n'en saura rien, et l bague n'a pas grande valeur. Dans le fait, pourquoi est-ell venue ? Et qui l'a informée que Klemens est arrêté ?

La veille au soir, Marta a reçu un billet le lui annonçant Il venait de Wiktor Lewen. Elle pensait le trouver là.

— Il voulait rester, dit Lucja à mi-voix. Mais le parti l'a envoyé chercher. Ordre était donné pour qu'il changeât d logis. J'ignore où il est à présent.

Elles ne se dirent rien de plus. Marta revint trois jours après Elles buvaient une infusion d'herbes et fumaient en parlan de Klemens. Marta venait de plus en plus souvent, demandai qu'on l'appelât par son prénom. Stas se glissait dans la cuisine Il s'asseyait sur le coffre à charbon ; il écoutait, il regardait Ses petits yeux savaient soudain reculer vers quelque chose qu'il était le seul à voir. Il en fut de même le jour où il rendit la lettre de Klemens. Il l'avait portée sur lui près de huit jours et il ne voulait pas expliquer pourquoi il avait agi de la sorte.

'est un cheminot qui avait apporté la lettre. Stas dévisageait arta avec attention. Elle se tenait à côté de Lucja, devant la nêtre; enlacées, elles se penchaient sur la lettre de Klemens. écrivait :

« Je suis en vie, ne vous faites pas de souci pour moi. Je ai pas pu vous transmettre jusqu'à présent de mes nouvelles. bandonnez les démarches en vue de ma libération. J'écris ndant qu'on est en route et j'ignore où on nous envoie. »

Qu'avait dit le cheminot ? Où les envoyait-on ? Parle! as se taisait. Il ne détachait pas son regard de Marta; il ait assis, sa petite tête inclinée en avant, triste et comme rieux. Lorsque Marta eut dit : « Klemens écrira sûrement ns quelques jours pour annoncer où il est et comment... », as dit soudain : « A Majdanek. » Après le départ de la jeune le il eut des frissons et la fièvre.

Il ne vint pas d'autre lettre. Ni Klemens ni Zenon n'ont nné de leurs nouvelles jusqu'à l'insurrection. Roman demeura ns le faubourg de Praga avec sa femme. Lorsque le feu s'est claré dans les greniers de la maison de la rue Solec, il a fallu itter la ville. Lucja fut expédiée à Pruszkow, puis à Miechow. était au mois de septembre, octobre arriva, on récolta les mmes de terre. Le maire logea Lucja : un coin dans une pièce upée par une famille de Varsovie. Stas attrapa la gale, is des boutons. Les démangeaisons le tenaient éveillé, ns les nuits étoilées il avait peur des aboiements des chiens. cja était forcée de rester auprès de lui et de lui tenir la main. e ne voyais pas de vie devant moi, disait-elle par la suite à non, et je me souviens mal de cette période. » Zenon revint s la fin de février; il retrouva Lucja déjà rue Solec. La maison it incendiée sur le devant, le rez-de-chaussée et le premier ge demeuraient debout sur la cour. Lucja, vêtue de son nteau, accroupie, soufflait sur le feu allumé sur des briques milieu de la cuisine en ruine, remplie de gravats et de verre sé. Un homme entra, une casquette de ski enfoncée jusqu'aux x, et il commença par enlever un sac de montagne couvert neige. Il dit :

– Relevez-vous, maman.

ucja poussa un cri :

– Klemens.

Mais c'était Zenon, transi et affamé. Il s'était sauvé d'Em
après le bombardement de la ville; il traversait l'Allemagn
quand il se fit prendre, et il se vit obligé de travailler dans u
moulin. Il avait maigri, ses oreilles s'étaient agrandies;
demanda des nouvelles de Roman. Il hocha la tête quand Lucj
lui eut répondu que Roman et sa femme avaient quitté Prag
pour Otwock au premier jour de l'insurrection; ils n'étaien
pas encore rentrés. « Oh! oui », disait Zenon. Il mangeait d
la soupe avec avidité. Il déclara : « Je vais chercher du travail »
et il interrogeait de nouveau Lucja au sujet de Roman.
s'endormit enfin près du fourneau, la tête inclinée sur la poi
trine. Lucja, assise en face de lui, somnolente elle aussi, son
geait : « Je les ai tous les deux, il me faut encore Klemens e
Roman. »

Elle s'endormit, se réveilla, noua son fichu sur sa tête, pri
un seau et un sac. Il y avait un puits dans la cour voisine, e
rue Tamka on vendait du coke. Elle rentra une heure plu
tard, portant le seau plein; elle n'avait plus trouvé de coke
Il devait y en avoir le lendemain à midi. Le tout ne sera pa
distribué d'un seul coup, et il faudra faire queue dès l'aube
il se trouve toujours des gens pour venir de bonne heure, e
d'autres qui paieront plus cher mais n'auront pas à attendre

Elle se levait dans la nuit, s'en allait dans la rue désert
entre les murs incendiés, qui laissaient passer le jour, ell
trouvait du charbon, des pommes de terre et du pain, ell
traînait le tout à la maison, elle bouchait les fenêtres avec du
contreplaqué, confectionnait des paillasses, volait des planches
Zenon avait trouvé du travail à Praga, il apportait des ciga
rettes, de l'eau-de-vie; il fabriqua des lits et une table ave
des planches. Le soir, ils buvaient tous les deux en se chauffant
auprès du fourneau. Roman était rentré, mais il ne vint pa
voir sa mère. Il y avait un nouveau gouvernement à Varsovie
Lucja écoutait les nouvelles publiées par les journaux. La voix
de Zenon avait une résonance ennuyeuse; il lisait paresseuse
ment. Les yeux de Lucja se fermaient, elle songeait à Klemens
était-il toujours de ce monde ? Il n'avait donné aucun signe
de vie, il devait être mort. La vie semblait commencer à son
début, les gens la reconstituaient avec des planches et de vieilles
briques calcinées. « La tête du fascisme est tranchée », était-i
écrit dans l'article. Mais le malheur des hommes n'est pas

:médiable. L'homme n'est pas plus heureux quand il a la ìte coupée de son bourreau entre les mains.

Le second dimanche de mars, Lucja, en compagnie de Stas, rendit à Praga chez Roman. Elle y resta une demi-heure. oman bâillait; il ne détachait pas son regard de sa femme. tas regardait avec attention le ventre de sa belle-sœur. Ils urent chacun un verre d'eau-de-vie de cerises; la bru disait madame » à Lucja. Roman demandait des nouvelles de enon : avait-il adhéré au parti ? Qu'est-ce qu'il attend ? oman haussait les épaules. Le pouvoir populaire lui adresse on salut. En parlant de ses nouveaux compagnons, Roman isait les « camarades »; il avait la figure rougeaude et un air 'irritation. Lucja l'écoutait parler sans le contredire ni approuver; enfin, elle poussa un soupir, jeta son fichu sur es épaules et prit Stas par la main. Ils s'en revenaient dans foule par le pont en bois; une neige humide commençait à omber, le pont était gardé par des soldats vêtus de capotes rises. Stas devançait Lucja d'un pas, marchant de biais, etit, menu, la tête inclinée d'un air inquiet. Il se hâtait comme il flairait on ne sait quoi; Lucja avait du mal à le suivre; il ne arrêta que sous la porte cochère de la rue Solec. Lucja en fut urprise : que pouvait-il y voir soudain ? La cour était déserte, lanche, une trace sombre conduisait vers le bâtiment du fond evant lequel se tenait, le dos tourné, un homme coiffé d'un onnet de fourrure. Il attendait, un pied posé sur la marche, n sac suspendu à l'épaule.

Comme il avait peu changé! Lorsqu'il eut enlevé sa veste et on bonnet, il apparut tel qu'il était : un jeune homme vêtu 'un sweater épais, au cou long et à la tête sombre, court ouclée. Lucja caressait sa main; il souriait, il cherchait des lumettes. Il souriait du coin de la bouche, il lui manquait des ents sur le côté. Il ne parlait pas volontiers du passé. Oui, a d'abord été avenue Szucha, puis dans la prison de Pawiak. e là on l'a déporté à Majdanek où il est demeuré jusqu'à la n sous un faux nom. Il se taisait, il écoutait parler Lucja, demandait ce que les gens disaient du nouveau gouvernement, méditait, simple et sérieux. Lucja remarqua qu'en écoutant inclinait légèrement la tête; ses yeux s'immobilisaient omme dans un effort ou par le fait d'un souvenir; il montrait ar là quelque ressemblance avec Stas. Un peu plus tard,

Lucja comprit qu'il entendait mal. Mais elle n'osa pas lui en
rien dire. La souffrance de ces jours qu'il avait passée sous
silence s'était gravée dans cette inclinaison oblique et immobile
dans le regard immobile des yeux. Elle savait que ce n'était
plus le même Klemens, bien qu'il en eût gardé l'apparence.
Il demanda s'ils avaient reçu sa lettre écrite au cours du voyage.
il n'avait pas pu écrire par la suite. A présent il travaillait à la
Réforme. Il expliqua : « Nous partageons la terre », et il sourit
du coin de la bouche. Il parlait moins du parti que Roman ;
une fois seulement, en nommant Lewen, il dit brièvement :

— Il est membre du Comité Central du Parti Ouvrier
Polonais.

Il se leva avant la tombée de la nuit, il prit sa veste. Non, il
ne peut pas passer la nuit avec eux, il doit être aujourd'hui
même à Lodz ; un camion l'attend à Praga. Il prit congé de
Lucja comme d'un peu loin, avec un regard jeté d'en dessous
son bonnet de fourrure. Un instant après, elle l'aperçut par la
fenêtre qui se dirigeait vers la porte cochère, marchant dans
ses propres traces. Elle se dit alors que, bien que ses quatre
fils fussent vivants, elle avait perdu une part de chacun d'eux,
comme si un cinquième enfant qui n'avait jamais existé était
tombé à la guerre.

Kazimierz Brandys

(*A suivre*)

(*Traduit du polonais par Victoria Achères.*)

MALGRÉ LA GRANDE NUIT

Minuit, le dernier autobus
Le contrôleur a déchiré le ticket
Ce qui m'attend à la maison
Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles
Ni des rasades de raki
Ce qui m'attend c'est la séparation
Je vais vers la séparation
Sans peur et sans tristesse

La grande nuit s'est approchée tout près de moi
Et déjà je puis contempler le monde
Calme et sans agitation

Maintenant la lâcheté de l'ami ne me surprend plus
Quand il m'enfonçe le couteau en me serrant la main
Maintenant la provocation de l'ennemi ne me touche plus
Je suis passé par des forêts d'idoles
en y abattant ma hache
Comme elles s'écroulaient facilement !
J'ai jaugé toutes mes croyances
Et par bonheur plusieurs n'étaient point des alliages
Jamais je ne fus si étincelant
Et jamais plus libre

La grande nuit s'est approchée tout près de moi
Et déjà je puis contempler le monde
Calme et sans agitation

Je relève la tête au-dessus de l'ouvrage
Tout à coup m'apparaissent
un mot, un parfum, un geste du passé
Le mot est bon
superbe le parfum
Et c'est ma bien-aimée qui me fait signe de la main
Déjà l'exigence du souvenir
ne m'attriste plus
Je ne me plains pas des souvenirs
Je ne me plains de rien
Même de mon cœur qui me lance
Comme une énorme dent

La grande nuit s'est approchée tout près de moi
Et déjà je puis contempler le monde
Calme et sans agitation

Ni l'orgueil du ministre
Ni l'obséquiosité de son secrétaire
ne me touchent désormais

Je jette par-dessus ma tête
La lumière dans des coupes
Je puis regarder le soleil
Sans cligner des yeux.
C'est bien regrettable peut-être
Mais le plus beau des mensonges
Ne peut plus me faire illusion
Déjà les mots ne me soûlent pas
ni les mots des autres, ni les miens

Et voilà, ma bien-aimée
La mort s'est approchée tout près de moi
Le monde est plus beau que jamais
Le monde était mon linge
mon vêtement

Et voilà que je me dévêts
J'étais là vitre d'un train
Maintenant je suis une gare
J'étais le cœur de la maison
Maintenant je suis la porte sans clé
Plus que jamais j'aime pourtant les hôtes
Plus que jamais la chaleur est jaune
Et la neige est propre plus que jamais.



LE BALCON

A la cure Varna, du balcon du Balkan-Tourist, je regarde
La route, les arbres,
après les arbres, le sable,
Et, au delà, cela doit être la mer et le ciel,
Non,
ni ciel ni mer
Après le sable vient la lumière nue
La lumière sans fin...
Et dans l'air un parfum de rose
Qui vous prend à la gorge.
Je ne vois pas les roses
Mais on les devine à l'odeur
Toutes énormes,
toutes rouges...

Les touristes polonais descendent vers la plage,
Blonds, roses et nus.

Au-dessus de ma tête une hirondelle tourne en rond
Ses ailes sont noires, sa gorge blanche,
Elle n'a rien d'une abeille, pourtant
Elle ressemble à une abeille.

Elle disparaît, reparaît,
descend, s'élève en pépiant
ivre de sa propre chanson...

Du yoghourt dans le bol bleu.
On m'a apporté des pains au fromage
— je me suis cru à Istanboul —
des pains au fromage,
parsemés de sésame, tout chauds, tout frais...

A Varna en ce jour d'été
pour le poète très banni et très malade,
bien loin de tous les grands mots,
un bonheur-vivre...

3 juin 1957.



LE BATEAU

Ce n'est pas un cœur, bon sang, mais un mocassin de peau
[de buffle
Qui marche sans cesse, marche
sans se déchirer
qui avance sur les routes pierreuses.
Un bateau passe devant Varna
« Oï ! les fils d'argent de la mer noire »
Un bateau s'en va vers le Bosphore,
Nazim tout doucement caresse le bateau
et s'y brûle les mains.



LES PIERRES

De Varna à Sofia, ô la la mon amour
Des noyers tout au long de la route
Odeur de henné, odeur de verdure
Ce n'est pas la route qui est faite de noyers
ô la la mon amour, c'est nous qui sommes dans le noyer.
Sur la route nous avons vu
le cimetière des pierres mortes
Nous nous sommes approchés
C'est un immense cimetière.
Tout de leur long sont couchés
Les cadavres épars des dalles.
Les pierres dressées de toute leur taille
pourrissent debout
Le vent leur ronge le cœur puis s'en va.
O la la ma belle aux yeux d'épervier
Ma tristesse est toute pareille
Quelle destinée que celle-là !
devenir pierre, poussière immobile...
Une nostalgie amère, une fumée noire
ô ma belle au regard d'épervier
Quelle destinée que celle-là
Une telle tristesse
A ce point triste, mon amour
n'est connue que de moi.

Varna, 6 juin 1957.

Nazim Hikmet

(Traduit par Charles Dobzynski
avec la collaboration de l'auteur)

xtrait de « *C'est un dur métier que l'exil* », à paraître aux Éditeurs
nçais Réunis.

Tibor Meray.

L'INSURRECTION HONGROISE ET LE DRAME D'IMRE NAGY

Le 23 octobre 1956, sonna l'heure d'Imre Nagy. Était-ce l'heure qu'il attendait? Pas précisément. Plutôt une heure qu'il pressentait, qu'il redoutait. Que de fois, au cours des deux dernières années, n'avait-il pas évoqué l'approche de la catastrophe! Que de fois n'avait-il pas essayé de convaincre ceux qui restaient sourds à ses avertissements! Le « *Mémoire* » qu'il avait rédigé à l'intention du Comité Central laisse percer maintes fois le pressentiment du danger. Prophétie, ou sens des réalités? « *La politique d'aventure pousse le peuple au désespoir, les masses travailleuses sombrent dans le désarroi...* » « *Toutes les fautes, tous les crimes ne pourront être réparés à coup d'auto-critique. La critique des masses est une arme terrible qui peut abattre les puissants* *. »

Mais s'il a bien envisagé une telle perspective, il n'était pas préparé à la réalité. Surtout pas après la chute de Rakosi. Malgré toutes les tergiversations et toute la duplicité de la direction du Parti, il était persuadé que la cause de la Hongrie, la cause de son Parti et la sienne propre seraient entendues. Les événements de Pologne, l'arrivée au pouvoir de Gomulka ne pouvaient que le rassurer. Pour trouver une solution, il ne comptait pas sur des manifestations de rue, mais sur des négociations au sein du Parti, pas sur des compromis hypocrites, mais sur des accords de principe qui seraient approuvés dans la capitale et dans tout le pays par des résolutions votées à l'issue des assemblées générales du Parti.

Fin octobre, c'est la période des vendanges en Hongrie. En cette saison, sur les pentes volcaniques de Tokaj, dans les sables de l'Alföld, sur les coteaux de la rive nord du lac Balaton, les grappes

* Cf. Imre Nagy : *Un communisme qui n'oublie pas l'homme* (Ed. Plon).

ıpées tombent dans les hottes des paysans avant d'être foulées ır des pieds alertes. Les garçons et les filles chantent, dansent s'embrassent; seuls les vieux se demandent ce qui se passera ici que le moût se transforme en vin, et s'ils pourront goûter vin nouveau.

Le matin du 23 octobre trouve le « Vieux » — c'est ainsi qu'on ppelle — au nord du Balaton, à Badacsony. C'est la radio qui apprend que la veille, aux assemblées extraordinaires des andes écoles, les étudiants ont réclamé énergiquement que le camarade Imre Nagy soit replacé à la direction suprême de ltat et du Parti ». Certes, ce n'est pas la première fois que cette vendication est formulée. Au cours de la semaine écoulée plu-urs journaux s'en sont fait l'écho. Depuis l'avènement de mulka en Pologne, l'idée du retour de Nagy est dans l'air. On nt de projeter dans les cinémas un film d'actualités sur les ıérailles de Rajk, et dès que l'image de Nagy apparaissait sur ran, les applaudissements crépitaient. Nagy sait fort bien 'il est difficile de résoudre la crise latente sans lui. Mais s'il se trouve pas dans la capitale pendant ces journées où la tension nte sans cesse, c'est qu'il n'est pas avide de pouvoir. Il manque l'ambition qui caractérise la plupart des politiciens, et comme semble presque certain qu'il faudra le placer, tôt ou tard, à la e du gouvernement, il profite des dernières semaines, ou des niers jours qu'il peut passer en qualité d'homme privé.

Il rentre à Budapest vers midi et gagne sa villa de la rue Orso. route du Balaton passe entre les collines rousses de Buda, dans ces quartiers résidentiels, le voyageur ne peut déceler un signe de cette agitation qui déjà déferle sur le centre de ville, à Pest.

La jeunesse estudiantine se prépare à une manifestation : elle end exprimer sa solidarité avec la Pologne en lutte pour sa rté. Et comme la conquête de la liberté est l'objectif des Polo-s, il est bien évident que la solidarité manifestée à Budapest rime les aspirations de la jeunesse hongroise à cette même rté. D'ailleurs il n'y a pas d'équivoque possible. Cette solida- fraternelle n'est pas un simple prétexte, mais l'occasion de dre publique la volonté des étudiants de vivre libres.

Dans le courant de la matinée, en d'innombrables points de la itale apparaissent, fixés sur les troncs des arbres par des ıaises, des tracts portant le texte des diverses résolutions

votées par les assemblées de la veille, résumées en quatorze ou seize points et d'un contenu à peu près analogue. Des dizaines de milliers d'habitants de la capitale lisent avidement ces feuilles ronéotypées. Les gens se bousculent autour des tableaux d'affichage improvisés. Dans les groupes de lecteurs, il se trouve presque toujours quelqu'un pour lire à haute voix les revendications, afin que la foule soit informée. Pour lire à haute voix ou, dirons-nous plus exactement, pour oser les lire. Car les passants des rues ensoleillées de Budapest éprouvent ce jour-là le sentiment qui devait agiter les premiers chrétiens des Catacombes, quand ils pouvaient prononcer à voix haute des paroles interdites. Les paroles qui s'envolent aujourd'hui à Budapest ont été interdites pendant huit ou onze ans. Mais si, dans les Catacombes, l'obscurité du lieu défendait les chrétiens, à Budapest cette défense est assurée par la communauté de pensée qui unit la foule et protège les lecteurs bénévoles.

Et voici ce qu'ils lisent :

1° *Nous demandons l'évacuation immédiate de toutes les troupes soviétiques, conformément aux dispositions du Traité de paix.*

2° *Nous demandons l'élection au scrutin secret par tous les membres du Parti, de la base au sommet, de nouveaux dirigeants aux échelons inférieur, moyen et supérieur du Pàrti des Travailleurs hongrois. Ces dirigeants doivent convoquer le congrès du Parti le plus tôt possible et élire un Comité central.*

3° *Le Gouvernement doit être reconstitué sous la direction du camarade Imre Nagy ; tous les chefs criminels de l'ère stalino-rakosiste doivent être immédiatement relevés de leurs fonctions* [1].

1. Les autres revendications étaient les suivantes :

4° Nous demandons un procès public dans l'affaire criminelle de Mihaly Farkas et de ses complices. Matyas Rakosi, qui est le principal responsable de tous les crimes d'un passé récent ainsi que de la ruine du pays, doit être ramené en Hongrie et traduit devant un tribunal populaire.

5° Nous demandons que des élections générales aient lieu dans le pays, au scrutin universel et secret et avec la participation de plusieurs partis, pour élire une nouvelle Assemblée nationale. Nous demandons que l'on reconnaisse le droit de grève aux travailleurs.

6° Nous demandons la révision et le rajustement des rapports hungaro-soviétiques et hungaro-yougoslaves dans les domaines politique, économique et culturel, sur la base d'une complète égalité politique et économique et de la non-intervention dans les affaires intérieures des uns ou des autres.

7° Nous demandons la réorganisation de toute la vie économique en Hongrie, avec le concours de spécialistes. L'ensemble de notre système

Les commentaires de la rue sont brefs et favorables : « enfin », c'est ça », « très bien », entend-on après la lecture de certains assages particulièrement appréciés. Les plus âgés des assistants ont surtout touchés par les revendications touchant l'emblème e Kossuth, les uniformes de la Honvéd et la célébration de la

onomique, basé sur la planification, doit être réexaminé en fonction es conditions propres à la Hongrie et des intérêts vitaux du peuple ongrois.

8° Nos accords commerciaux avec l'étranger et le montant exact des parations qui ne pourront jamais être payées doivent être rendus ublics. Nous demandons des renseignements précis et exacts sur les sements d'uranium du pays, leur exploitation et la concession accordés ux Russes. Nous demandons que la Hongrie ait le droit de vendre son anium librement au prix du marché mondial pour obtenir des devises rtes.

9° Nous demandons la révision complète des normes en vigueur dans ndustrie et un rajustement immédiat et radical des salaires pour répondre x revendications des travailleurs et des intellectuels. Nous demandons u'un salaire minimum vital soit fixé pour les travailleurs.

10° Nous demandons que le système des livraisons soit organisé sur s bases nouvelles et que les produits agricoles soient utilisés de façon tionnelle. Nous demandons l'égalité de traitement pour les exploitations dividuelles.

11° Nous demandons la révision par des tribunaux indépendants de us les procès politiques et économiques ainsi que la mise en liberté et réhabilitation des innocents. Nous demandons le rapatriement immédiat s prisonniers de guerre et des civils déportés dans l'Union soviétique, compris les prisonniers condamnés hors des frontières de la Hongrie.

12° Nous demandons la reconnaissance complète de la liberté d'opinion d'expression, de la liberté de la presse et de la radiodiffusion, ainsi ue la création d'un nouveau quotidien à grand tirage pour l'organisaon *Mefesz* (Fédération hongroise des associations d'étudiants des unirsités et collèges). Nous demandons que toutes les « fiches » soient vulguées puis détruites.

13° Nous demandons que la statue de Staline, symbole de la tyrannie alinienne et de l'oppression politique soit enlevée le plus vite possible qu'on élève à sa place un monument à la mémoire des combattants artyrs de la liberté 1848-49.

14° Nous demandons que l'on remplace l'écusson actuel, qui est étranger peuple hongrois, par les vieilles armoiries hongroises de Kossuth. Nous mandons pour l'armée hongroise de nouveaux uniformes dignes de nos aditions nationales. Nous demandons que le 15 mars soit fête nationale jour férié et que le 6 octobre soit une journée de deuil national et un ur de congé pour les écoles.

15° Les étudiants de l'Université technique de Budapest se déclarent animement solidaires des travailleurs et de la jeunesse de Varsovie et Pologne à l'occasion du mouvement polonais d'indépendance nationale.

16° Les étudiants de l'Université technique organiseront le plus rapiment possible des cellules locales de la *Mefesz*, et ont décidé de convoer à Budapest, le samedi 27 octobre, un Parlement de la jeunesse où ute la jeunesse du pays sera représentée par des délégués.

fête nationale le 15 mars. Beaucoup ont les larmes aux yeux. D protestations, aucune.

Si un jeune manifestant avait eu l'idée d'épingler un de ce tracts ronéotypés qui recouvraient les troncs des marronnier de Budapest sur la clôture de la villa de Nagy, sa satisfactio aurait pourtant été mitigée, devant les réactions du locataire On peut être certain que le « Vieux » aurait détaché le tract e expliqué au jeune exalté, avec la patience d'un homme de cabinet ce qu'il convenait de retenir et ce qu'il fallait rejeter de ces reven dications. Car le programme qui réclamait Imre Nagy à la têt du gouvernement n'était pas le sien. C'était un programme qu allait bien au-delà du sien. Certes, il contenait certaines de se conceptions les plus chères — l'égalité des droits politiques e économiques, la révision des structures économiques par de spécialistes, compte tenu des particularités hongroises, la réha bilitation des victimes des procès préfabriqués, la solidarité ave la Pologne —, mais sur d'autres points, il dépassait même le revendications du peuple polonais avec lequel les Hongrois s déclaraient solidaires. Il pouvait en accepter certains paragraphe mais non sans préconiser la prudence, la mesure et le tact. Pa exemple : la convocation du congrès du Parti dans le plus bre délai, la publication des accords de commerce extérieur, la mise en jugement de Rakosi, le retour des prisonniers déportés hors de Hongrie. Mais il ne saurait être d'accord avec l'instauratio d'un régime multi-partis, ni avec le retrait immédiat des troupes soviétiques. Non qu'il tienne tant à la présence des troupes sovié-tiques; simplement, il est réaliste. A l'heure où nous sommes, il a encore confiance dans la force du Parti et croit que celui-ci peut dominer la situation, même sans l'appui d'une armée étrangère. Tout de même, étant donné ses conceptions, son passé, ses habi-tudes de pensée, l'antisoviétisme déclaré du programme ne saurait le séduire. Il ne désire pas défendre la statue de Staline, il ne veut pas vendre au rabais l'uranium hongrois, mais il croit à la néces-sité de l'amitié hungaro-soviétique, et même à sa possibilité.

Au moment où la future armée de l'insurrection se rassemble, son chef est en train de déjeuner tranquillement. Le vacarme et l'agitation de la rue ne parviennent jusqu'à lui que sous la forme grêle de la sonnerie du téléphone. S'il est resté à la maison, ce n'est pas qu'il désapprouve l'ensemble des revendications; mais il ne descendrait pas dans la rue, même si la foule ne scandait

ue les mots d'ordre qu il a préconisés. Il y a dix jours seulement u'il a été réintégré au sein du Parti. Il est profondément imprégné e ce que, dans le jargon politique, on appelle « l'esprit de parti »; n'a aucune envie de se faire accuser de « violation de la discipline », d' « atteinte au centralisme démocratique ». Il ne veut as être l'homme qui prend la tête de la jeunesse contre le Parti, ontre le Comité central.

Pourtant à cette heure même, le Parti et son appareil sont en bullition. Une assemblée extraordinaire des membres du Parti déroule à la rédaction de l'organe central *Szabad Nép*. L'atmoshère est tendue, fiévreuse. Oscar B tlen, le rédacteur en chef djoint, un stalinien, offre sa démission. Quant à la rédaction, ourtant épurée puisque les partisans les plus ardents d'Imre Nagy nt été mis à la porte quelque dix-huit mois plus tôt, elle exige es changements radicaux au sein de la direction suprême. Finament, l'assemblée générale est interrompue; une délégation est nvoyée au Comité central pour avertir l'État-Major du Parti u'il faut agir sans tarder, sans quoi il sera trop tard.

Ernö Gerö, secrétaire général depuis la chute de Rakosi, est ntré le matin même de Yougoslavie avec la délégation officielle u'il y avait conduite. Quelques heures auparavant, à l'arrivée u train, il a fait une déclaration sur un ton mesuré et optimiste, ans laquelle il se félicitait du résultat des négociations hungaroougoslaves, et de l'atmosphère cordiale qui avait présidé aux ntretiens. A ce moment-là, Gerö a l'impression qu'il est à l'apogée sa carrière et qu'il vient de renforcer sa position, aussi bien à oscou qu'à Budapest. Il est furieux de la stupide agitation causée ar les étudiants.

Il reçoit froidement et avec hauteur la délégation du *Szabad Nép*, compagnie de Révai, ancien dictateur de la culture, de Kadar de Marosan qui tous deux, l'un comme hérétique et l'autre mme « espion social-démocrate au service de la Grande-Bregne, » ont fait de longues années de prison sous Rakosi.

Le chef de la délégation, Marton Horvath, directeur du comité rédaction, expose le point de vue des collaborateurs du journal. faut prendre au sérieux les revendications des masses, la douème heure a sonné, il faut agir.

Gerö le prend fort mal. Les camarades ont perdu la tête et us-estiment la force du pouvoir prolétarien, dit-il en substance. Parti et le Gouvernement disposent de tous les moyens pour

mater les trublions. Il informe la délégation de l'intention de la direction du Parti d'interdire purement et simplement la manifestation.

L'un des membres de la délégation demande ce qui se passera si la jeunesse décide de passer outre à l'interdiction.

Gerö, appuyé par Révai, déclare sans hésitation : alors, la troupe fera usage de ses armes. « On tirera », Révai répète la formule à plusieurs reprises avec une rage qui frise l'hystérie [2]

A 12 h 53, la radio interrompt son émission de musique tzigane et le speaker lit le communiqué officiel du ministère de l'intérieur interdisant la manifestation : « *Afin d'assurer l'ordre public, le ministère de l'intérieur n'autorise pas, et cela jusqu'à nouvel ordre les réunions publiques dans la rue, ni les manifestations* ».

Cette déclaration produit un effet contraire à celui qu'on avait escompté. Ceux qui étaient résolus à manifester n'en tiendront aucun compte, et un grand nombre de Budapestois qui ne pensaient pas encore à « descendre dans la rue » vont s'y décider par bravade. Tout ce que les autorités ont obtenu, c'est que désormais la manifestation prendra un caractère nettement hostile au gouvernement.

L'interdiction était encore en vigueur quand la jeunesse estudiantine commença à défiler sur un rythme rapide, dans un ordre [3] parfait. Les manifestants se dirigèrent vers la statue de Petöfi sur les bords du Danube, qui représente le poète levant la main comme pour prêter serment. Les jeunes venaient de tous les

2. Pendant toute la scène, Kadar est resté passif, mais dans le fond, il est d'accord avec Gerö et Révai. Lorsque le membre le plus audacieux de la délégation — celui qui a posé la première question — prend la parole à nouveau pour rapprocher cette attitude fuyante de celle que Kadar a déjà eue au moment de l'affaire Rajk, l'ancien ministre de l'Intérieur répond à voix basse, et d'un ton troublé, que les choses ne sont pas aussi simples que le camarade pourrait le croire.

3. La mesure d'interdiction était si absurde que même l'appareil du Parti renâcla. Un fonctionnaire du Parti, Marton Lovas, écrit dans ses souvenirs publiés dans le numéro du 24 mai 1957 de l'organe kadariste *Élet és Irodalom*, qu'à midi, le 23 octobre, les permanents qui se trouvaient au siège du Comité central se réunirent. « Nous étions une quarantaine. Istvan Kovacs, premier secrétaire à l'organisation de Budapest et qui venait de rentrer de Yougoslavie, fit un rapport. Il rendit compte de l'interdiction par le Bureau politique de la manifestation estudiantine annoncée pour l'après-midi. Les militants désapprouvèrent cette décision. La camarade F... reprocha ouvertement à Kovacs d'avoir, autrefois, donné de fausses informations aux permanents. Il y eut d'autres interventions, formulées sur un ton de critique acerbe... »

ıartiers de la capitale, de Bude, de la banlieue de Zuglo, du côté l'avenue Ullöi. Ils défilaient presque tous en silence; on entenit à peine quelques mots d'ordre. Ils brandissaient des draaux tricolores mais aussi des drapeaux rouges; quelques-uns saient claquer au vent le drapeau polonais. Très peu de pancartes de banderoles; sur celles qu'on porte on lit des hommages à Pologne, au peuple de Varsovie, des formules qui proclament nion nécessaire entre le peuple de Petöfi et celui de Bem, général lonais de la guerre d'indépendance hongroise de 1848-1849. Il semble qu'un certain flottement se manifeste à ce moment ns l'entourage de Gerö. La direction du Parti hésite à faire nner la troupe en plein jour contre cette jeunesse disciplinée i, en fait de revendications, acclame surtout la Pologne.

Une heure et demie après l'interdiction, le speaker de la radio lit autre communiqué officiel : Laszlo Piros, ministre de l'Intérieur, nule l'interdiction de s'attrouper et de manifester. Un coup gong, puis un autre communiqué officiel : « *Ce soir, à 20 heures, le narade Ernö Gerö, premier secrétaire du Comité central du Parti Travailleurs hongrois, prononcera un discours radiodiffusé.* » s membres de la direction du Parti croyaient sans doute que te nouvelle apaiserait les esprits.

A trois heures de l après-midi, l'étroite place Petöfi ne pouvait ıs contenir la foule des manifestants. Les rues adjacentes étaient ires de monde. Mais dans la proche rue Vaci, centre de la vie ondaine, le trafic des autobus était encore normal.

Place Petöfi, la cérémonie fut brève et toute simple. Les jeunes ıs déposèrent des gerbes au pied de la statue, après quoi Imre ıkovics, jeune et ardent pensionnaire du Théâtre National, ita le poème de Petöfi qui donna le signal à la révolution de 1848. is il lut les revendications de la jeunesse estudiantine. Et déjà foule reprenait sa marche et se dirigeait vers la statue du général m.

La statue de ce révolutionnaire du siècle dernier se dresse sur ıtre rive du Danube, à Bude, non loin du pont Marguerite. La tance, depuis la place Petöfi, est à peine de deux kilomètres vol d'oiseau. Cependant le pont Élisabeth, qui aurait été la e la plus rapide, est en ruine depuis la retraite des Allemands. st le seul pont de la capitale à n'avoir pas été reconstruit. Aussi jeunes manifestants furent-ils obligés de faire un grand détour. durent passer par la rue Lajos Kossuth, l'avenue Bajcsy-

Zsilinsky, le boulevard St-Étienne, et enfin le pont Marguerite. En fait, ce fut cette « longue marche », imposée non seulement par l'itinéraire, mais aussi par l'élan des manifestants ivres de pouvoir défiler au coude à coude qui alluma la flamme révolutionnaire à Budapest.

La manifestation retrouva la voix, et les étudiants se mirent à scander des mots d'ordre. Ceux-ci concernaient l'emblème Kossuth, l'égalité des droits, la liberté de la patrie, l'amitié polono-hongroise, et aussi l'uranium. Un slogan revenait plus souvent que les autres, et c'était la plus impératif : « *Ruszkik haza!* », les Russes à la maison.

Certains mots d'ordre rimés acclamaient Imre Nagy; c'était lui le chef reconnu de la foule :

> « *Nous faisons tout toujours trop tard;*
> *Nagy aux affaires, et sans retard* ».

C'était là, sans doute, le slogan le plus « politique ». Un autre, plus précis encore, proclamait :

> « *La direction doit changer*
> *Et à Nagy être confiée* ».

Une autre enfin, plus passionné :

> « *Imre Nagy qu'on nous le rende,*
> *Rakosi qu'on nous le pende.* »

Géza Losonczy et Miklos Vasarhelyi, amis et proches collaborateurs de Nagy, qui ne l'avaient pas abandonné aux heures les plus sombres, et dont Nagy écoutait toujours les avis, marchaient au milieu des manifestants. On les pressait de questions : « Où est Imre Nagy? ».

— Chez lui ».

— Il ne viendra pas? »

— Certainement pas.

— Mais pourquoi? »

— Parce que s'il venait, on exploiterait contre lui sa présence ici. »

Évidemment, il n'était pas retenu chez lui par une peur physique. Mais comment prévoir le déroulement des événements? Si Gérö et ses acolytes réussissaient à reprendre en mains la situation — soit que les manifestants rentrent finalement chez eux,

oit que la police les disperse —, on ne manquerait pas de l'acca-ler de responsabilités, de l'accuser de complot. Ce qui ne faci-iterait guère le règlement pacifique de la situation. D'ailleurs l ne pense même pas à profiter de la manifestation pour agir ontre Gerö. Il ne songe pas à défiler à la tête des manifestants, lrapeau en main, même pour des revendications qui sont aussi es siennes. Ni son tempérament d'homme de science, ni, pour-ait-on dire, la température de son corps — elle oscille entre 35 et 6° — ne l'y incitent.

Dans le défilé, la fièvre monte. Les fenêtres des immeubles e rapport de l'avenue Bajcsy-Zsilinszky s'ouvrent les une après es autres. Des fichus et des drapeaux s y agitent. Déjà, chaque mmeuble arbore son drapeau officiel. Au cœur de ces drapeaux 'étale l'emblème de la Hongrie rakosiste imité de l'emblème oviétique, fort contesté du point de vue artistique et unanime-nent détesté. Les manifestants crient aux habitants : « *Nous e voulons plus de cet emblème* ». Il n'y a que deux solutions, soit écoudre l'emblème, soit le découper. C est ainsi qu'apparaissent es drapeaux troués en leur centre, comme on en verra bientôt ans tout le pays.

Il est plus de quatre heures lorsque la manifestation débouche ur le boulevard St-Étienne. C'est l'heure où les ouvriers des sines — ceux du moins des équipes du matin — quittent les teliers. Une partie de ceux qui travaillent dans les faubourgs ord arrivent par tramways entiers sur la place Marx, une des laques tournantes de la circulation. Le contact s'établit aussitôt ntre les ouvriers et la foule. Les premiers, par centaines, vont e mêler aux badauds qui acclament le défilé, applaudissant et gitant leurs coiffures. Mais déjà des milliers de leurs camarades oignent directement les rangs des manifestants. A partir de cet nstant, nous sommes en présence d'une manifestation *estudian-ne et ouvrière* du type classique telle que la décrivent les ouvrages héoriques.

Place Bem, la cérémonie dure à peine plus longtemps que place etöfi. L'orateur est Péter Veres, président de l'Association des crivains. On ne saurait dire qu'un enthousiasme débordant ccueille son allocution. La réserve de la foule tient à la personna-té de celui qui parle. Sans doute Péter Veres a souvent examiné a situation du pays d'un œil critique, mais pour les gens, il reste un des personnages représentatifs du régime. D'autre part, la

déclaration lue par Veres au nom de l'Association des Écrivains n'est pas trop faite pour enflammer les manifestants. C'est une déclaration très mesurée; certes, elle revendique une plus grande liberté, une démocratie plus réelle et la réintégration d'Imre Nagy dans ses fonctions de dirigeant, mais elle reste très en deçà, aussi bien dans la forme que dans le fond, des revendications des étudiants.

Les événements de la place Bem vont tout de même avoir des répercussions importantes. Sur un des côtés de la place, en face du Danube, se dresse une caserne de la Honvéd. Pendant la cérémonie, les fenêtres se sont garnies de soldats. Sans vareuses, en bras de chemise, ils se penchent pour mieux voir. Des drapeaux apparaissent. La foule se met à acclamer l'armée hongroise. Les soldats, enchantés, sourient et font des signes. Devant la caserne, les sentinelles fraternisent avec les civils. En quelques instants la foule a compris que les soldats de l'armée populaire ne tireront pas sur elle, quels que soient les ordres reçus. Elle comprend aussi que les mêmes revendications unissent soldats et manifestants [4].

Quelqu'un a grimpé sur la statue et placé un drapeau entre les bras du général polonais. En même temps débouche sur la place une nouvelle colonne d'étudiants portant des drapeaux tricolores et aussi des drapeaux rouges. Un manifestant d'un certain âge leur crie : « Pas de drapeau rouge. » Certains étudiants se mettent à discuter : « Qu'a-t-on à reprocher au drapeau rouge? » — « Nous avons notre propre drapeau, le drapeau hongrois », entend-on répondre. La foule devient plus pressante; à sa demande, des soldats arrachent de leur casquette l'étoile à cinq branches, l'étoile soviétique.

Qui peut alors expliquer à la foule que Petöfi avait imaginé ainsi la Révolution livrant sa dernière bataille pour la liberté du monde : « des visages rouges marchant sous les plis du drapeau rouge »? Qui peut lui rappeler qu'Endre Ady, le poète de la révolution de 1918, salua l'étoile rouge avec émotion? Qui lui redira la vers d'Attila Jozsef, idole de cette jeunesse, qui pendant le régime Horthy espérait que le jour viendrait où « les ouvriers planteraient sur les usines l'étoile à cinq branches de l'homme »?

4. C'est aussi place Bem que quelque huit cents élèves officiers de l'Académie militaire Petöfi se sont joints aux manifestants. C'étaient presque tous des fils d'ouvriers et de paysans, membres et même militants du Parti dans leur immense majorité.

Les symboles qui évoquaient autrefois l'espoir de jours meilleurs et la réalisation des rêves les plus chers de l'humanité, étaient devenus en Hongrie, après dix ans d'occupation soviétique, ceux de l'oppression et d'une existence inhumaine. La notion même de socialisme connut, du moins dans les premiers jours de grande tension, une aventure semblable. Une partie de la foule avait cessé de voir dans le socialisme la possibilité d'une plus grande justice sociale, la suppression de l'exploitation et une plus grande liberté. Pour bien des gens, ce mot galvaudé était intimement lié à la réalité qu'ils connaissaient : une occupation et une direction étrangères, la restriction des libertés, l'humiliation de l'homme, les cadences infernales et un niveau de vie anormalement bas. En temps de révolution, on a tendance à simplifier. Les âmes surchauffées ne s'arrêtent pas aux subtilités. Pouvait-on expliquer à cette foule qu'elle n'avait pas connu le véritable socialisme, le véritable drapeau rouge, ni la véritable étoile à cinq branche, mais qu'à l'avenir tout irait mieux? Les révolutions veulent *autre chose*, un changement, et pas une amélioration. Et si les aspirations restent souvent brumeuses, on sait toujours, de façon catégorique, ce qu'on ne veut plus.

Le locataire de la villa de la rue Orso ne pouvait évidemment pas suivre minute par minute le déroulement des événements. Et surtout, il ignorait forcément les détails qui allaient prendre une importance capitale. Cette villa, qui avait été pendant un an et demi le point névralgique du pays, se trouva en l'espace de quelques heures éloignée d'une année-lumière de ce qui, géographiquement, se passait à quatre ou cinq kilomètres à peine. La force du « Vieux » — cette force qui le distinguait des autres dirigeants du Parti — était précisément de toujours entendre le battement du cœur populaire, de connaître les plaintes et les aspirations des masses. Au moment où nous sommes arrivés, il ne les connaît plus, il est coupé — au moins provisoirement — de son peuple. Les oreilles qui, d'habitude, entendent sont pour un temps bouchées.

En matière d'histoire, le jeu des suppositions est un jeu bien stérile. Les « que se serait-il passé si... ? » peuvent tout juste entretenir la conversation de la société. Cette fois-ci, pourtant, on peut se poser la question : que serait-il arrivé ce jour-là et, d'une manière générale, quel aurait été le cours ultérieur des événements si Imre Nagy, au lieu d'habiter un quartier éloigné de Buda avait

demeuré en plein centre, sur les grands boulevards ou dans la cité?

De la place Bem, la foule va gagner, par le pont Marguerite, la place du Parlement. La nuit tombe. Les manifestants longent le bâtiment du ministère de l'Intérieur, place Mari Jaszai. Le pâté de maisons qui se trouvait là autrefois a brûlé de fond en comble pendant la guerre. A sa place, on a construit une immense bâtisse d'un blanc grisâtre, qui fut, au début, le siège de la police politique, l'A.V.H. Au sommet du bâtiment, qui domine les quais, une étoile à cinq branches brille la nuit. Bien que l'immeuble eût changé d'occupants et qu'il abritât, non plus la police politique mais la police ordinaire et des fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, la foule, au passage, conspua longuement l'A.V.H. Aucun incident n'éclata. Les officiers de police et les fonctionnaires étaient aux fenêtres et regardaient s'écouler le flot des manifestants.

La grande place qui s'étend devant le Parlement, celle-là même qui en 1918, pendant une autre révolution d'octobre, entendit la proclamation de la République, était maintenant submergée par la population budapestoise. Selon de nombreuses estimations, il y avait là près de deux cent mille personnes, c'est-à-dire un habitant de Budapest sur six ou sept.

La foule réclamait Imre Nagy. Mais le « Vieux » était toujours chez lui.

Au premier étage du Parlement, plusieurs fenêtres étaient éclairées. De la place, des premiers rangs de la foule, on pouvait distinguer assez nettement les silhouettes d'hommes politiques connus. Il y avait Istvan Hidas et Jozsef Mekis, tous deux vice-présidents du Conseil, et encore Ferenc Erdei, ministre de l'Agriculture. Les deux premiers, créatures de Rakosi, étaient ce qu'on appelait en Hongrie des « cadres ouvriers », en l'occurrence des hommes sans talent comme sans colonne vertébrale. Ils ne tenaient pas à être reconnus par les foules dont ils déploraient la présence et ils finirent par tirer les rideaux pour continuer à l'épier plus tranquillement.

C'est eux, sans doute, qui donnèrent l'ordre d'éteindre les lampadaires de la place. Ils espéraient que l'obscurité contraindrait la foule, lassée, à se retirer.

Il n'en fut rien. Tout à coup, des milliers de torches flambèrent en bas : on enflammait des journaux, des tracts, toutes sortes

e papiers. Les tracts n'étaient pas ceux des manifestants : au ébouché du pont Marguerite, les autorités avaient fait distribuer es milliers de feuilles qui invitaient au calme et annonçaient le discours radiodiffusé du camarade Gerö ». Ils s'enflammèrent u contact des allumettes et des briquets. Ce fut un spectacle randiose. La foule ne sentait pas seulement la puissance de la évolution, elle en goûtait aussi la beauté.

Finalement, les lampadaires s'allumèrent de nouveau, première ictoire des manifestants. Les gens clamaient toujours : « Où st Imre Nagy? » Soudain, à un balcon du premier étage, Ferenc rdei, ministre de l'Agriculture, parut. Il voulut s'adresser à la oule, mais elle ne le laissa pas parler. Il dut se retirer sous les uées. Dirigeant de l'aile gauche du Parti national paysan, Erdei 'avait jamais été membre du Parti communiste, mais seulement n « compagnon de route » fidèle. Le fait d'être rejeté à présent ontrait que la population refusait non seulement d'entendre s dirigeants de l'heure du Parti communiste, mais tous ceux ui s'étaient « compromis » avec Rakosi, tous ceux qui ne s'étaient as dressés contre lui.

Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent. Il devenait vident que la foule ne s'en irait pas avant d'avoir entendu Imre agy. Cette masse était consciente de sa force et, d'autre part, le savait qu'un mouvement tel qu'elle était en train de le sus-ter ne pourrait pas se reproduire tous les jours. Si elle rentrait la maison les mains vides, on ne lui donnerait sûrement pas emain ce qu'elle était venue chercher aujourd'hui.

Les amis les plus fidèles d'Imre Nagy comprirent alors que absence du « Vieux » n'était pas seulement regrettable, mais u'elle pouvait entraîner les plus fâcheuses conséquences. La foule impatientait et commençait à avoir l'impression qu'Imre Nagy faisait prier. Aussi plusieurs personnes de l'entourage de Nagy, ont Géza Losonczy, Miklos Vasarhelyi, le romancier Tamas Aczél d'autres, se rendirent en voiture rue Orso.

Le « Vieux » ne céda aux instances de ses amis qu'à contre-cœur. était heureux, bien sûr de voir que le peuple exigeait sa pré-nce, mais il avait des doutes quant à l'opportunité de sa venue Parlement et à son incidence favorable sur la suite des événe-ents.

Et tandis que ses amis insistent et s'efforçent de l'informer sur nombre des manifestants, leurs mots d'ordre, leur état d'esprit,

le doute ne fait que croître dans l'âme de Nagy. Arrivera-t-il à trouver les mots qui conviennent pour apaiser ce délire? La chose est d'autant plus délicate qu'il n'a aucune fonction officielle, il n'est même pas membre du Comité central, seulement un militant de base qu'on vient de réintégrer. Au nom de qui pourra-t-il parler, donner des conseils, au nom de qui, surtout, pourrait-il faire des promesses?

Dans la voiture qui l'emporte vers le Parlement, c'est à peine s'il desserre les lèvres. Quand il ouvre enfin la bouche, c'est pour manifester son étonnement en voyant le premier drapeau troué en son centre. « Que se passe-t-il? » demande-t-il stupéfait, mais au même moment il comprend que ce qui se passe est exactement ce qu'il a prévu depuis un an, quand il était agité des pressentiments les plus sombres. La politique d'aventure a poussé les masses au désespoir et plongé le pays dans une crise grave. La nuit d'octobre est fraîche, et pourtant la sueur perle à son front.

Il est près de huit heures lorsqu'il arrive au Parlement. Au balcon dont la foule a chassé Ferenc Erdei, Imre Sinkovics, l'acteur qui a récité le *Chant National* de Pétöfi au début de l'après-midi, déclame d'autres poèmes. Au début, la foule lui prêtait une oreille attentive, mais elle s'est lassée : jouerait-on de sa patience et de ses nerfs? La tension monte de nouveau et le jeune acteur, pourtant populaire, est hué.

Pour atteindre la porte d'entrée, Imre Nagy doit fendre le flot des manifestants. On le reconnaît, on s'écarte devant lui. De bouche en bouche, la nouvelle se répand : il est arrivé.

Il se dirige droit vers le bureau de Mekis, au premier étage. Celui-ci regarde non sans stupeur le nouveau venu. Il y a dix-huit mois, il a été l'un de ceux qui ont abandonné Nagy et qui, depuis, ne cessent de l'injurier.

— Tu n'avais pas besoin de venir ici, dit Mekis. Tu sais bien que le Comité central se réunit la semaine prochaine, et qu'il examinera ton affaire.

Miklos Vasarhelyi, le collaborateur de Nagy, saisit Mekis aux épaules et le secoue.

— Serais-tu devenu fou? Tu parles de la semaine prochaine alors que tout Budapest est là. Il faut agir sans tarder. Imre Nagy doit être nommé président du Conseil. Et tout de suite, tu entends. C'est la révolution. Tu ne comprends pas?

Mekis pâlit. Les clameurs de la foule exaspérée pénètrent dans
e bureau.

Enfin, Imre Nagy s'avance et gagne le balcon.

La foule ne le reconnaît pas tout de suite. Cinq ou six personnes
e trouvent déjà sur le balcon et, dans la lumière incertaine, les
isages se confondent. Les manifestants continuent à réclamer
mre Negy, quand celui-ci est déjà sous leurs yeux et s'apprête
parler. Quelqu'un, enfin, trouve une lampe baladeuse et s'en
ert comme d'un projecteur qui vient éclairer le visage de Nagy.

Aussitôt, les applaudissements crépitent. Ils sont francs, pro-
ngés. L'apparition de Nagy est une autre victoire. Nagy lève
main pour réclamer le silence.

— Camarades... commence-t-il.

A ce moment précis, des protestations et des huées fusent de
outes parts. Par groupes entiers, les manifestants crient : « Nous
e sommes pas des camarades ». La clameur s'enfle et remplit la
lace. En réalité, il y a dans la foule des milliers et des milliers de
ommunistes, des membres convaincus du Parti qui, de toute
vidence, n'ont rien contre la formule employée. Ils sont eux-
nêmes surpris par la violence de la protestation. Tous ceux qui
nt des yeux et des oreilles ont compris à ce moment que la Hongrie
e rejetait pas seulement Staline et Rakosi. mais encore toute la
ictature du Parti telle qu'elle se manifestait. Le Parti des Tra-
ailleurs hongrois — la Parti communiste — avait fait faillite
éfinitivement et de façon irréversible [5].

L'allocution de Nagy, que celui-ci voulait apaisante, déçut aussi
foule. Les gens d'ailleurs, pour la plupart, n'en entendirent pas
rand chose, car on n'avait pas prévu de micro. Et ceux-là qui
urent saisir les paroles de l'orateur ne furent pas les moins mécon-
nts. Quand Nagy invita l'assistance à rentrer paisiblement chez
le, la déception s'aggrava. Toute la place grondait, murmurait,
aucun applaudissement n'accueillit la péroraison de Nagy. Un
stant embarrassé celui-ci invita enfin l'assistance à entonner

5. Il n'existe pas de texte authentique de cette allocution improvisée.
est le journal kadariste *Élet és Irodalom* du 10 mai 1957 qui en donne
version la plus approchante : « Je salue avec affection ceux qui sont
i présents. Toute mon estime va à la jeunesse démocratique hongroise
ui, par son élan, veut contribuer à écarter les obstacles qui se dressent
vant la démocratie socialiste. C'est par la négociation au sein du Parti
la discussion des problèmes que passe le chemin qui mène vers le règle-
ent des conflits. Nous voulons sauvegarder l'ordre constitutionnel et
discipline. Le gouvernement ne saurait tarder à prendre des décisions. »

l'hymne national. Il commença lui-même à chanter de sa belle voix sonore.

Une fois l'hymne terminé, la foule se mit effectivement à refluer. Certains étaient las, d'autres avaient été ébranlés par les conseils de Nagy, pensant qu'il avait sans doute ses raisons de parler ainsi. Pourtant, tous avaient au cœur un vague sentiment d'insatisfaction. Ils n'avaient rien obtenu de concret, les choses pouvaient dès demain retomber dans l'ornière. Et parmi ceux qui restaient commençait à courir un mot d'ordre de plus en plus impératif : « Demain, la grève. »

L'orateur avait regagné le bureau de Mekis. Personne ne lui dit qu'il n'avait pas su parler comme il convenait... Lui-même s'en rendait parfaitement compte. Ses paroles avaient été plus mesurées que le ton général des articles de la presse du Parti, ces jours derniers. Pourtant, les personnes présentes dans le bureau n'eurent pas l'impression que Nagy était abattu par son échec. Il semblait fatigué, mais non découragé, comme s'il avait su d'avance que son allocution ne serait pas bien accueillie. Au fond, c'est au Comité central qu'il s'était adressé et non pas à la foule. Son allusion à la négociation au sein du Parti et à la discussion des problèmes est à cet égard révélatrice. Il croyait que les masses finiraient par rentrer chez elles — quelle que soit leur déception — et qu'à la prochaine réunion du Comité central il pourrait imposer ses conceptions de libéralisation du régime. Alors la légère baisse de confiance enregistrée ce jour-là serait largement compensée.

A ce moment arriva la nouvelle qu'on se battait à la Radio.

Le 15 mars 1948, la jeunesse de Pest s'était dirigée vers l'imprimerie Landerer-Heckenast pour y faire imprimer ses douze points historiques. Les jeunes de 1956, s'étant détachés du gros des manifestants, marchèrent vers l'immeuble de la Radio dans l'intention de faire connaître à la nation tout entière leurs revendications. C'était, en somme, bien naturel. Nul besoin d'un plan concerté d'avance. C'était tellement naturel que les chefs de la police politique y avaient songé avant eux. Voilà ce qui explique pourquoi, lorsque les premiers groupes de jeunes arrivèrent en vue de l'immeuble, la garde s'y trouvait déjà renforcée depuis deux heures ([6]-[7]).

6. « Le capitaine Janos Mester et le lieutenant Mihaly Varga quittèren, le quartier général de l'A.V.H. pour se rendre à la radio afin de faire de là, un rapport sur les événements. Le commandement de l'A.V.H. avait en effet reçu une information selon laquelle les travailleurs de la

Le gros pâté de maisons désuètes où se trouvent entassés la édaction, les studios et les centres techniques de la Radio se lresse à quelques pas du Musée National qui vit le départ de la Révolution de 1848. On croirait voir un signe du Destin dans ette conjonction des deux événements révolutionnaires : c'est levant les statues de Petöfi et de Bem que la foule a d'abord léfilé, c'est place Kossuth, devant le Parlement, qu'elle s'est ssemblée, c'est maintenant aux abords du Musée National qu'elle e porte. Mais en 1956, les Parques filaient, dévidaient et coupaient e fil bien plus vite qu'un siècle plus tôt.

Il y a 108 ans, lorsque les révolutionnaires pénétrèrent dans imprimerie Heckenast pour faire composer leur manifeste au népris de la censure, le propriétaire, un vieux Souabe, charmant t libéral, dit avec un sourire complice : « Messieurs, je ne me oumets qu'à la force ». Là-dessus l'un des manifestants toucha égèrement le bras du vieillard; la force s'étant manifestée, le ravail pouvait commencer.

Les dirigeants de la Radio, quant à eux, n'avaient ni le même ourage, ni la même astuce, et ne firent preuve d'aucune solidarité vec la jeunesse. Ils refusèrent de diffuser ses revendications.

Cependant, la foule ne cessait de s'enfler dans l'étroite rue Sandor Brody. Comme la lourde porte des studios était fermée, aucune aison directe ne pouvait être établie avec la direction. Les jeunes e mirent alors à scander : « Un micro dans la rue ! » Cette exi-ence, peut-être naïve, revenait sans cesse. En fait, les manifes-ants ne faisaient que réclamer une chose qui, disait-on, leur appar-enait depuis longtemps, à savoir que la Radio était au peuple, t que celui-ci avait le droit de faire entendre sa voix sur les ondes. 'atmosphère était si lourde qu'enfin, la direction de la Radio aissa pénétrer dans l'immeuble une délégation d'une vingtaine

adio qui avaient formulé des revendications avaient l'intention de cesser travail pour les soutenir. Les deux officiers étaient chargés d'informer outes les dix minutes le commandant Mézes, adjoint au commandant 1 chef, sur l'évolution de la situation. Pour parer à toute éventualité, s deux officiers avaient emporté quarante grenades lacrymogènes et uarante pétards fumigènes. » (Témoignage écrit par l'ancien comman-ant de l'A.V.H., cité par Solyom-Zele dans l'ouvrage : *En combattant contre-révolution*. Budapest, 1957). On peut supposer que cet arsenal ṕressif n'était pas seulement prévu pour les travailleurs de la radio.

7. « Je suis arrivé à la maison de la radio, rue Sandor Brody, avec une ompagnie d'A.V.H. (Témoignage du commandant N. K. cité par *Forces ntre-révolutionnaires dans les événements d'octobre en Hongrie* », tome 2. udapest 1957.)

de membres. Un long marchandage commença à propos des revendications qui pouvaient être diffusées et de celles qu'il fallait passer sous silence. Les partisans d'Imre Nagy qui se trouvaient dans la délégation ne réclamaient pas la diffusion intégrale et s'efforçaient plutôt d'arriver à une conciliation. Sans posséder, bien entendu, l'autorité du « Vieux », il leur arriva en somme la même aventure qu'à lui : ils furent devancés par l'exaltation populaire [8].

Les négociations traînaient en longueur. Devant l'immeuble, les manifestants commençaient à se demander si leurs camarades n'étaient pas gardés en otages. Au fur et à mesure que le temps passait, cette impression se renforçait, et elle échauffait autant les esprits que la vue des détachements de l'A.V.H. qui ne cessaient d'arriver. La situation fut encore envenimée par une tentative stupide de la direction de la Radio pour berner la foule. Une voiture munie d'un haut-parleur vint se ranger devant la porte, soi-disant pour enregistrer sur magnétophone la déclara-

8. On peut citer à ce sujet un récit publié le 23 janvier 1957 par le quotidien officieux du gouvernement Kadar, *Népszabadsag*.
— Que voulez-vous de la Radio? demanda Valéria Benke (*présidente de la Radio*).
La majorité des délégués gardait son calme, mais l'un d'eux bondit :
— Nous voulons que la Radio appartienne au peuple. Nous ne partirons pas avant d'avoir obtenu satisfaction.
— Qu'entendez-vous par : « la Radio doit être au peuple »?
— Qu'il faut un micro dans la rue pour que tout le monde puisse exprimer son opinion.
Peter Erdös intervint (*Erdös était le délégué du cercle Petöfi qui, en cette qualité, participait aux négociations*) :
— La Radio combat déjà depuis longtemps pour un esprit plus démocratique. Croyez-vous qu'on serve cette cause en installant un micro dans la rue? Vous ne pouvez pas vous porter garants, individuellement, de tous les gens qui se trouvent dans la rue. Comment savoir qui veut parler et ce qu'il veut dire?
Le jeune exalté bondit derechef :
— Assez de ces bavardages vides et démagogiques. Nous ne marchons plus.
Peter Erdös rougit d'indignation :
— Comment oses-tu parler de démagogie? J'ai assez entendu cette accusation dans les prisons de l'A.V.H.
L'un des jeunes gens apaise ses camarades et dit, calmement :
— Nous exigeons qu'on donne lecture de nos quatorze points [9].

9. Cette note en appelle une autre. Péter Erdös a passé trois ans en prison à la suite des affaires Rajk et Kadar. Après sa libération, il critiqua si violemment Rakosi qu'il fut le seul parmi les réhabilités à être remis en prison. En février 1956 il fut en effet arrêté et condamné à huit mois de prison pour excitation contre le régime. Il ne fut libéré qu'après la chute de Rakosi.

on en quatorze points des étudiants. N'était-ce pas vraiment microphone dans la rue? Certes, à cela près que les quatorze oints ne furent nullement diffusés.

Une jeune femme vêtue d'un manteau couleur lie-de-vin se ıcha sur le toit de la voiture et donna lecture du manifeste. De foule, on cria aux gens qui se penchaient aux fenêtres de sortir urs postes pour vérifier si le texte lu par la speakerine improsée était vraiment diffusé. Quand on comprit qu'il n'en était rien, ı voulut faire un mauvais parti aux occupants de la voiture, mais ux-ci — cinq employés de la Radio et un officier de police — avaient ·jà réintégré l'immeuble par une porte dérobée. Par la suite, la foule servit de la voiture comme d'un bélier contre la porte principale.

C'est au milieu de cette effervescence que huit heures sonnèrent que la Radio se mit à retransmettre le discours du premier crétaire du Parti, Ernö Gerö. On considère généralement ce scours comme l'étincelle qui a mis le feu aux poudres. C'est là, en entendu, une exagération. Le fait est que les paroles de Gerö, ontrant la rigueur inhumaine de l'orateur, ses phrases redonıntes, sa servilité à l'égard de l'Union Soviétique, son incoméhension et son aggressivité exaspérèrent les gens les plus ıtients. Et les manifestants de la Radio ne l'étaient guère. Sa ıine évidente du populaire, son refus obstiné devant les initiaves de la jeunesse révoltaient. « *Nous condamnons* » disait GerL, *ceux qui essayent de propager dans notre jeunesse le poison du auvinisme et profitent des libertés démocratiques que notre État ırantit au peuple travailleur pour organiser une manifestation ıtionaliste.* » C'est toute la leçon que le premier secrétaire du ırti tire des événements qu'il souligne de formules lapidaires lles que « *tentatives des fauteurs de troubles* », « *des éléments stiles* », « *provocation* », « *subversion nationaliste* », etc. Voilà mment Gerö voit une manifestation qui a ému le pays tout tier par son ampleur et sa spontanéité [10].

10. Il convient de constater cependant que le discours de Gerö contient s formules qui marquent un certain progrès par rapport aux déclarations térieures du premier secrétaire. « *Mieux vaut avancer plus lentement ur progresser, si possible, sans heurts* », disait Gerö, phrase qui pouvait e interprétée comme un recul, ou une concession. A propos des coopéraes, Gerö disait : « *dans le mouvement coopérateur il ne faudrait pas fixer 'avance les résultats, en pourcentages ou en chiffres précis.* » Autre recul, tre concession. Mais à l'heure fiévreuse où ce sont la liberté de la nation sa manière de vivre qui sont en cause, de telles « innovations » ne sont pas rceptibles, noyées qu'elles sont dans un flot de menaces et de phraséologie.

Les manifestants qui, devant l'immeuble de la Radio, écoutent ce discours grâce aux postes placés aux fenêtres, sont scandalisés d'entendre ces vociférations, alors que leur propre texte n'est toujours pas retransmis sur les ondes. Les protestations se font pressantes.

Enfin, un assaut en règle est tenté contre l'immeuble pour imposer la diffusion du manifeste. Une dizaine de jeunes gens renversent la voiture-radio et poussent l'imposante Dodge contre la porte principale. D'autres ramassent des briques sur un chantier de reconstruction tout proche et visent les fenêtres. D'autres encore tentent d'utiliser les grillages des fenêtres pour grimper jusqu'aux balcons.

Les défenseurs de l'édifice sont en nombre : plus de cinq cents qui, si l'on tient compte de l'étroitesse des rues avoisinantes, représentent une force dense. Certes, une bonne partie des soldats de la garde, y compris certains officiers, n'ont aucune envie de combattre la foule, mais il est évident que l'armement dont ils disposent leur donne un sentiment de supériorité. Ils vont employer des moyens de plus en plus rudes pour tenter de disperser la population [11].

Les défenseurs de l'immeuble lancèrent d'abord dans la rue des bombes lacrymogènes. Armes à double tranchant, dans la circonstance. La fumée pénétra à l'intérieur de la maison par les fenêtres dont les vitres avaient été brisées, et les assiégés eux-mêmes suffoquaient. On fit donner ensuite les lances à incendie des pompiers, et on se mit à tirer des coups d'avertissement. Des soldats postés dans la cour de la Radio mirent baïonnette au canon

11. Les deux témoignages kadaristes cités plus haut de Solyom-Zele et du commandant N. K. contredisent certaines affirmations officielles selon lesquelles le corps de garde de la radio était réduit et peu armé. Selon le premier ouvrage, la garde *permanente* comprenait seize soldats de l'A.V.H. et une section du premier bataillon des Gardes. Il précise : « Les sentinelles, voyant les événements, réclamèrent au commandement supérieur des renforts immédiats. A cet appel, et sur l'ordre du colonel Miklos Orban, un premier renfort fut acheminé sous les ordres du commandant Jozsef Fehér, commandant adjoint des forces intérieures du maintien de l'ordre... Aux appels ultérieurs, un détachement de cent hommes, puis un autre de cent vingt, appartenant l'un et l'autre au premier bataillon des Gardes, furent envoyés sur les lieux. Cent cinquante à deux cents hommes du maintien de l'ordre appartenant au 2e bataillon vinrent renforcer les défenses de l'immeuble... Cela se passait vers neuf heures du soir... En outre, le commandement des forces du maintien de l'ordre de l'A.V.H. détacha aux studios de nouveaux renforts... »

s'élançèrent contre la foule en criant « *Hajrá* » (Allons-y). Ils ›ussèrent deux pointes dans la foule, réussirent à occuper toute rue, devant l'immeuble, et s'y déployèrent en tirailleurs.

C'est vers 21 heures que partirent les premiers coups de feu. est à craindre qu'on ne sache jamais qui tira les premières ılles. En tout cas, il n'est pas impossible que des manifestants ›nt été atteints par les coups soi-disant tirés en l'air en manière avertissement. Toujours est-il qu'après avoir nettoyé la rue ndor Brody, les A.V.H., qui avaient pris position du jardin du ısée à la place Gutemberg proche des grands boulevards, tenaient s deux squares sous leur feu ainsi que les rues voisines de façon ›mpêcher toute nouvelle pénétration des assaillants [12].

Bientôt, des morts et des blessés gisaient sur le pavé. Le mouvement populaire était désormais trempé et consacré par le sang. Les manifestants emportèrent un des cadavres devant l'im-:uble du journal officiel *Szabad Nép*, situé non loin de là.

Du boulevard du Musée débouchaient deux chars de combat ›voyés en renfort. La foule, à l'abri de ces chars, reflua rue San-›r Brody où s'engagea un combat en règle [13].

·2. La presse et la propagande du gouvernement Kadar nient, bien endu, que les premiers coups de feu soient partis de la Radio. Mais s fournissent des versions contradictoires : « Plus tard (avant 19 h 30) s avons tiré des coups d'avertissement » (déclaration du commandant ·K., Livre Blanc hongrois, tome 2). Deux pages plus loin, dans le ne Livre Blanc on peut lire : « Vers dix heures et demie du soir les ·ats ont reçu l'ordre de tirer des coups d'avertissement ». « Le colonel an donna l'ordre de tirer vers 23 h 30 (Solyom Zele : « *En combattant ›ontre-révolution* »). « Le commandant de la garde a demandé à ses ›érieurs ce qu'il devait faire. A minuit trente-cinq exactement, il reçut lre d'ouvrir le feu... Vers une heure du matin, les divers comman-ts — voyant qu'il n'y avait pas d'autre solution, donnèrent l'ordre à s unités d'ouvrir le feu à leur tour » (« *Forces contre-révolutionnaires ›s les événements d'octobre en Hongrie* »).

a dernière de ces versions est la plus fréquemment citée. Les mêmes ıments prétendent que la foule aurait commencé à tirer vers 21 heures, › h 30, même, affirment certains. Même en acceptant cette thèse, on : se demander comment il se fait que les défenseurs aient mis plu-rs heures à risposter à des assaillants puissamment armés, paraît-il. dans ces conditions, comment se peut-il que la foule n'ait pas réussi ›endre d'assaut le bâtiment de la Radio dont elle avait enfoncé les es, mettant à profit les trois ou quatre heures pendant lesquelles les ›nseurs se seraient abstenus de tirer.

:. D'où provenaient les armes des manifestants? « De dépôts secrets › par les services d'espionnage impérialistes ». « De réserves cachées terre distribuées au moment opportun », etc. L'ouvrage de Solyom-admet cependant : « Pour la vérité historique il faut dire franchement dans la foule se trouvaient de nombreux officiers de la Honvéd et

Dans ce combat la balance pencha lentement du côté des manifestants. Ceux-ci reçurent en effet des armes des policiers et des soldats qui ne voulaient pas se battre contre eux, et bientôt arrivèrent les premiers camions remplis de munitions légères, conduits par les ouvriers des arsenaux.

Des renforts de « matériel humain » affluaient aussi sur la place. Les uns venaient de la place du Parlement — pour la plupart des jeunes gens insatisfaits et découragés —, les autres, ivres de triomphe, arrivaient du Bois de Ville où ils avaient jeté bas la statue de Staline. On avait passé des cordes au cou du dictateur qui, tout d'abord, ne cédait pas. Des filins d'acier tirés par un lourd camion en vinrent à bout et bientôt, il ne restait plus sur le socle qu'une paire de bottes géantes.

Plus la foule s'enflait, plus son humeur devenait guerrière. Les manifestants voulaient venger leurs morts. L'assaut redoublait de vigueur. Les insurgés venaient d'occuper les maisons proches de la Radio qui leur servaient de plates-formes de tir. C'était une lutte à la vie et à la mort, dans le fracas des armes.

Informé de la bataille, Imre Nagy décida de passer au siège du Comité central, rue Akadémia. Il était accompagné de son gendre, Ferenc Janossy, du secrétaire du cercle Petöfi, Gabor Tancos, du publiciste Miklos Vasarhelyi, d'autres amis encore.

Au siège du Comité central, le désarroi était à son comble. Après avoir diffusé le discours de Gerö, la Radio annonça que le Bureau politique avait convoqué le Comité central *pour le 31 octobre.* Quelques minutes plus tard, le speaker rectifiait : « Le Bureau politique, à l'issue de sa réunion d'aujourd'hui, a décidé de convoquer le Comité central *pour une date très rappro-*

plusieurs officiers de la police. Devant la Radio, on remarquait surtout des officiers de l'Académie Petöfi. Une partie d'entre eux s'étaient tournés, en paroles et en actes contre les A.V.H. défenseurs de la Radio. D'autres, au contraire, combattirent bravement pour défendre l'immeuble. Les principaux porte-parole des autres groupes de manifestants — devant la Gare de l'Est et ailleurs — étaient souvent aussi des officiers de la Honvéd ». Le même ouvrage ajoute : « Parmi les contre-révolutionnaires arrêtés se trouvaient sept ou huit jeunes ouvriers de Csepel. Ils ont reconnu avoir reçu des armes de l'Association des Combattants de la Liberté (organisation para-militaire sur le modèle soviétique) de leur usine. Les armes, provenant de l'arsenal de l'usine, consistaient surtout en fusils de petit calibre, mais aussi en fusils de l'armée. Ces jeunes gens, d'origine provinciale, habitaient un foyer ouvrier de Csepel. » Et dans le second tome du Livre Blanc on lit : « Un camion rempli de soldats s'engagea dans la foule; les gens bondirent à l'intérieur et demandèrent, ou saisirent, les armes des occupants. »

iée. » Deux heures plus tard, nouvelle rectification : le Bureau olitique du Parti des Travailleurs hongrois convoque *sans délai* Comité central pour examiner la situation et pour discuter es décisions à prendre.

Entre temps, les membres du Comité central arrivent les uns orès les autres. Le ministre de l'Intérieur, Laszlo Piros qui, ar la grâce de Rakosi, a pu troquer le tablier de boucher contre uniforme de général, organise la défense de l'immeuble. Il nomme a commandement du secteur un colonel des gardes-frontières, ncien « moscoutaire », et renforce le corps de garde composé policiers et de gardes-frontières par une unité des brigades flu- ales.

Imre Nagy est introduit dans le bureau d'Ernö Gerö. Le prési- nt du Conseil, Andras Hegedüs, se tient lui aussi dans la pièce.

En guise de préambule, Gerö attaque violemment Nagy. Tout qui se passe est son œuvre. Maintenant, dit-il, il peut cuire ns son jus.

Nagy proteste avec véhémence. Depuis longtemps, il ne cesse attirer l'attention du Parti et du Gouvernement sur le danger 'il y a à jouer avec le feu.

La discussion se poursuit, âprement. C'est un chassé-croisé reproches. Enfin, on décide qu'Imre Nagy va participer à la union du Comité central fixée pour cette nuit, en tant qu'invité. pendant, son gendre et ses amis ne sont pas admis à la salle séances et doivent attendre dans un bureau voisin.

La séance est houleuse, dramatique, pleine de confusion. On prend que ce n'est pas seulement devant la Radio qu'on se bat. s insurgés viennent d'attaquer l'immeuble du *Szabad Nép* où ont réussi à prendre pied. A grand peine, les collaborateurs journal ont fait sortir par une porte dérobée Jozsef Révai, mbre du Bureau politique, que Gerö avait envoyé du *Szabad* p dans la soirée pour surveiller Marton Horvath, jugé trop u. Révai, bien que paralysé partiellement à la suite d'une aque, ne cessait de répéter avec une rage démente qu'il fallait r sur la foule.

Les staliniens acharnés du Comité central réclamèrent une ression sans merci. Ils qualifièrent l'insurrection d' « action iste contre-révolutionnaire » qu il fallait mater sans délai. endant, des éléments plus modérés posèrent la question des ponsabilités. A leurs yeux, Gerö en portait une lourde part.

Ils exigèrent qu'Imre Nagy fût nommé sur le champ président du Conseil et que le Bureau politique soit complété.

Les représentants des deux tendances s'accordaient sur la nécessité de rétablir l'ordre avant tout ; à cet effet, il fallait décréter l'état de siège. Plusieurs orateurs recommandèrent de faire appel aux troupes soviétiques, mais aucune décision ne fut prise dans ce sens. Andras Hegedüs déclara vers minuit aux trois délégués de l'Association des Écrivains qui attendaient dans l'antichambre — les poètes Laszlo Benjamin et Zoltan Zelk, ainsi que Sandor Erdei — qu'une contre-révolution fasciste venait d'éclater, qui serait brisée par les armes. *Au cas où* on n'y arriverait pas, on ferait appel aux troupes soviétiques.

Imre Nagy était pris dans une situation inextricable. Il se trouvait en face du même Comité central qui, deux ans auparavant, s'était unanimement rangé à ses côtés *contre* Rakosi et Gerö. Mais c'était aussi le même Comité central qui, six mois plus tard, prenait unanimement position *pour* Rakosi et Gerö contre lui, et dénonçait brutalement ses « agissements ». Il y a dix-huit mois qu'il se prépare à affronter ces gens face à face pour leur dire qu'il considère les calomnies déversées sur son compte comme immorales, pour défendre ses thèses et les faire accepter au cours d'une franche discussion. C'est en vue de cette discussion qu'il a rédigé un « Mémoire » de plusieurs centaines de pages où il répond point par point à toutes les accusations et expose son point de vue. Il ne pensait pas, à ce moment-là, que la rencontre serait aussi dramatique. Ces hommes qui s'entre-déchirent aujourd'hui sont tous responsables du chaos actuel. C'est en vain qu'il a tiré la sonnette d'alarme : c'est devant eux qu'il doit plaider la cause du Parti et de la Nation, c'est avec eux qu'il faut prendre des décisions. Ils ont trahi et cependant il est désormais le fétu de paille auquel ils se reccrochent. Mais la question qui est en jeu dépasse largement ces pantins. Il s'agit du socialisme et de l'avenir de la Hongrie, deux choses sacrées pour Nagy.

Son intervention — à propos de l'ordre du jour — fut brève. Il consentit à l'état de siège. A cette heure, il ne connaissait pas l'ampleur des combats et il était persuadé que l'ordre pourrait être rétabli en quelques heures. Il croyait lui aussi que la première chose à faire était de rétablir l'ordre, après quoi il arriverait bien à imposer son programme.

Dans son intervention il ne fit aucune allusion à un appel aux

roupes soviétiques. La question d'ailleurs n'était pas à débattre, n y pensait seulement comme à une éventualité. D'autre part, uelque répugnance qu'il eût à envisager cette éventualité, il ensait que s'il s'y montrait hostile, cela ne pourrait qu'envenimer s choses au lieu de contribuer à la solution pacifique qu'il souhaiiit. Était-il indiqué pour protester là contre, lui qui affrontait ne assemblée où siégeaient de nombreux citoyens ou agents oviétiques qui l'avaient tant de fois traîné dans la boue pour son rétendu « nationalisme » et son « antisoviétisme »? Même s'il en tenait à des généralités, une réaction contraire à celle qu'il ésirait était à craindre. Et, en fin de compte, il pensait que les hoses n'en viendraient pas au point où la question serait sérieument posée.

La séance fut suspendue à plusieurs reprises. Il y eut des conciabules de groupes. Des informations d'ordre militaire arrivaient. ans les premières heures du matin, les insurgés finirent par se endre maîtres de la Radio. En plusieurs points de la ville on se attait. Un camion du service de nettoiement traîna la statue battue de Staline jusqu'au Théâtre National. Le Comité central ota l'état de siège.

Pour respecter les formes, une commission fut désignée qui alla rouver Imre Nagy pour lui proposer le poste de président du onseil des ministres. Il répondit qu'il acceptait, et qu'il consiérait comme nécessaire d'élaborer rapidement un vaste proramme gouvernemental.

Toute sa vie, il avait lutté et souffert pour que le Parti soit imé du peuple, et pour que le Parti comprenne le peuple. Et au oment où on l'appelait à la tête du gouvernement, ce peuple, s armes à la main, se dressait contre la dictature du Parti. Il 'y a pas un an, il avait lancé des avertissements passionnés et rophétiques : « *Il est à craindre que ce sera au bord du précipice, non au fond, que nous comprendrons les nouvelles fautes que nous vons commises et qui peuvent être fatales au pays.* »

Il pensait alors qu'en se jetant lui-même, comme un pont, u-dessus de ce précipice, il pourrait éviter l'irréparable.

Tibor MERAX

Jean Pouillon.

LE DIEU CACHÉ
OU L'HISTOIRE VISIBLE

« ... je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties[1] ». Commentant cette phrase de Pascal, L. Goldmann écrit : « La marche de la connaissance apparaît ainsi comme une oscillation perpétuelle entre les parties et le tout qui doivent s'éclairer mutuellement[2]. » En fait, c'est là plus qu'un commentaire, Goldmann opère un changement de perspective : celui précisément qui lui permet d'écrire son livre et de proposer de Pascal une interprétation, qui ne soit pas une pure et simple répétition forcément dégradée. Ce changement est celui du négatif au positif. Goldmann ne doute pas qu'il y ait une « marche de la connaissance », dont l' « oscillation », même « perpétuelle », n'empêche pas le progrès. Seulement, ce n'est pas ce que dit Pascal : celui-ci pose une exigence dont il n'est que trop clair à ses yeux que ni la science, ni la philosophie, ni même la théologie, ne peuvent la satisfaire. Contre Descartes — car c'est ce dernier qui est visé dans ce fragment — il définit la condition d'une connaissance rigoureuse, mais c'est pour la déclarer impossible, ou en tout cas irréalisée, ce qui d'ailleurs, on le verra plus loin, revient, en raison de son refus de l'histoire, à la dire irréalisable. Goldmann, au contraire, voit dans la formule pascalienne la règle positive d'une connaissance réelle. Autrement dit, il la fait passer du plan polémique au plan méthodologique, pour l'appliquer ensuite à l'œuvre et à la situation de Pascal lui-même.

1. *Pensées.* Fragment 72. Édition Brunschvicg.
2. Lucien Goldmann. *Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les* Pensées *de Pascal et dans le théâtre de Racine* (p. 15). Éd. Gallimard.

Le rationalisme cartésien affirme la possibilité de constituer les chaînes de raison qui, partant de principes en eux-mêmes vidents, soient orientées selon un ordre nécessaire. Pascal nie t l'évidence des principes et l'existence d'un ordre privilégié : n'y a pas de points de départ certains et indépendants, uisque tout point de départ n'est connu que dans sa relation u point d'arrivée, et il n'y a pas d'ordre privilégié, puisque ela est vrai dans tous les cas : qu'on aille des parties au tout u inversement, et quel que soit le caractère — absolu ou elatif — de celle-là ou de celui-ci. Pascal refuse d'ailleurs le ostulat qui est à la base de tout ordre rationaliste. Cet ordre, n effet, sépare autant qu'il unit; il faut même dire qu'il épare avant d'unir, car sa possibilité repose sur le caractère discret » des vérités qu'il ordonne. Cette « discrétion » est . condition de l'évidence cartésienne : la vérité est un caractère ıtrinsèque de l'idée et peut donc être à la fois isolée et certaine. our Pascal, au contraire, il n'y a pas de vérité par ielle. Le agment 72 pose clairement une exigence de totalité, bien lus : de totalité immédiate. Cela signifie que Pascal conteste on seulement la validité de l'ordre que le rationaliste croit ouvoir établir, mais surtout l'idée même qu'un ordre puisse : doive être établi. Il n'y a pas d'ordre absolument, ni même elativement valable, tout bonnement parce qu'il n'y a pas 'ordre du tout. Le simple se lie au complexe, ou le complexe ı simple, non pas par une série d'intermédiaires — dont la ıaîne pourrait rester incertaine, mais non la nécessité d'en ıoisir une, fût-ce en désespoir de cause, — mais en vertu d'une ciprocité immédiate, qui exclut précisément tout intermé-aire : c'est en elle-même et tout de suite que la partie implique tout et réciproquement [3]. Pourtant, Pascal géomètre sait en qu'on peut lier des raisons selon un ordre qui n'est pas différent. Mais cet ordre n'est un progrès qu'en apparence : géomètre se cantonne dans une certaine abstraction, il va ı général au général et la « vérité » finale qu'il construit n'est . fait pas plus proche de la réalité que la première. On peut . dire autant du moraliste, du philosophe, de n'importe quel vant. Atteignent-ils au moins, les uns et les autres, des vérités opres aux domaines restreints qu'ils étudient ? Justement

3. On comprend dans ces conditions que les *Pensées* soient faites de ıgments et combien il est vain de chercher à les ordonner.

non, car c'est essentiellement à la relation entre ces domaines hétérogènes et qui se situent sur des plans différents, que s'applique l'exigence de totalité. Une proposition quelconque n'est pas vraie, au sens où l'entend Pascal, parce qu'elle est rattachée à d'autres propositions situées sur le même plan; elle ne peut l'être que si l'ordre purement logique où elle s'insère est lui-même intégré dans une conception d'ensemble de la réalité, capable à la fois d'opérer la synthèse des divers ordres et d'en maintenir l'hétérogénéité : car il faut « connaître *particulièrement* les parties ». Il n'y a en effet de connaissance que du réel concret. Ce n'est pas une lapalissade, car toute la question est de savoir ce qu'est ce réel, et la critique que Pascal adresse au rationalisme cartésien — tel, bien entendu, qu'il se le représente — c'est non seulement logique, comme il apparaissait d'abord, mais aussi et surtout ontologique. Ce qu'il lui reproche, en effet, c'est d'admettre que la réalité puisse être déduite sans solution de continuité, au moins en droit. Pour Pascal, la réalité n'est pas plate et on ne peut donc espérer en rendre compte selon un ordre linéaire, si assoupli puisse-t-il être. Elle se développe dans des directions différentes, à des niveaux différents, et toute connaissance unilatérale est donc, si claire qu'en soit la démonstration logique, radicalement insuffisante et obscure.

Que signifie alors en fin de compte le fragment 72 ? Il semble au premier abord ne susciter qu'une difficulté supplémentaire pour la déduction, à savoir cette oscillation inévitable dont parle Goldmann. Mais on vient de voir qu'en fait, pour Pascal, le problème de la déduction est tout à fait secondaire, puisque, résolu ou non, il ne concerne jamais qu'un secteur homogène du réel. Or la totalité qu'il s'agit de connaître — et sans laquelle on ne peut rien connaître — est celle de domaines hétérogènes, impossibles à déduire les uns des autres. Il ne peut donc être question de la composer ou de la décomposer comme une mosaïque ou un produit, et c'est pourquoi le rapport entre chaque partie et le tout doit s'opérer sans intermédiaires. On se tromperait donc fort sur le sens et la portée du fragment 72, si l'on voyait entre partie et tout une relation d'emboîtement : la réalité n'est pas une poupée russe. Aussi le choix des mots « partie » et « tout », qui peuvent en effet suggérer une telle relation, n'est-il pas très heureux. Peu

nporte cependant, si l'on comprend qu'entre l'une et l'autre y a un rapport d'*expression*. A la connaissance linéaire, 'ascal oppose l'organisation structurelle. L'idée de structure st en effet profondément différente de celle d'ordre. Elle seule ermet de transformer en cercle vrai — si l'on peut ainsi arler — le cercle vicieux que Pascal reproche à la connaissance ırtésienne. Dans une structure, chaque élément est, non pas ne étape intermédiaire dans la constitution du tout, mais expression particulière de la totalité qui se réfléchit immédia-ment et totalement en elle. Il n'existe pas d'autre voie pour ırmonter le paradoxe de l'autonomie et de la dépendance multanées de l'élément par rapport à l'ensemble et pour ›ncevoir la synthèse de l'hétérogène [4].

Arrivé à ce point, il semblerait que Pascal ait les moyens, ›n seulement de critiquer, mais encore de dépasser la concep-on cartésienne de l'univers. Il n'en est rien. Le mot « moyen » 'appartient d'ailleurs pas au vocabulaire pascalien. Il suppose ı effet un développement temporel, le passage du simplement sé au réalisé, il demande qu'on reconnaisse au possible une ›rtaine existence. Or Pascal ne peut penser le possible. Comme monire très bien Goldmann, sa pensée obéit toujours à la i du *tout ou rien*. Que donne celle-ci en l'occurrence ? Si la ciprocité des éléments et de l'ensemble doit être immédiate, le doit se dégager sur-le-champ, se manifester tout de suite. ue ce ne soit pas le cas n'est que trop évident. Si non, pourquoi escartes ? Pourquoi cette volonté d'unifier la connaissance lon un ordre progressif ? Le problème de l'unité ne se poserait ême pas et l'homme jouirait immédiatement de ce que

4. Spinoza tente de résoudre une contradiction analogue grâce au rallélisme des attributs de la substance, qui permet de définir la vérité la fois comme caractère intrinsèque de l'idée et comme adéquation. ais cette solution n'a de valeur objective que si l'on réduit à deux le ›mbre des attributs : la pensée et l'étendue. Alors, en effet, la transparence ıi est l'idéal de ce rationalisme, peut être atteinte, du moins espérée. Spinoza maintient l'infinité des attributs et, par suite, le caractère sondable de la substance. Le parallélisme devient alors cause d'opacité. f. Desanti. *Introduction à l'histoire de la philosophie*, p. 125. Éd. de la ›uvelle critique). La solution pascalienne est donc préférable, puisque notion de structure permet d'éviter le problème de l'infinité substan-·lle. Ou, du moins, elle serait préférable, si la réalité pouvait être effecti-ment structurée, ce qui — on va le voir maintenant — n'est pas le cas ur Pascal.

Spinoza appelle la connaissance du troisième genre [5]. Il faut donc reconnaître que le monde est en morceaux et qu'on ne peut les recoller. Les recoller, quelle qu'en soit la manière, supposerait un progrès au terme duquel seulement se révélerait la totalité, et celle-ci aurait donc une histoire. L'hypothèse est évidemment absurde, dès qu'on donne à cette totalité son seul vrai nom selon Pascal : Dieu, ou plutôt le monde en tant qu'il est une création divine (et non en tant qu'il est l'objet du regard humain). On arrive alors à cette conclusion paradoxale que la totalité impossible est cependant toujours déjà réalisée : le monde est en même temps brisé et unifié. Mais cette unité, l'homme ne peut la voir, il ne peut qu'en ressentir le besoin : il sent qu'il doit « passer outre [6] » le morcellement du monde, mais il en est incapable. Elle est donc transcendante, mais d'une transcendance qui se trouve non pas en avant et qui indiquerait un dépassement possible, mais en arrière et vers laquelle on ne peut revenir. Autrement dit, l'exigence de totalité est condamnée définitivement à rester pure exigence, sans possibilité de satisfaction. Elle renvoie à un Dieu, qui parle par elle et en ce sens est présent à l'homme dans ce monde, mais qui en même temps est inaccessible et donc absent : Dieu absent et présent à la fois, « Dieu caché ». L'exigence pascalienne d'une articulation compréhensive et globale des parties et du tout sert donc simplement à dévaloriser les connaissances dites rationnelles, à montrer que, si claires soient-elles, elles restent obscures. Obscurité irrémédiable, puisqu'elle ne résulte pas d'une déviation de la connaissance, puisque sa source est à l'origine de celle-ci. L'histoire de la connaissance est donc doublement illusoire, puisque le monde est à la fois *toujours* déchiré et *déjà* unifié — mais selon un « déjà » qui met l'unité hors de l'atteinte humaine. D'où le paradoxe capital : il serait absurde de prétendre corriger des connaissances à jamais obscures, il est au contraire naturel de les développer et — comme le dit Pascal à propos de la géométrie — d'y faire, sinon l'emploi, du moins « l'essai de notre force » [7], car l'important est, non pas d'y renoncer, mais

5. Laquelle est autre chose que la connaissance rationnelle cherchée par Descartes.
6. L'expression se trouve dans un autre passage du même fragment 72.
7. Lettre à Fermat du 10 août 1661.

de ne pas se faire d'illusions à leur propos. On peut même dire qu'en un sens elles sont vraies, aussi définitivement vraies qu'en un autre sens elles sont définitivement fausses : elles manifestent, malgré elles, le caractère brisé d'une réalité que l'homme est incapable de saisir dans son unité. Le refus de l'univers rationaliste n'amorce donc pas, chez Pascal, son dépassement. Il en est plutôt l'acceptation subtile et désespérée. La contradiction est en quelque sorte figée, dépouillée de tout caractère moteur : elle reste une pure et simple contestation. Le refus pascalien des sciences est, pourrait-on dire, « intra-scientifique », tout comme son refus du monde (de la vie dans le monde) est, selon l'expression de Goldmann, un refus « intra-mondain ». Il ne dépasse le monde et les sciences de son temps pas plus qu'il ne s'en retire, il n'anticipe pas plus qu'il ne rétrograde. On comprend ainsi combien il est difficile de le situer historiquement, et, à supposer que la question ait un sens, de déceler dans sa critique d'un rationalisme en plein essor ce qu'elle a de retardataire et ce qu'elle a de progressiste.

*
* *

Cette conception d'un monde morcelé, dont l'unité ne peut être saisie que négativement, comme exigence aussi certaine que radicalement insatisfaite, vient d'être exposée à partir de considérations épistémologiques. Mais il est évident que son importance pour Pascal est bien plus qu'épistémologique. Goldmann montre de façon précise et convaincante qu'elle est au centre des *Pensées*, qu'elle éclaire tous les jugements de Pascal — qu'ils portent sur la morale, sur la vie sociale, sur la religion ou sur la science et la philosophie —, que le sentiment de l'impossible unité de l'univers fait l'unité réelle de la conscience pascalienne. En quelque domaine que ce soit, les mêmes thèmes réapparaissent : l'union des contraires sans effacement de la contradiction — l'obligation de lier, dans la connaissance comme dans l'action, le particulier et l'universel, et l'incapacité où l'homme se trouve de le faire — l'impossibilité d'effectuer temporellement une synthèse qui ne peut être que donnée, qui ne l'est pas et qui pourtant doit être supposée —, autrement dit : la constatation de la médiation et le postulat de l'immédiateté, la disqualification de l'histoire.

Ces thèmes ont une valeur polémique : ils font s'effondrer toutes les justifications que l'homme prétend donner de sa connaissance ou de son action. Mais leur force vient de ce que Pascal les retourne contre lui-même : c'est pour lui-même qu'il prône cette exigence de totalité, et il sait, il sent qu'il ne peut la satisfaire. Autant que d'une impossibilité de connaître, il s'agit d'une impossibilité de vivre. Cette « impuissance de l'homme » n'est pas constatée du dehors par un observateur, qui prétendrait se tenir à l'extérieur de l'univers, dans l'île de sa conscience où il trouverait au moins la certitude de sa négation ; elle n'est vraiment connue que subie, au moment où il est clair — si l'on peut dire — qu'il n'y a pas d'échappatoire. C'est pourquoi — et Goldmann analyse fort bien cette pensée difficile à propos de la notion du « juste pécheur » —, le refus, qu'il faut opposer au monde, à toutes les prétendues certitudes du monde, est en même temps une acceptation, une attitude « intramondaine », le contraire d'une évasion. Ce refus du monde est aussi une vision du monde, et ce qui précède justifie qu'on la nomme tragique : un Dieu caché, un monde brisé, un homme déchiré, une incertitude radicale qui se manifeste non par un égal rejet du « oui » et du « non », mais par leur énonciation simultanée.

L'emploi de cette expression — vision du monde — exige quelques précautions et précisions. Elle risque de conduire à un relativisme sceptique et esthétisant, qui, sous couleur de mieux comprendre les auteurs étudiés, leur reste absolument étranger. Souvent, en effet, on parle de « vision du monde » pour souligner uniquement l'aspect subjectif d'une œuvre. Dire alors de la pensée d'un philosophe : « c'est une vision du monde », revient à suggérer que le philosophe en question ne voit rien ou qu'il voit mal, et que, de toute façon, c'est sans importance ! C'est surtout se refuser à poser le problème de la vérité de cette « vision », problème qui est pourtant essentiel pour l'auteur considéré et devrait l'être aussi pour son historien. La « vision » est coupée du monde vu, mais on ne gagne même pas à cette opération de mieux comprendre la subjectivité ainsi isolée. Le sujet n'est pas situé dans un monde qui lui rendrait une certaine objectivité, il fournit simplement l'image personnalisée de la particularité de la doctrine : Spinoza, par exemple, n'est que l'homme qui a présenté l'hallucination

onnue sous le nom de spinozisme ! Seule compte alors la
ohérence de la doctrine, et comme celle-ci n'est rapportée
rien d'autre qu'elle-même, elle n'est plus finalement qu'un
bjet d'art. Détachée du sujet réel qui l'a élaborée et du monde
u'elle exprimait, elle est à tous et à personne : n'importe
ui peut penser n'importe quoi !

Ce n'est évidemment pas ainsi que Goldmann l'entend !
omprendre un auteur, c'est d'abord comprendre ce qu'il a
oulu dire, et ce qu'il a voulu dire, c'est la vérité. Il faut
dmettre cette volonté et son éventuelle réussite, et non la
évaloriser au nom d'un quelconque déterminisme social ou
istorique. Cela n'empêche pas que cette vérité soit visée,
t peut-être atteinte, selon une perspective particulière,
'insérant elle-même dans une problématique plus large dont
n ne voit pas comment on pourrait la définir autrement
u'historiquement. Subjectif et objectif, particulier et uni-
ersel ne sont pas les termes d'un dilemme entre lesquels il
audrait choisir, ce sont ceux d'un échange constant. Considérer
ne œuvre comme exprimant une vision du monde, c'est
econnaître sa particularité sans méconnaître pour autant sa
aleur de vérité. Il peut d'ailleurs exister un lien — et c'est
ans doute le cas de Pascal — entre l'étroitesse de la vision
t sa pénétration objective. Autrement dit, parler de « vision
u monde », ce ne doit pas être un prétexte pour éluder le
roblème de la vérité, ce doit être au contraire une façon de
poser plus concrètement. On peut édifier beaucoup de théo-
es pour définir la vérité, mais dans tous les cas une proposi-
on vraie, une fois formulée, se présente d'une part comme
niverselle, d'autre part comme indépassable, c'est-à-dire
mme ne pouvant être ultérieurement contredite. C'est là
ne définition essentiellement pratique, puisqu'elle énonce
ulement des critères de fait dont l'application peut toujours
re contestée : la proposition reste vrai pour autant qu'on
peut trouver quelqu'un pour la récuser et pour autant
'elle n'est pas remplacée par une autre. Par conséquent,
ute vérité prétendue doit être soumise à une épreuve, qui
'est pas simplement logique, mais qui est en réalité — même
dans certains cas on ne s'en aperçoit pas — sociologique
historique : peut-elle, dans une situation donnée, être admise
r tous ou seulement par les membres d'un certain groupe

social? Peut-elle, dans son domaine propre, mettre un terme à l'histoire [8]?. Autrement dit, toute vision du monde doit d'une part être replacée dans son contexte social, d'autre part être située dans une évolution historique, non pas pour devenir le simple effet de causes sociales et historiques, en perdant ainsi sa valeur propre de vérité, mais au contraire pour que celle-ci puisse apparaître : en même temps éclairée et éclairante, selon le rapport mutuel des parties et du tout, dont parle Goldmann.

Toutefois, les choses ne sont pas aussi simples que Goldmann semble le croire. Il n'est pas certain, en effet, que les deux intégrations — l'intégration sociale et l'intégration historique, ou, si l'on veut, l'intégration dans une totalité synchronique et l'intégration dans une totalité diachronique — aboutissent à des résultats concordants. La signification d'une œuvre, quand on la considère comme exprimant la vision du monde propre à un groupe social, n'est pas forcément la même que celle qu'elle prend, quand on la situe dans une série idéologico-historique de visions du monde. La « vision tragique », qui se manifeste dans le jansénisme, est-elle exactement la même chose que la « vision tragique », en tant que celle-ci représente, selon Goldmann, un « tournant » sur la voie qui mène la pensée occidentale de « l'atomisme rationaliste ou empiriste vers la pensée dialectique »? Il n'y a sans doute pas nécessairement contradiction et le problème est non pas de choisir une interprétation, mais d'organiser des interprétations valables en des sens différents, à des niveaux différents de réalité. En outre, chaque intégration soulève des questions particulières. Il faut, dit Goldmann, intégrer l'œuvre considérée dans une « totalité significative ». La difficulté dans chaque cas est alors moins de parvenir à une telle totalité, que de déterminer où s'arrêter, à quel moment on peut mettre un terme à la totalisation. D'autre part, caractériser la vision tragique par opposition à la vision rationaliste et à la vision dialectique suppose une typologie des visions du monde. Il serait, certes, inadmissible de faire de la constitution précise de cette typologie un préalable à la recherche, car c'est seulement grâce à des recherches

8. Bien entendu, une réponse négative ne fait pas de la proposition en question une absurdité, elle limite simplement sa validité, de façon d'ailleurs positive.

e ce genre qu'elle pourra se constituer. Goldmann a raison e le souligner. Mais la véritable difficulté est de faire concorder ı succession historique réelle des types et leur ordonnance ɔgique. Il n'est pas évident, a priori, que l'ordre typologique rationalisme, vision tragique, dialectique », réponde à l'his- ɔire réelle de la pensée. Cela ne veut pas dire que le premier 'éclaire pas la seconde, cela signifie qu'il y a là encore des ıpports complexes à débrouiller. Enfin, la relation de l'œuvre ıdividuelle à la totalité qui l'intègre n'est pas simple non lus : Le jansénisme, c'est Pascal et Barcos et Arnauld ; mais ɛla ne signifie pas que ce qu'ils ont de commun soit tout ɛssentiel et que ce en quoi ils diffèrent soit accidentel. Gold- ıann estime au contraire — d'accord en cela avec l'Église, le remarque lui-même — que les *Pensées*, précisément dans ɛ qu'elles ont de contestable aux yeux de Barcos et d'Arnauld, ıi d'ailleurs ne sont pas du même avis, expriment le jansé- ısme véritable [9]. C'est dire que si le particulier, pour être ɔmpris, doit être intégré dans le général, ce que le général d'essentiel peut cependant n'apparaître que dans le parti- ılier. Mais quel est alors le rôle propre de l'intégration ? La ıestion se complique encore si l'on remarque que, d'un autre ɔint de vue, ce particulier essentiel renvoie à une généralité ıtre que celle du jansénisme. Le radicalisme, qui oppose ıscal à Barcos et à Arnauld (en des sens d'ailleurs différents), t aussi, selon Goldmann, ce qui l'unit à Kant et définit la sion tragique dans sa généralité historique. On retrouve i le problème posé par la dualité des intégrations. La tâche ndamentale, dont Goldmann n'a pu évidemment que donner ıe idée encore incomplète, serait de montrer comment tous s problèmes s'articulent entre eux — ces problèmes plutôt ıe leurs solutions diverses, car celles-ci sont autant de ma- ères de bloquer le mouvement concret de la pensée que remet marche au contraire l'enchaînement des questions.

*
* *

« L'impossibilité radicale de réaliser une vie valable dans

9. Goldmann, *op. cit.* p. 182.

le monde[10] », telle est, selon la perspective tragique[11], la condition de l'homme, de tout homme[12]. Goldmann particularise cette condition : sa thèse consiste d'abord à mettre en relation « une certaine évolution de la monarchie absolue et le développement dans les milieux de robe, et notamment dans les milieux parlementaires, d'une attitude de réserve envers la vie sociale et envers l'État — envers le *monde* —, attitude qui était cependant dénuée de tout élément d'opposition politique ou sociale active, et qui a constitué l'arrière-plan idéologique et affectif sur lequel s'est développée l'idéologie janséniste[13]. » Le fait politique fondamental de la première moitié du XVIIe siècle aurait été[14] le passage d'une monarchie parlementaire (ou plutôt de son ébauche), où le roi, contre les seigneurs, s'appuie sur le corps des « officiers », issus du tiers-état, à la monarchie absolue, indépendante à la fois de la noblesse enfin domestiquée et du tiers-état déçu dans ses ambitions ou ses rêves politiques, assez forte enfin pour ne plus s'appuyer que sur des bureaucrates qui n'existent que par elle et pour elle, les « commissaires ». Ces derniers se voient attribuer une grande part des attributions et des prérogatives des officiers, lesquels se trouvent rejetés peu à peu en marge de la vie sociale et politique. A cette situation, ils ont réagi de diverses manières (opposition active, mécontentement vague, efforts pour faire carrière dans la nouvelle bureaucratie), mais c'est un fait incontestable que « les milieux de robe ont joué un rôle décisif dans l'histoire du mouvement janséniste[15] ».

Le jansénisme apparaît ainsi comme l'idéologie d'un groupe social, qui voit décliner son influence publique sans espoir de retour, et pour qui ce déclin est, non pas simplement un phé-

10. Goldmann, *op. cit.*, p. 117.
11. Perspective idéologique, mais aussi sentiment et comportement : « vision totale ».
12. Cela signifie, non pas qu'il y a pour Pascal *une nature humaine*, mais au contraire qu'il n'y en a pas : dans l'univers, il n'y a pas de lieu naturel et supportable pour l'homme, pas de lieu où il puisse être naturellement et paisiblement lui-même. *Op. cit.*, p. 239.
13. *Op. cit.*, p. 157.
14. Selon Goldmann, bien entendu. Mais il s'agit au moins d'une hypothèse de travail indispensable, appuyée sur des arguments solides. Si on les conteste, ce n'est pas la peine d'aller plus loin.
15. *Op. cit.*, p. 156.

mène historique particulier, mais la preuve que le monde le domaine du péché et du non-sens. Quel est le lien exact i unit cette situation objective — le déclin des officiers, istallation de la monarchie absolue — et cette idéologie? t-ce un lien de causalité? Deux raisons indiquent qu'il n'en rien : d'abord, le jansénisme n'est pas l'unique réponse ologique qui ait été donnée au problème posé par l'évolu- n historique; ensuite, sous le nom de jansénisme, plusieurs urants, dont Goldmann montre avec pénétration les pro- .des différences, doivent être distingués et une simple alyse sociale ne pourrait rendre compte de leur diversité.

Dans une étude sur Corneille [16], Dort s'appuie précisément · la thèse de Goldmann relative à la décadence des officiers à la montée des commissaires, pour expliquer une œuvre i n'a rien de janséniste. Corneille appartient au même milieu e les grands jansénistes. Il a lui-même vécu leurs désillu- ns, l'absolutisme monarchique dément aussi cruellement ur lui que pour eux un idéal social et politique analogue. pendant il réagit tout autrement. Il n'accepte pas l'échec, en tout cas il n'en tire pas la même conclusion : Le monde devient pas un spectacle insensé, dont il faudrait détourner yeux, ou qu'il faudrait condamner absolument, ou encore 'on serait bien obligé d'accepter mais avec un total déta- ement, « sans y prendre de part ». Dort montre fort bien e jusqu'au bout l'idée d'un monde rénové reste le terme référence par rapport auquel il faut juger le monde réel, que, s'il y a illusion, elle n'est pas du côté de l'idéal, mais côté de la prétendue réalité. Autrement dit, l'impossibilité réaliser l'idéal, l'éclatement du monde réel — que Corneille rouve tout autant qu'un janséniste — ne le font pas renoncer concevoir l'un et à combattre l'autre. La vérité de ce monde st pas son imperfection, elle réside dans la possibilité, qu'il nage malgré tout, d'en concevoir la réforme. Il faut conce- ir l'Idée, même si le réel paraît la contredire. L'œuvre de rneille exprime en somme la position rationaliste, en tant e celle-ci répond au *même* problème que le jansénisme. ldmann, pourtant, ne parle pas de Corneille. Certes, il oppose nsénisme et rationalisme, mais il cantonne cette opposition

.6. Corneille, par Bernard Dort. L'Arche. Cf. T. M., nº 134.

dans le domaine idéologique et lui réserve une signification plus historique que sociale, il n'insiste pas sur la liaison immédiate que cache leur opposition et qui les rend profondément contemporains. Cette liaison se marque d'abord dans le fait que les représentants de l'une et l'autre tendance sont issus du même groupe social. Descartes, sans doute, est gentilhomme, mais il appartient à la noblesse de robe. Son père était conseiller au Parlement de Bretagne. Il en est de même de plusieurs de ses correspondants philosophes et mathématiciens : Fermat, par exemple, était conseiller au Parlement de Toulouse. On objectera que Descartes ne s'est guère mêlé aux conflits au milieu desquels est apparu le jansénisme, qu'il s'est tôt retiré — moralement et physiquement — du monde que les jansénistes ne perdaient jamais de vue, même et peut-être surtout lorsqu'ils y renonçaient totalement, puisque leur renoncement ne trouvait son plein sens que dans l'importance (négative) maintenue au monde condamné. Mais précisément l'attitude cartésienne, parce qu'elle est totalement différente de la janséniste, prouve qu'en face d'une même réalité, des mêmes problèmes, une autre forme de refus ou de retrait était, au même moment, et pour les mêmes hommes, possible. Le rationalisme, en effet, ne s'oppose pas au jansénisme comme l'approbation du réel à sa condamnation. Descartes se retire du monde au moins autant que Barcos, l'histoire lui apparaît aussi insensée qu'à Pascal et la « morale provisoire » n'est pas, empiriquement parlant, tellement éloignée du « refus intramondain ». Où est donc la différence? Elle consiste évidemment en ceci que Descartes, s'il se retire du monde, trouve dans l'intériorité de sa conscience de quoi fonder la science. Une issue existe donc, et la retraite cartésienne n'a rien de tragique. Au fond le rationalisme n'est pas tragique, parce que ce qu'il rejette devient du même coup absolument sans importance, tombe dans l'apparence pure. Il y a tragédie, au contraire, quand ce qu'il faut condamner est précisément ce à quoi il faudrait tenir, ce qui devrait avoir un sens et qui n'en a pas. En ce sens, les jansénistes et surtout Pascal, sont beaucoup plus profondément « mondains » que Descartes : il leur faut laisser le monde, parce que c'est là qu'il faudrait trouver Dieu et qu'on ne l'y trouve pas. Descartes au contraire ne l'y a jamais cherché, à supposer, pourrait dire Pascal,

'il ait jamais cherché autre chose qu'un joueur de bille! st également de façon totalement différente que l'un et utre disqualifient l'histoire. Descartes la disqualifie en iée, Pascal en chrétien. Pour le premier, l'histoire n'a pas sens et c'est tout, il n'y a pas là de problème. C'est au ntraire un scandale pour le second : on ne comprendrait rien son attitude envers l'histoire, si l'on oubliait qu'en même nps il adhère à une conception essentiellement historique la religion, qu'il croit au « Dieu d'Abraham et de Jacob ». iistoire ne signifie plus rien, mais elle devrait signifier elque chose.

Tout ceci n'est pas une critique de Goldmann. En étendant analyse, il s'agissait simplement de montrer que le jansé-me n'était pas purement et simplement « déterminé » par conditions sociales, bien que, sans elles, on n'y comprenne 1, et que, pour rendre intelligible l'action de celles-ci, il ait aussi faire intervenir cette « passion contradictoire », it parle Sartre [17], et qui a conduit nombre d'officiers à sacrer la décadence de leur classe précisément par la façon it ils l'ont refusée. Toutefois, cette extension permet de mer un exemple du problème, signalé plus haut, des limites l'intégration méthodique à laquelle Goldmann procède. faut-il, en effet, les fixer? Pour comprendre les *Pensées*, s rattache — cela va de soi — au jansénisme, bien qu'elles n soient pas la seule expression, et il rattache le jansénisme ette importante fraction de la noblesse de robe que la monar-e absolue dépouille de son rôle. Mais, en fait, l'installation l'absolutisme reste en dehors de l'intégration, elle en trace, dehors, la limite : une fois délimitée la totalité significative constitue une certaine classe sociale en voie de déchéance, dmann revient vers le jansénisme et ses différents courants. méthode est incontestablement féconde, mais ne pouvait-on r plus loin? La comparaison précédente du rationalisme du jansénisme, considérés comme réactions divergentes à même problème, suggère l'idée que Goldmann aurait pu ndre comme totalité significative l'installation de la monar-e absolue et la constitution corrélative d'une bourgeoisie ıvelle, celle qui se développera au XVIIIe siècle et fera la

17. *Questions de méthode*. J.-P. Sartre. T. M., nº 140, note de la p. 659.

Révolution française. Les réflexions méthodologiques de Goldmann n'en eussent pas été modifiées, ni sa phénoménologie de la vision tragique; en revanche la signification historique de cette dernière et la conception de sa relation avec le rationalisme aurait changé : le jansénisme ne serait peut-être plus apparu comme l'antithèse du rationalisme, mais comme une des contradictions internes qui l'ont, non pas rendu caduc, mais poussé en avant. On retrouvera cette question, quand on examinera l'autre thèse de Goldmann, celle qui concerne l'insertion de la vision tragique dans la série idéologico-historique qui mène du rationalisme à la pensée dialectique.

La seconde raison qui empêche de voir dans le jansénisme le simple reflet d'une situation sociale, est qu'il comporte plusieurs courants dont la diversité ne peut être expliquée, ni même seulement reconnue à partir de cette situation. Goldmann distingue quatre tendances, « quatre positions-types » : « s'accommoder — à contre-cœur — du mal et du mensonge du monde; lutter pour la vérité et le bien dans un monde où ils ont une place — réduite sans doute — mais réelle; confesser le bien et la vérité en face d'un monde radicalement mauvais, qui ne saurait que les persécuter et les proscrire; se taire en face d'un monde, qui ne saurait même pas entendre la parole d'un chrétien [18]. » Autrement dit, quatre courants font du jansénisme une réalité complexe, qui se définit davantage par le problème commun auquel il faut faire face que par les réponses diverses qui lui sont données : un courant modéré (la première position dans la citation précédente dont il y a peu à dire, un « extrémisme non tragique » (la troisième), un « centrisme dramatique » (la deuxième), dont Arnauld est la figure la plus représentative, enfin un « extrémisme tragique » (la quatrième), celui de Barcos. Cette classification permet de préciser le sens que Goldmann attribue au mot « tragique ». Que ce dernier ne convienne pas au courant modéré ne pose évidemment aucun problème. En revanche, il est utile de marquer la possibilité de l'existence d'un extrémisme — celui de Jacqueline Pascal, par exemple —, qui ne soit pas tragique. Il n'y a pas de tragédie, en effet, lorsqu'il est possible de trouver une position tenable, soustraite au doute et permettant de définir une ligne de conduite stable et constante, fût-elle d'opposition

18. Goldmann. *Op. cit.*, p. 158.

fois obstinée et résignée. Ou encore : il n'y a pas de tragédie, nd on peut trouver un refuge. Quand, en face du monde, queline Pascal confesse le vrai, elle pense donner un exemple itif, clair pour tous; son refus du monde, elle l'adresse monde, dont elle admet par conséquent qu'il peut le comndre. Ce refus peut être efficace, mais, ne le serait-il jamais, 'y a pas de doute qu'il faut l'énoncer et que dans cette nciation, on ne trouve une issue exemplaire. Il n'y a pas tragédie non plus quand, avec Arnauld, on pense que « la ne *actuelle* de l'homme se situe *dans* le monde et *dans* l'Église itante où il doit défendre, en tant que vrai chrétien, le bien a vérité, et cela... [même]... sans aucun espoir de changement *ical* [19] ». Le drame, que vit un homme comme Arnauld, e fortes chances de se terminer mal, il reste un drame, t-à-dire quelque chose de tout différent d'une tragédie. vie chrétienne dans le monde n'est donc pas, selon cette spective, un idéal contradictoire, c'est au contraire le seul il faille se proposer : « Il n'existe aucune opposition nécese entre la participation active à la vie sociale et politique... a qualité de chrétien [20] ». Le tragique, au sens rigoureux terme, ce n'est donc pas simplement le retrait hors du nde, ni le combat, même désespéré, contre le mal : le ait peut être un repos, le combat est une reconnaissance l'adversaire. La tragédie, au contraire, apparaît lorsque utte pour le bien et le vrai — qu'elle soit menée dans le nde ou qu'elle se réduise à une affirmation exemplaire et exmondaine — perd toute utilité et toute signification même r le salut du chrétien. La tragédie, à la limite, est l'impossibide vivre et, finalement, le silence, car, à formuler expressént les raisons de cette impossibilité, on risquerait soit de fesser la vérité comme si elle pouvait avoir un sens pour nonde corrompu, soit de chercher une illusoire satisfaction s une lutte vaine contre le mal.

Cette analyse montre d'abord que le jansénisme et la vision gique, quoique liés, sont deux choses différentes. Celle-ci résente une virtualité interne de celui-là : elle en est la lisation radicale, en même temps qu'un dépassement, car 'y a pas de tragique que janséniste. Le jansénisme, en tant

9. Goldmann. *Op. cit.*, p. 168. Les mots soulignés le sont par l'auteur.
0. *Op. cit.*, p. 170.

qu'il est un ensemble de réactions à un certain donné social, ou plutôt en tant qu'il en fournit un certain éclairage, donne à la conception tragique les moyens de s'actualiser dans la société du XVIIe siècle, il constitue l'intermédiaire concret grâce auquel peuvent s'articuler de façon compréhensible une certaine réalité sociale et une certaine idéologie. Il apparaît en second lieu que Pascal est proprement inclassable : il ne représente pas un cinquième courant — les *Provinciales* se rattachent au courant arnaldien et il existe une parenté certaine entre les *Pensées* et la position de Barcos —, il est au-delà de ces distinctions, ou plutôt il fait qu'il y ait un au-delà : il se situe au point précis où le jansénisme s'épuise jusqu'à n'être plus que sa propre radicalisation tragique. Il est inutile de revenir sur le contenu de ce radicalisme : Goldmann l'explicite d'une manière qui rend superflu tout commentaire; en outre, tout ce qui a été dit jusqu'ici pour caractériser la vision tragique s'en inspirait. C'est à la lumière de la radicalisation pascalienne, conçue comme achèvement et dépassement du jansénisme, que celui-ci a pu être analysé, même en ses aspects non tragiques.

Ainsi y a-t-il dans le jansénisme une logique interne, dont le point de départ est sans doute dans le réel social, mais dont le ressort n'est pas ailleurs qu'en elle-même. Cela ne signifie nullement qu'il faille séparer l'analyse sociale et l'analyse logique (phénoménologique). Il faut simplement d'abord ne pas imaginer que l'une peut tenir lieu de l'autre — l'analyse logique seule ne permet pas de comprendre, si on ne l'a pas saisie d'abord, la relation au monde, spécifique du jansénisme; l'analyse sociale seule ne permet pas de comprendre la constitution intérieure du mouvement, en gros elle vaut pour tous les jansénistes et, si Pascal, par exemple, n'avait pas existé, elle resterait la même —, il faut ensuite constater qu'en fait, même si l'on ne s'en aperçoit pas toujours, on ne peut pousser chacune assez loin que dans la mesure où en même temps on poursuit l'autre aussi rigoureusement : c'est parce qu'on conçoit la possibilité du radicalisme qu'on peut avoir l'idée de le mettre en rapport, comme le fait Goldmann, avec les fluctuations de la politique monarchique à l'égard de Port-Royal, et c'est parce qu'on étudie la situation sociale des jansénistes qu'on peut avoir l'idée d'une dialectique du refus du monde. Autre-

nt dit, il ne s'agit pas de déduire l'idéologie du social, il
git de les articuler et d'assurer ainsi entre eux une liaison
s étroite que celle qu'imposerait en apparence un déter-
nisme causal, et évidemment plus intelligible. Le mérite
t-être principal de Goldmann est d'avoir montré comment
blir une telle articulation. L'interprétation qu'il donne
Racine est, de ce point de vue, d'autant plus instructive
est parue, presque en même temps que le *Dieu caché*, une
de [21] essentiellement sociologique du théâtre et de la vie
Racine, à laquelle il est utile de confronter l'ouvrage de
dmann.

'our ce dernier, Racine est en quelque sorte l'homologue
éraire de Pascal philosophe. Sans doute les chemins suivis
les deux hommes sont-ils inverses. Pascal est arnaldien
s les *Provinciales*, où il combat dans le monde pour une
té qu'il croit possible de faire reconnaître, puis, dans les
sées, il rejoint et dépasse en le radicalisant, l'extrémisme
Barcos. Racine, au contraire, commence par l'extrémisme
cosien dont les premières tragédies sont comme l'illustra-
, il le pousse à son terme, tout comme Pascal, en écrivant
dre, tragédie du refus intramondain, et enfin, avec *Esther*
Athalie, il se rallie au courant arnaldien. Mais l'opposition
ces deux évolutions importe moins que le fait que, grâce
les, Racine et Pascal ont en somme exprimé l'ensemble
ansénisme, et moins surtout que leur accord essentiel dans
s œuvres capitales, *Phèdre* et les *Pensées*. En outre, cette
osition n'a rien de mystérieux, si l'on situe les deux hommes
urs places respectives dans l'histoire générale du mouvement
éniste, notamment si l'on tient compte du fait que Pascal
mort avant ce qu'on a appelé la Paix de l'Église, alors que
ine y a largement survécu, a assisté à la reprise des persé-
ons et a pu finalement rallier un centrisme que l'évolution
événements contraignait à la résistance et au refus du
promis [22]. Picard, au contraire, veut ignorer tout cela,
qu'écrit-il? Ni une biographie, ni une étude littéraire.
se propose de comprendre ni l'œuvre, ni l'homme en tant
ndividu particulier; il n'est donc visé par aucune des cri-

. *La carrière de Jean Racine*, par Raymond Picard (Gallimard édit.).
. Cf. Goldmann. *Op. cit.*, p. 165.

tiques que Goldmann adresse, au début de son essai, à ceux qui prétendent expliquer l'œuvre par la psychologie individuelle de l'auteur ou retrouver dans l'œuvre la vie de celui-ci. « Ce n'est pas ici une biographie, mais l'histoire d'une carrière, où les événements de la vie de Racine sont considérés surtout en tant qu'ils ont eu des répercussions matérielles et sociales. Que l'auteur d'*Esther* ait fait carrière, on n'en saurait douter... Dans une société dont il ne discutait les règles ni les usages, il a constamment tenté de se faire reconnaître une place de plus en plus haute, et son désir d'ascension n'est pas plus douteux que le sens pratique et l'habileté mondaine qui lui ont servi à le satisfaire... [il est donc] légitime d'étudier en lui l'homme social, la manière dont il s'est intégré dans les divers groupes dont il a fait partie, les voies et les moyens de son existence matérielle, le style de son ambition, le périple qu'elle lui a fait parcourir... [23] ». La modestie du propos et sa limitation apparente ne doivent pas faire illusion : il s'agit en fait d'étudier la condition de l'homme de lettres au XVIIe siècle, et, plus encore, la « psychologie de la société dans laquelle, malgré laquelle, grâce à laquelle [la carrière de Racine] s'est faite [24] ». Cela suppose une grande prudence, mais aussi « un effort extrême d'imagination pour définir une hiérarchie des valeurs sociales, dont les nuances échappaient déjà à beaucoup de contemporains [25] ». Il ne peut être question ici de résumer le livre de Picard. Disons simplement que celui-ci a remarquablement atteint son but : on ne saurait mieux montrer que ce qu'on appelle le social est aussi bien en l'homme qu'en dehors de lui, ou, si l'on veut, que le psychologique est aussi bien dans les choses que dans l'homme. Sans doute le sait-on et le dit-on volontiers, mais on le montre moins souvent! Au premier abord pourtant, il paraît étrange d'approuver en même temps la thèse de Picard et celle de Goldmann : le Racine de l'un est, semble-t-il, un autre homme que le Racine de l'autre. Il n'y aurait pas tant opposition que dualité insurmontable : d'un côté la vie sociale, de l'autre la signification de l'œuvre, chacune se suffisant à elle-même et fondant une compréhension apparemment exhaustive. Cependant s'arrêter

23. Picard. *Op. cit.*, p. 7.
24. Picard. *Op. cit.*, p. 8.
25. Picard. *Op. cit.*, p. 12.

ant cette dualité, quitte à en faire le paradoxe racinien excellence [26], reviendrait à démentir ce qu'on a dit plus t de l'articulation nécessaire de l'idéologie et du social. fait, une lecture simultanée des deux ouvrages montre ils sont complémentaires : la carrière de Racine, avec son biguïté que Picard, malgré tous ses efforts, ne peut jamais nplètement éliminer, est la mise en application rigoureuse refus *intramondain*, dont le radicalisme revêt nécessaire-nt un caractère paradoxal, puisque, dans sa mondanité, emble — doit sembler — se confondre avec l'acceptation compromis. Ce qui est paradoxal chez Racine, ce n'est une dualité, qui est simplement illusoire, c'est l'unité de œuvre et de sa vie, mais il s'agit là du paradoxe consti-if du jansénisme. Seulement, cette unité ne peut ressortir de la liaison de deux analyses : toutes les deux sont indis-sables, aucune ne permet de négliger l'autre.

l est maintenant possible de préciser ce que chacune apporte autre, c'est-à-dire de préciser le sens du mot « intégration ». 'intégration ne signifie pas effacement des particularités et différences, ce qui précède l'a assez clairement prouvé. st même le contraire qui se produit : la particularité opaque, ement factuelle et, à ce titre, simplement constatable, ient intelligible à partir du moment où elle entre dans un tème de rapports, qu'elle contribue d'ailleurs à établir. égrer, c'est donc situer, ce qui implique d'une part la défi-on d'un certain domaine, d'autre part ce qu'il faut bien peler l'autoposition du particulier au sein de ce domaine : ne comprend rien à Pascal si on ne le place pas au sein du sénisme en tant que celui-ci apparaît comme la réaction bale d'un certain groupe à une réalité sociale qu'il n'a pas ée et qu'il faut étudier pour elle-même, mais, la façon dont cal se situe dans ce groupe, on ne l'apprend de rien d'autre de son œuvre. La compréhension ne peut être que circu-e. L'unité du domaine, c'est l'unité d'un problème qui ne ermine pas ses solutions — c'est-à-dire qui ne se résout lui-même, automatiquement —, mais qui définit et leur

6. Ainsi que, par erreur sans doute, Goldmann le suggère lorsqu'il écrit : La conscience extrémiste et tragique, qui était celle de Racine à cette que, sinon dans sa vie, tout au moins dans sa création littéraire. » *cit.*, p. 165.

style commun et leurs moyens, qui permet de reconnaître cette communauté dans les solutions effectivement apportées, mais non de déduire celles-ci dans leur particularité. Autrement dit, ce que définit l'analyse sociale, c'est un certain « champ de possibilités », et ce qu'apporte l'analyse idéologique, c'est la structuration effective de ce champ, étant bien entendu qu'il ne s'agit pas de faire coller ensemble deux méthodes en fait indépendantes, mais que la structuration va de pair avec la délimitation et l'exploration des possibilités. L'intérêt de cette détermination d'un champ de possibilités apparaît de façon particulièrement nette dans le livre de Desanti sur Spinoza [27], parce que la première partie, seule parue aujourd'hui, lui est principalement consacrée. Cette première partie vise simplement à nous mettre « en possession du champ des problèmes impliqués par la société où [Spinoza] vivait, par le maniement des instruments de culture qui s'y développèrent ». La seconde partie devra montrer, corrélativement, « comment Spinoza [va] s'emparer des problèmes qui vivent sous ses yeux, comment ces problèmes [vont] s'articuler sur ceux que livre la tradition et que Spinoza connaît du fait de sa culture, et comment le penseur [va], par son effort subjectif, accomplir ce premier mouvement d'universalisation de la conscience bourgeoise dont nous avons marqué l'exigence [28]. » Pour l'instant, Desanti montre comment le développement du capitalisme commercial oblige le bourgeois à penser son universalité et comment les instruments conceptuels nouveaux que les progrès de la science mettent à sa disposition l'obligent à transformer les concepts traditionnels dont l'éclatement commande à la fois la diversité et la liaison concrète des solutions possibles. Si l'on s'en tient là, Desanti ne contredit pas Goldmann : comme le dit Sartre, « Desanti montre le champ culturel, Goldmann montre la détermination d'une partie de ce champ par une passion humaine, éprouvée concrètement par un groupe singulier, à l'occasion de sa déchéance historique [29] ». La contradiction apparaît seulement lorsque la détermination totale de ce champ est en question et qu'i

27. *Introduction à l'histoire de la philosophie. Recherches à propos de Spinoza*, par J.-T. Desanti (Éd. de la Nouvelle Critique.)
28. Desanti, *op. cit.*, pp. 310 et 313.
29. Sartre, *art. cit.*

t alors d'ordonner, l'une par rapport à l'autre, la déter-
ıtion tragique et la détermination rationaliste. Mais
ıosition ne concerne pas la méthode. Toutefois, il arrive à
.nti de trop simplifier les choses : on a l'impression que
le problème pour Spinoza est de choisir un vêtement à sa
enance parmi les divers complets déjà taillés que lui
ose son époque. En réalité — et Goldmann le montre
x à propos de Pascal — Spinoza invente une solution
ɪnnelle qui, pour être socialement prédéterminée, ne saurait
cependant prédite. On ne peut l'énoncer sans lui ou avant
ıien que, par un certain côté, sa signification lui échappe.
'oit, une fois encore, que l'étude de l'organisation sociale
ɜtude de l'œuvre doivent être menées de front, même au
e — que Goldmann a raison d'accepter — d'une certaine
ısion : chacune fait avancer l'autre.

.ns tout ceci, qu'est devenu le concept qui, au début,
.ssait fondamental : celui de vision du monde ? Goldmann
:t très assuré quant à son sens et à l'usage qu'il faut en
; malheureusement, il est difficile au lecteur de partager
assurance. « Une vision du monde, c'est précisément cet
nble d'aspirations, de sentiments et d'idées qui réunit
ıembres d'un groupe (le plus souvent, d'une classe sociale)
oppose aux autres groupes. C'est, sans doute, une schéma-
.on, une extrapolation de l'historien, mais l'extrapolation
ɜ tendance *réelle* chez les membres d'un groupe qui réalisent
cette conscience de classe d'une manière plus ou moins
ɜiente et cohérente [30]. » Cette définition peut sembler
ɜ; l'ennui, c'est qu'elle ne concorde pas avec l'analyse
mène effectivement Goldmann et dont elle ne saurait
quer la fécondité. Elle ramène en effet à cette conception
ıpport entre la partie et le tout, que, précisément en me
ınt à Pascal, j'ai critiquée au début de cet article —
ɜption qui fait de la partie une mutilation du tout et qui,
nnaissant la notion de structure, confond à tort l'intégra-
avec l'addition. Or, justement, quand Goldmann étudie
nsée de Pascal ou celle de Barcos, il ne commet pas cette
r, en laquelle pourtant la citation précédente induit le
ır. Tout d'abord, l'assimilation de la vision du monde à la

. Goldmann, *op. cit.*, p. 26.

conscience du groupe est très contestable. Ou alors, il vaut mieux renoncer au mot « vision ». Ce qui, en effet, assure l'unité du groupe (en tant qu'il peut être conscient de lui-même, c'est-à-dire en tant que ses membres ont conscience d'en faire partie), c'est moins une identité de sentiments et d'idées que le simple fait d'être confronté à un même problème. Le cas est particulièrement net pour les jansénistes. Ils peuvent n'avoir rien de commun entre eux, sauf précisément l'obligation de donner une réponse à un problème unique qui s'impose à eux. Certes, l'unicité du problème, on l'a vu, commande un certain type de solutions, sans quoi on ne comprendrait pas qu'il y ait groupe. Mais les solutions peuvent être très différentes et, en tout cas, leur rapport au type n'est pas un rapport d'extrapolation. D'ailleurs, ce type est très difficile à définir : en fait, ce que l'intégration des solutions permet de dégager, c'est l'ensemble structuré de leurs relations, la dialectique qui les unit et conduit l'analyse de l'une à l'autre, mais ce n'est que par une impropriété de terme qu'on peut appeler cet ensemble une « vision du monde ». Bien entendu, rien n'empêche de comparer les diverses solutions pour dégager après coup une idée générale, celle du jansénisme, par exemple. Mais le fait est que Goldmann n'a pas jugé bon de se livrer à ce travail inutile, et il a eu raison. Au surplus, s'il l'avait fait, les thèses propres à Pascal, ou à Barcos, ou à Arnauld, ne seraient pas pour autant apparues comme des « parties » de cette idée générale, moins cohérentes et plus pauvres. Elles seraient restées ce qu'elles sont, c'est-à-dire des pensées individuelles ayant leur cohérence interne et plus riches, en tout cas, que l'idée générale construite par élimination de leurs différences essentielles. Le jansénisme reconstruit selon cette méthode, non seulement n'aurait rien de réel (ni rien permettant de comprendre le réel), mais encore il n'exprimerait de ce mouvement que l'aspect le plus banal. L'accent mis sur la nécessité de l'intégration pour comprendre un phénomène historique ne signifie pas du tout que l'essentiel réside dans la généralité; il signifie simplement que, résidant dans la particularité qui est seule concrètement réelle, l'essentiel n'est pourtant compréhensible que dans son ouverture sur une situation historique qui le dépasse. Pascal exprime l'essentiel du jansénisme, non pas en tant qu'il le résume ou en fait l'objet isolé d'une étude littéraire et philosophique, mais en

: qu'il répond au problème de tous les jansénistes et qu'il
pond, non pas comme eux, mais plus profondément qu'eux.
t-il faire alors de la théorie individuelle la véritable vision
monde? On ne voit pas l'utilité de cette qualification qui
pporterait rien de nouveau et qui, en tout cas, n'expliquerait
l'intérêt méthodologique que Goldmann attache à cette
ression. Il faut donc admettre que la « vision du monde »,
t autre chose qu'une pensée collective, qui à vrai dire n'existe
, au moins sous cette forme, et que telle ou telle pensée indivi-
lle. Qu'est-ce donc ? Sans doute ne faut-il entendre sous
mots rien d'autre, précisément, que cette règle de méthode
l'intégration, c'est-à-dire la combinaison de l'analyse
ologique et de l'analyse idéologique, la mise en relation
ectique du problème général et des réponses individuelles.
t un concept régulateur qui enjoint d'opérer — dans les
x directions — cette mise en relation. Goldmann dit d'ail-
s qu'il s'agit simplement d'un « instrument conceptuel ».
'y a alors rien d'étonnant à ce que l'instrument soit mis
:ancart, à ce que le concept se volatilise, lorsqu'il a rempli
office, c'est-à-dire lorsqu'il a permis de structurer le champ
ossibilités étudié.

outefois Goldmann ne le dit pas expressément et ce qui
:ède ne constitue qu'une interprétation. Je la crois cepen-
t juste pour autant qu'il s'agit de l'intégration au sens qui
t d'être défini, c'est-à-dire de l'intégration synchronique.
s Goldmann ne s'en tient pas là : il a aussi en vue une
gration diachronique et cette nouvelle perspective oblige
résenter les choses autrement. « Si, donc, la plupart des
ıents *essentiels* qui composent la structure schématique
écrits de Kant, Pascal et Racine sont analogues *malgré*
lifférences qui séparent ces écrivains en tant qu'individus
iriques vivants, nous sommes obligés de conclure à l'exis-
:e d'une réalité qui n'est plus purement individuelle et qui
prime à travers leurs œuvres. C'est précisément la vision
nonde, et, dans le cas précis des auteurs que nous venons de
:, la vision tragique...[31] » Cette définition non seulement
pose à l'interprétation proposée plus haut et que Goldmann
cepterait peut-être pas, elle est en outre profondément
rente de la définition déjà citée (et qu'on trouve à la page

. Goldmann, *op. cit.*, pp. 24-25. Les mots soulignés le sont par l'auteur.

suivante du livre), selon laquelle la vision du monde serait l'e trapolation d'une tendance commune aux membres d'un group membres qui sont évidemment contemporains. La chose e d'autant plus curieuse que Goldmann ne semble pas s'apercevo de ce qui n'est peut-être pas une contradiction, mais qui e au moins un appréciable changement de contenu ! La visio du monde ainsi définie n'est plus le concept qui permet d'int grer une pensée individuelle et le champ social qui lui e contemporain ; elle est le fait de ce qu'un phénoménolog considérerait comme une analyse eidétique, dont le rôle sera d'assurer la compréhension de l'histoire conçue non plus a sens statique — l'histoire d'un passé — mais au sens dynamiq — l'histoire d'un mouvement. Il est tout à fait normal de proposer cette compréhension comme but. D'autre part, est certain que cette analyse eidétique joue un rôle capit dans l'intégration selon le premier sens de ce mot : c'est e effet parce qu'il commence par définir la vision tragique dan son essence, que Goldmann peut ensuite la retrouver dans jansénisme ; c'est elle qui anime cette logique interne dont méconnaissance interdirait de dépasser soit l'analyse puremen littéraire des *Pensées*, soit la simple mise en place sociale d jansénisme. Il n'est donc pas question de reprocher à Goldman une dualité d'intentions, qu'imposent l'objet même de recherche et son ambition de donner une compréhensio totale d'un phénomène étudié à la fois dans son actualit (passée) et dans sa temporalité. Mais on doit regretter qu n'ait pas mieux distingué les problèmes posés par chacun de ces deux formes d'intégration — la synchronique et diachronique — et qu'en somme il ait cru que, celles-ci étan inséparables, elles pouvaient être confondues.

***

On a déjà eu l'occasion de dire que, pour Goldmann, vision tragique marque un tournant décisif dans l'histoir de la pensée : celui qui conduit du rationalisme cartésien à dialectique hégélienne puis marxiste. On a vu également quoi la vision tragique s'oppose au cartésianisme : Pasca reproche à Descartes de postuler la déductibilité du ré l'univocité de celui-ci, la possibilité d'en saisir tout de suite

lité, en somme l'adéquation immédiate et, pour ainsi dire, urelle de l'esprit humain à la réalité. Il conduit sa critique nontrant au contraire de toutes les façons possibles l'inadétion de l'homme à une réalité morcelée et plurivoque ncertitude radicale est donc le lot de l'homme. Mais cette clusion n'a rien à voir avec le scepticisme : elle repose, effet, sur la distinction paradoxale de la totalité et de la lisation. La totalité est — bien que la définissant autrement Descartes, Pascal est d'accord avec lui sur ce point contre sceptiques, — mais la totalisation est impossible, aucun eloppement historique ne permettra de l'effectuer : Dieu te, mais « caché ». En quoi cette « vision » annonce-t-elle pensée dialectique ? Celle-ci reconnaît aussi le caractère thétique du réel, le fait qu'il comporte des aspects et se ente à des niveaux non immédiatement conciliables, s elle « historise » ces thèmes : le Dieu caché devient toire visible, le paradoxe subsiste dans l'instant mais se ut dans l'histoire. L'homme tragique, qui exige mais ne saisir la totalité, parie [32] sur son immédiateté; le penseur ectique, possédé par la même exigence, parie sur le progrès a réussite de la médiatisation. Le pari sur l'immédiat ime l'incertitude, le pari sur la médiatisation future ime la volonté et le travail, et, ainsi, le thème de l'incerti-radicale devient celui de l'historicité et de l'action efficace que non assurée à l'avance de son efficacité. On peut donc niser ainsi les rapports entre les trois visions du monde : le rationalisme, l'inadéquation du sujet n'est qu'une rence et la totalité de l'objet est là, connaissable; dans la pective tragique, la totalité est bien là, mais déchirée et sissable par l'homme en raison d'une inadéquation réelle éfinitive; enfin, comprendre dialectiquement la réalité reconnaître cette inadéquation mais l'affirmer surmon-, c'est dire que la totalité n'est pas donnée, mais à faire. La ion dialectique » représente bien une synthèse, puisqu'elle fie, pour y répondre, les critiques que Pascal adresse au nalisme,

Goldmann montre bien qu'on ne parie pas pour croire, mais que pour l'homme tragique, c'est parier, et, pour l'homme dialectique, aire. Si l'on se réfère non plus à Pascal, mais à Kant, il faut substituer ot « pari » le mot « postulat ».

Ces rapports sont de nature logique. Ils expriment une certaine typologie des visions du monde, typologie dont l'insuffisance actuelle n'empêche pas de poser le problème : cette typologie définit-elle une histoire? Ces rapports pensés sont-ils aussi des rapports effectifs? En posant cette question, je ne veux nullement suggérer l'idée d'une opposition entre la signification, qui ne serait que pensée, et la réalité, qui ne serait que diversité pure. Il y a certainement un sens objectif des choses, une logique du réel. La question est seulement de savoir si l'instrument conceptuel proposé par Goldmann s'y adapte d'assez près. On voit bien pourquoi, selon lui, l'ordre logique « rationalisme, vision tragique, dialectique » est également un ordre historique : la vision tragique conteste non seulement les fondements du rationalisme, elle en conteste aussi la réalisation, elle la suppose et vient donc après; en revanche, le passage est direct du tragique à la dialectique, puisque celle-ci est l'historisation (et non la contestation) de celui-là. Mais si cette façon de voir peut à la rigueur convenir à l'ordre réel de la succession des doctrines, quand on fait de Kant le type du penseur tragique, elle paraît étrange quand on considère Pascal, qui a vécu avant le triomphe doctrinal et social du rationalisme et qui se rattache, d'après Goldmann lui-même, à un groupe socialement retardataire. Certes, Goldmann, s'appuyant sur Lukàcs, réplique que retard social et retard intellectuel ne concordent pas nécessairement. Il est compréhensible, au contraire, que celui qui conteste, même d'un point de vue socialement rétrograde, la doctrine montante, puisse se placer au delà de celle-ci, en voir les faiblesses encore cachées et du même coup se trouver intellectuellement en avance sur son temps. C'est ainsi que Pascal, saisissant l'essence non encore réalisée du rationalisme, dépassant sa victoire encore à venir, anticiperait sur le développement historique. Mais qu'est-ce qu'anticiper? Ce n'est pas forcément faire avancer l'histoire [33], c'est avancer sur elle et, en quelque sorte, s'en retirer [34]. La pensée anticipatrice n'est pas motrice, elle se borne à prendre date, comme on dit. Au surplus, dans la plupart des cas, l'anti-

33. Anticiper est pris ici non au sens de dépasser le présent vers un avenir que ce dépassement réalise, mais au sens de proposer des thèmes dont la signification historique ne sera reconnue que plus tard, sans d'ailleurs que leur auteur l'ait nécessairement voulu.
34. Il n'y a là aucun jugement de valeur.

tion n'est reconnue que dans le cadre d'une réorganisation
passé par le présent : c'est le penseur dialectique qui se
ve un précurseur en Pascal, mais qu'il se reconnaisse en
'implique pas forcément qu'il en procède. Cette remarque
d'ailleurs un autre problème qu'il faut au moins indiquer :
t-il une histoire des idéologies? Celles-ci s'engendrent-elles
ines les autres? Le rapport logique, même indubitable,
deux idéologies, deux visions du monde, peut ne pas
un rapport historique réel, celui-ci s'opérant seulement
e plan social ou politique. Ainsi se peut-il que logiquement
sion tragique ruine le rationalisme et précède la vision
ctique, mais qu'historiquement ce soit le développement
l et politique du rationalisme qui, par ses contradictions
res, rende nécessaire l'élaboration du marxisme dialectique.
ce que suggère Desanti : il montre, en effet, comment le ratio-
me répond à une transformation sociale qu'il favorise
ord mais qu'il ne pourra complètement maîtriser et qui,
suivant son cours, modifiera encore le champ des possi-
s idéologiques.

oi qu'il en soit, le schéma historique proposé par Goldmann
raît trop rigide et trop général, et, pour le conserver, il
t indispensable de l'assouplir. L'histoire se fait à plusieurs
ux, et il n'y a pas de raison pour que dans tous les cas
ntradiction indispensable à sa marche soit la même. Là
e, Desanti et Goldmann apparaissent complémentaires :
ntradiction déterminante au niveau social et politique
jouer dans le seul cadre du rationalisme, mais, au niveau
gique, la vision tragique, c'est-à-dire l'exigence pasca-
et kantienne d'une synthèse authentique, peut seule
être montrer l'insuffisance du rationalisme. Autrement
serait vain de vouloir privilégier un des termes de l'anti-
; ils sont contemporains et l'on retrouve ici ce qu'on
précédemment sur l'unité du problème en fonction duquel
finissent le tragique et le rationalisme. Ce dernier, en
, ne doit pas être considéré comme une théorie figée,
transforme lui-même sous l'effet de ses contradictions
es. Mais, sans doute, le progrès de la pensée suppose
urs une mise en question radicale de ce qui était précé-
ent admis. On pourrait donc étendre la thèse de Goldmann
rôle moteur de la vision tragique. Celle-ci, dit-il, a été

le ferment, qui, de Descartes à Kant, transforma le rationalisme en en contestant les fondements. Pourquoi s'en tenir là? Pourquoi la contestation tragique, sous des formes évidemment changeantes, ne serait-elle pas perpétuellement renaissante et, bien que malgré elle — puisqu'elle veut tuer l'histoire —, chaque fois motricé? En face de la pensée dialectique aussi, elle peut affirmer l'opacité du présent, l'impossibilité de le dépasser, et elle peut, du même coup, obliger cette pensée à serrer la réalité de plus près. N'est-ce pas ce que faisait Kierkegaard en face de Hegel? Mais quelle forme prendrait aujourd'hui le tragique? A quoi s'opposerait-il? Il faudrait commencer par définir la vision du monde qui serait caractéristique de l'époque actuelle. Peut-on, en effet, parler encore d'une vision du monde dialectique? Goldmann ne la définit avec quelque précision que d'une façon négative : par opposition à l'antihistorisme de Descartes et de Pascal. Mais quelle unité garde-t-elle, lorsque ce refus de l'histoire est définitivement surmonté, lorsqu'il faut se tourner vers l'avenir? Ce qui se trouve acquis, c'est l'idée que la vérité est toujours « vérité devenue », mais cela ne suffit pas pour caractériser *une* vision du monde, cela permet seulement d'affirmer que la suite des visions du monde sera dialectique et trouvera l'unité qui commence par lui manquer: c'est précisément faire éclater la notion de « vision dialectique » Aussi bien Goldmann parle-t-il plutôt de « pensée » et de « méthode » dialectiques [35]. La dialectique implique un mouvement que le terme même de vision exclut. C'est l'histoire, et non telle ou telle vision, qui est dialectique. Mais ne revient-on pas alors à une forme à peine camouflée de relativisme historique? Ou bien l'histoire fonde-t-elle peu à peu une typologie qui l'explique, produit-elle un langage qui l'exprime de façon toujours cohérente? On comprend la prudence de Goldmann devant cette question et l'attention, faite plus de crainte peut-être que de simple intérêt scientifique, qu'il porte à la contestation tragique.

Jean POUILLON.

35. Peut-être même n'emploie-t-il jamais l'expression « vision dialectique». Mais s'il recule devant son usage, il ne peut nier qu'il y invite lorsqu'il parle des « récentes visions du monde, rationalisme, empirisme, vision tragique, pensée dialectique... ». Cf. p. 33.

:. S. Karol

Y A-T-IL ENCORE UNE GAUCHE TRAVAILLISTE ?

Tous les ans, l'hebdomadaire bevaniste *Tribune* organise, marge du congrès annuel du Parti travailliste, un grand :eting public. Au cours de cette réunion, Aneurin Bevan les autres leaders de la gauche du Labour Party, systéma-quement mis en minorité dans la salle du congrès, expliquent :œur ouvert leur point de vue aux militants locaux et aux légués des provinces.

C'est ainsi que les meetings de *Tribune* organisés à More-mbe (1952), à Margate (1953), à Scarborough (1954), à ırgate encore (1955) et l'année dernière à Blackpool, entrèrent ns l'histoire du mouvement travailliste et connurent un entissement dépassant les frontières de la Grande-Bretagne. moment où la direction officielle du Labour Party, tout nme l'ensemble du mouvement socialiste européen, tombait ıs l'immobilisme total, obsédée par sa peur du communisme de l'U.R.S.S., Aneurin Bevan appelait son parti à retrouver foi socialiste et à cesser de se compromettre avec la droite. ır battre les communistes, ajoutait-il, il faut faire mieux eux, notamment en aidant les pays sous-développés, et en :ant contre le capitalisme.

l fallait voir ces grandes assemblées populaires, qui se oulaient dans une atmosphère de camaraderie et d'en-usiasme, il fallait suivre les répercussions à travers toute ıgleterre, pour apprécier les mérites de Bevan et des siens : ls, parmi les socialistes européens, ils avaient le courage a force de vouloir sortir leur parti des ornières de la guerre de. Quelle que soit la politique future de Bevan, de Wilson les autres « rebelles » de la gauche travailliste, je crois que conduite au cours des années 1951-1956 leur vaudra une :e d'honneur dans l'histoire du mouvement socialiste. Il est

certain aussi que leur message, repris avec enthousiasme par la base travailliste, a non seulement transformé profondément les données de la politique anglaise, mais contribué au changement du climat international et à l'évolution du mouvement socialiste dans le monde.

Cela dit, reconnaissons qu'à Brighton, cette année, le meeting de *Tribune* ne ressemblait plus aux réunions enthousiastes des années précédentes. Le même Bevan, devant la même assistance — que les conservateurs décrivent comme les « bigots du socialisme » — ne sut pas une seule fois se faire applaudir et c'est seulement après y avoir été conviée par le Président que la salle accepta de chanter *Le Drapeau rouge* avant de se séparer. Ce meeting ressemblait à une cérémonie funèbre marquant la fin du bevanisme ou, du moins, d'une certaine époque du bevanisme.

Bien que la joie de la droite anglaise soit peut-être prématurée, il est impossible de nier que la gauche du Labour Party traverse actuellement une passe difficile. Mais, pour comprendre les raisons de cette crise, il faut séparer deux questions distinctes : celle de la personne même de Bevan, et celle du programme de la gauche travailliste comme tendance au sein du Labour Party.

Le pari de Bevan

Pour avoir à sa tête une personnalité hors de pair, un mouvement politique doit toujours y mettre le prix. La gauche travailliste existait bien avant la révolte bevaniste de 1951 et, durant toute la période du gouvernement Attlee, de petits groupuscules (nommés « Keep Left » ou autrement), ne cessèrent de s'élever contre certains actes de sa politique. Mais à aucun moment ils ne trouvèrent le « contact » avec la masse des militants du parti, et moins encore un retentissement mondial. Ce n'est que du jour où Aneurin Bevan, Harold Wilson et John Freeman démissionnèrent du gouvernement et lancèrent leur manifeste *One way only*, que l'opposition de gauche devint une force capable de lancer un défi à la direction officielle du mouvement travailliste.

La raison en était d'abord qu'Aneurin Bevan jouissait, depuis de longues années déjà, d'une immense popularité

rmi les masses anglaises, et que son talent d'orateur lui surait une audience qu'aucun leader politique britannique à l'exception peut-être de Churchill — n'avait dans ce pays. même message socialiste, lancé au cours d'un même meeting *Tribune* par n'importe quel autre député travailliste, n'aut jamais eu un retentissement comparable à celui de Bevan. n'aurait jamais pu dépasser le cercle restreint des intellecels du parti, ni mobiliser l'énergie de la base. Ce n'est pas crifier au culte de la personnalité que de le constater : tous travaillistes de gauche, et même leurs adversaires, en ont ujours été conscients.

Pourtant, il n'a jamais été facile de travailler en équipe avec eurin Bevan. Non qu'il soit particulièrement orgueilleux réfractaire aux critiques personnelles, bien au contraire : tous les leaders politiques, des différents pays, que j'ai eu ccasion d'approcher (y compris les dirigeants communistes l'Europe de l'Est), cet ancien mineur gallois est certainement omme le plus abordable et le plus simple, celui avec lequel st le plus facile de discuter. Il déteste même les « Yes-Men » i béent d'admiration devant lui et préfère ceux qui n'hésitent s à soutenir contre lui des discussions animées.

Mais « Nye » se fie avant tout à son propre instinct politiue, et son tempérament lui fait souvent oublier la stratégie vamment élaborée au cours d'innombrables discussions avec n entourage. Plus d'une fois, les meilleures décisions et la illeure tactique établies en commun furent emportées en elques instants par la fougue oratoire du « Welsh-Miner P. »

Au congrès de Scarborough, en 1954, se produisit ainsi un ident significatif. Après un débat dramatique, la gauche vailliste se faisait battre de justesse sur le réarmement emand et, le même jour, Bevan renonçait en fait à sa place Comité exécutif national [1]. Le lendemain, devait se tenir meeting de *Tribune* et Bevan — qui n'avait pas parlé au igrès — devait y faire un discours attendu dans toute l'Angterre et dans le monde. Entre les minoritaires et la direction cielle la tension était plus forte qu'elle ne l'avait jamais été paravant : et le brain-trust bevaniste, après de longues dissions, conseilla à son leader une prudence extrême. Il mait que tout faux-pas, dans ces conditions, précipiterait

une scission que la gauche travailliste voulait éviter à tout prix. Bevan tendait à lui donner raison et admettait que le but des minoritaires n'était pas de créer un parti à part, mais de continuer la lutte pour la direction de l'ensemble du mouvement.

Quelques heures plus tard, devant l'assemblée enthousiaste et chaleureuse qui fêtait chacune de ses phrases, il finit par comparer Attlee et Gaitskell à des machines à calculer d sséchées, par accuser d'abus de confiance le chef du Syndicat des Mineurs, Jones (« qui, en votant pour le réarmement allemand, a consciemment trahi la volonté des mineurs de Grande Bretagne ») et s'exclama : « C'est une tâche vraiment difficile que de vouloir mettre une idée d'une livre dans des cerveaux qui ne valent qu'un shilling ». Les « bigots du socialisme » qui l'écoutaient étaient aux nues. Ils acclamaient leur idole plus que jamais, mais son entourage, consterné, sombrait dans le pessimisme. « Nye s'est coupé l'herbe sous le pied » : tel était l'opinion presque unanime.

Pourtant, quelques mois plus tard, lorsque Attlee et Gaitskell essayèrent d'exclure du parti leur principal adversaire, ils eurent une surprise énorme : pour la première fois dans l'histoire du mouvement travailliste, la quasi-totalité des sections locales du parti proclama sa détermination de suivre un exclu éventuel plutôt que la direction du mouvement, tandis que trois des plus grands syndicats anglais (les métallurgistes, les cheminots et les mineurs), intervenaient directement dans la bataille politique pour opposer leur veto à Attlee. La « machine officielle » du Labour Party était contrainte de reculer. Mieux : ayant perdu cette épreuve de force, elle a, en fait, perdu toute la bataille. Depuis cette tentative avortée d'exclure Bevan, il est devenu impossible de faire fonctionner sans sa participation l'ensemble du parti.

Ce résultat surprit la gauche travailliste autant qu'Attlee, Morrisson et Gaitskell. Tous ceux qui conseillaient la prudence et s'indignaient des écarts de langage de Bevan à Scarborough, devaient reconnaître que c'était lui, et non eux, qui avait eu raison. En effet, s'il n'avait pas « gonflé à bloc » les militants de base qui l'écoutaient au meeting de *Tribune*, leur réaction, quelques mois plus tard, n'aurait pas été la même. Or, la direction du parti aurait de toutes façons tenté de l'expulser, même s'il ne l'avait pas injuriée publiquement.

Je reviens sur cet épisode déjà oublié parce que la situation ui s'est créée dans le cercle bevaniste lors du dernier congrès : Brighton offre beaucoup de similitudes avec celle qui exis-it au moment critique, trois ans auparavant. Cette fois-ci, est vrai, les rôles étaient renversés. L'état-major bevaniste oussait son chef à l'offensive alors que Nye, lui, voulait être nciliant à tout prix.

Parvenu au poste numéro 2 dans l'ensemble du mouvement, ant facilité la promotion de la plupart de ses lieutenants à la rection du parti, Bevan décida de tendre le rameau d'olivier ses adversaires de la veille, et au cours du meeting de *Tribune*, nça un appel à l'unité. Pour contribuer lui aussi à cette paix, se rallia au point de vue de la droite du parti sur la nécessité la fabrication de la bombe H par le futur gouvernement availliste.

Son entourage — et, cette fois-ci, ses troupes — furent éroutés par ce discours. Selon eux, Nye a commis une double reur : 1° Il a abandonné la bataille contre Gaitskell au moment plus favorable alors que tout permettait de croire qu'il uvait parvenir à déloger son rival du poste suprême de ader du parti. 2° Il a défendu, au sujet de la bombe H, une litique qu'il condamnait depuis toujours, et ainsi il a semé désarroi parmi les militants de la gauche travailliste.

Guidé par son propre instinct, Bevan prétend contre tout monde que cette analyse est fausse. Étant donné la struc-re actuelle du parti (don le leader est élu par le groupe parle-entaire), il est impossible, assure-t-il, de faire démissionner aitskell autrement qu'à la faveur d'une révolution de palais i porterait un immense préjudice au mouvement travailliste qui pourrait lui coûter sa prochaine victoire électorale. autre part, dans la politique mondiale actuelle, il existe s problèmes bien plus importants que la fabrication de la m e H par la Grande-Bretagne. Et c'est grâce à l'influence Bevan que l'ensemble du parti travailliste a accepté, au ngrès de Brighton, le poin de vue de la gauche sur la neu-alisation de l'Allemagne, sur le « désengagement » en Europe, sur la nécessité d'une négociation avec l'U.R.S.S. au Moyen-ient. Il n'y a pas si longtemps ncore, Gaitskell et les siens aient pour hérétique une telle politique; aujourd'hui on alement ils ont voté pour, mais ils ont pratiquement donné

carte blanche à Bevan pour la mener à bien, en tant que futur ministre des Affaires Étrangè es.

Selon Bevan, l'antagonisme russo-américain en Europe et au Moyen-Orient fait peser sur le monde un danger permanent de conflagration générale. Seule l'Angleterre travailliste pourra faciliter le rapprochement entre ces deux colosses hostiles et amener une paix durable. Il croit en sa mission personnelle et en sa capacité d'aboutir au règlement général en Europe comme au Moyen-Orient. Ses voyages récents en Extrême-Orient, dans la plupart des pays arabes, en Europe de l'Est et en Russie l'ont confirmé dans cette conviction. C'est pourquoi il a décidé à Brighton que la victoire du parti aux élections avait la priorité absolue, et il s'est convaincu lui-même que la possession de la bombe H par l'Angleterre faciliterait sa future mission diplomatique.

Je dis bien qu'il s'est convaincu lui-même, bien qu'à mon avis il ait absolument tort, parce que je sais que Nye n'est pas une girouette et qu'il n'accepterait jamais de sacrifier ses principes sur l'autel de l'unité du parti. D'ailleurs, il n'aurait pas joué la comédie devant ses amis, et passé de longues journées à tenter de nous persuader de la justesse d'une position qu'il aurait adoptée uniquement pour des raisons tactiques.

Il ne réussit pourtant à convertir à son point de vue aucun de ses proches lieutenants. Michael Foot, directeur de *Tribune*, et probablement l'ami le plus intime de Bevan, l'a écrit en toutes lettres une semaine après le congrès : « Rien de ce que j'ai entendu ne peut me persuader que la possession de quelques bombes, qui ne pourront jamais être utilisées autrement que comme un acte de suicide national et dont la production va imposer une charge énorme à notre économie, puisse rendre plus puissante la voix britannique dans le monde. » (*Tribune* du 11-10-1957). Jennie Lee, la femme de Bevan, s'est abstenue au cours du vote du congrès. Et Vicky, pour la première fois de sa vie, a fait, dans le *Daily Mirror*, une caricature dirigée contre Bevan : Il y ridiculise son affirmation selon laquelle le futur ministre des Affaires Étrangères de la Grande-Bretagne entrerait nu dans la salle des conférences internationales, si son pays ne disposait pas de bombes à hydrogène.

Envers et contre tous, Bevan a donc engagé un pari et, pour mener à bien, il est entré sans réserve dans les rangs de la aute direction du parti travailliste. Qui a raison ? On ne pourra n juger, en définitive, que sur les résultats. Mais pour le moment, il faut constater que la gauche travailliste n'a plus sa tête, — provisoirement peut-être — le leader qui savait éfendre ses idées avec éclat et, grâce à sa popularité personelle, lui conférer prestige, force et audience mondiale.

La crise de la doctrine socialiste

Ce divorce avec son leader — qu'on espère temporaire — est toutefois ni la seule ni la plus importante raison autosant à dresser l'acte de décès du bevanisme. Plus grave, e semble-t-il, est le désaccord entre les principaux théoriens de la gauche travailliste et leur impuissance à définir vec précision la politique de socialisation qu'ils attendent leur prochain gouvernement — désaccord et impuissance ui ont éclaté au grand jour lors du congrès de Brighton.

Pendant toutes les années de leur « révolte », les bevanistes prochaient à la direction officielle du Labour Party sa tennce à consolider les conquêtes sociales déjà menées à bien, utôt qu'à lutter pour la liquidation du capitalisme en Grandeetagne. Ils se déclaraient partisans d'une extension massive u secteur nationalisé, allant jusqu'au « total public ownerip ». Se proclamant les gardiens de la foi socialiste, ils assuient que leur doctrine proposait les méthodes propres à créer Grande-Bretagne une société égalitaire.

Depuis un an, leurs revendications dans le domaine de la litique intérieure ont trouvé un écho très favorable dans rtains grands syndicats qui ont évolué vers la gauche et ut semblait indiquer qu'au congrès de Brighton, les bevastes pourraient imposer, sinon entièrement du moins très rgement, leur point de vue. Quelques mois avant le congrès Comité exécutif du parti confiait d'ailleurs la rédaction d'un cument officiel concernant les futures nationalisations à un une intellectuel de gauche, Peter Shore, auteur d'un livre marquable sur les relations entre le gouvernement Attlee l'industrie privée. Son travail devait être supervisé par arold Wilson, principal cerveau économique du bevanisme.

Ce choix, à lui seul, indiquait à quel point le parti travailliste, dans son ensemble, avait évolué vers la gauche.

Or voici que le résultat final, le manifeste intitulé *L'Industrie et la Société* a de quoi laisser bouche-bée les militants de gauche. Il est si loin des déclarations de principe tant de fois soulignées par *Tribune*, qu'il y a de quoi être consterné, voire crier à la trahison. Peter Shore, il est vrai, ne doit pas en être rendu responsable : son document fut remanié avant le congrès, pendant que l'auteur faisait une série de conférences à Princeton, aux États-Unis. Tous ceux, d'ailleurs, qui connaissent Peter Shore savent qu'il n'a pas changé d'un iota et est resté fidèle à ses principes. Les amis de Harold Wilson se portent également garants de son intégrité idéologique.

Comment expliquer alors que les mêmes hommes qui, il y a quelques années, mettaient en déroute les théoriciens officiels du Labour en prouvant que les méthodes fiscales avaient fait leur temps et ne suffiraient jamais à socialiser l'Angleterre, publient aujourd'hui un document ambigu qui, en dernière analyse, préconise le rachat partiel des actions des grandes sociétés et non leur nationalisation pure et simple ?

La réponse est simple : il existe, à l'Est comme à l'Ouest, une crise de la doctrine socialiste, et les principes généraux sur lesquels elle repose n'offrent aucune recette pour un programme immédiat touchant les industries privées. L'ancienne doctrine relative aux nationalisations reposait sur trois axiomes :

1° La gestion publique rendra le fonctionnement des industries beaucoup plus efficace, leur orientation et leur développement dépendant de l'intérêt de la nation et non des caprices d'un propriétaire ou d'un groupe égoïste.

2° La nationalisation des industries est une condition indispensable à la planification économique, sans laquelle il est impossible d'assurer le bien-être et l'avenir de la société.

3° L'expropriation d'une minorité de profiteurs est nécessaire à l'évolution vers la société sans classe et à la redistribution équitable du revenu national dans l'ensemble de la population.

Malheureusement, l'expérience des dernières années, aussi bien en Europe de l'Est que dans les pays capitalistes, tend à prouver que tout n'est pas aussi simple que le laissaient croire les trois axiomes.

Il se peut, notamment, que la vitalité actuelle du capita-sme britannique soit passagère et que le plein emploi existant ans le pays ne se maintienne pas longtemps. Mais, pour le oment, ce sont des faits qu'il est impossible de nier et de ne as prendre en considération. Le capitalisme britannique fait ncore preuve d'un certain dynamisme et les plus grandes ociétés industrielles gèrent de toute évidence leurs affaires 'une façon qui ne peut être décrite comme anarchique.

Dire dans ces conditions que I.C.I. (Imperial Chemical ndustries) seront mieux gérées si on les nationalise est une ffirmation très difficile à prouver. Certains prétendent même u'aucun conseil ouvrier, aucun directeur nommé par l'État, e saura diriger cette entreprise avec plus de compétence que e le fait sa direction actuelle.

De plus, l'examen minutieux du fonctionnement des grandes ndustries nationalisées ou sous contrôle privé, en Europe de 'Ouest ou dans les démocraties populaires, montre que les ifférences dans leur gestion et dans la situation des ouvriers ont minimes. Selon Peter Shore, leur efficacité dépend unique-ment de l'accès illimité aux nouvelles sources de capitaux et il faudrait faire preuve d'une rare discrimination pour rouver une différence dans la façon dont fonctionnent, par xemple, Ford (*privately owned*), Renault (*publicly owned*) et 'olkswagen (*owner-less*) ».

Le pouvoir de ce que Peter Shore appelle les « cliques direc-oriales » est aussi grand dans les industries nationalisées que ans les industries privées, et dans les deux cas elles peuvent ollaborer ou se montrer réfractaires aux impératifs d'ordre ational. Le problème, selon lui, n'est donc pas tant de savoir omment nationaliser ces grandes entreprises, mais comment aincre leur résistance, qui se manifeste dans certaines condi-ions, et comment réussir à les mettre au service d'une politique conomique servant l'ensemble de la nation.

Le deuxième argument en faveur des nationalisations totales, oncernant la planification de la société, est également ébranlé ar la récente expérience de l'Europe de l'Est. La mainmise e l'État, trop poussée, fausse entièrement le jeu du marché t le fonctionnement de l'ensemble de l'économie. Les Russes, ux-mêmes, sont en train de réviser leurs méthodes dans ce omaine et les Polonais ont constitué un véritable « Livre

Blanc » sur l'économie « lunaire » à laquelle avait abouti une planification totale et impérative.

Il est difficile de nier, dans ces conditions, que le marché continue d'offrir un baromètre nécessaire pour l'appréciation de la vie économique du pays, et qu'il existe probablement des limites à la planification utile, impossibles à franchir sous peine de catastrophe. Quelles sont ces limites ? La doctrine socialiste traditionnelle ne permet pas de les définir mais leur existence commande une grande prudence dans l'action.

Reste enfin le troisième point, concernant la redistribution du revenu national, et qui n'est contesté par personne. Mais ici les théoriciens du travaillisme pensent que leurs méthodes fiscales et la participation accrue aux bénéfices des grandes sociétés, grâce au rachat progressif de leurs actions, permettront des résultats beaucoup plus sûrs que des nationalisations précipitées qui risqueraient de briser le dynamisme économique actuel.

Je résume ce point de vue des auteurs de *L'Industrie et la Société*, sans le prendre à mon compte et seulement pour montrer qu'il existe un certain nombre de problèmes auxquels la doctrine socialiste n'apporte pas de réponse toute faite, et auxquels se heurte précisément la gauche travailliste comme les dirigeants de certains pays de l'Est. Ce n'est pas le désir de nationaliser qui leur manque, comme aux socialistes « de droite », mais l'appréciation des inconvénients immédiats d'une telle mesure les pousse à chercher des méthodes nouvelles.

Pour un militant de base qui, depuis plusieurs années, suivait fidèlement Bevan et les siens et croyait à des principes tout simples comme la nationalisation, la planification, la société égalitaire, ces nouvelles nuances et ces réserves ne sont guère encourageantes. « Nous ne voulons pas que notre prochain congrès se transforme en une réunion d'actionnaires », s'écria l'un d'entre eux, tandis qu'un autre parlait du « caractère immoral d'un programme qui se propose de partager avec les capitalistes le fruit de l'exploitation ouvrière ». Un troisième, enfin, ajouta : « Peut-être les nationalisations ne suffisent-elles pas, à elles seules, à réaliser une société socialiste, mais sans elles on n'y parviendra jamais. »

Ils ont sans doute raison, mais leurs exigences seraient beaucoup plus valables pour un parti révolutionnaire, dans une situation révolutionnaire. Ce n'est le cas ni du Labour Party, ni

e l'Angleterre. Si, en revanche, les travaillistes veulent faire rogresser par étapes la socialisation de leur pays, la doctrine Wilson-Shore » sur le « roll-back du capitalisme » ne peut tre ni rejetée sans examen, ni considérée comme une simple rahison Les auteurs croient qu'il est déjà possible de planifier ı vie économique d'une façon suffisante grâce au contrôle des ıdustries de base et du crédit et que les industries de transforıation peuvent être temporairement et partiellement laissées ux « capitalistes contrôlés ».

L'AVENIR RESTE OUVERT.

Aneurin Bevan n'a pas pris la parole au cours du débat sur s nationalisations. Mais, interrogé le lendemain à la télévision ar un journaliste conservateur qui lui demandait : « Vous 'attachez plus d'importance aux nationalisations, n'est-ce pas, onsieur ? », il répondit brièvement : « Autant que vous et otre parti. »

Cette menace déguisée n'était pas du tout un simple mot 'esprit. Quelles que soient les difficultés et les dissensions ctuelles au sein de la gauche travailliste, rien ne permet 'affirmer qu'elle ait abandonné pour autant son combat pour s nouvelles mesures de socialisation en Angleterre. Le proıain gouvernement travailliste est décidé à nationaliser utes les industries de base (aciers en premier lieu) et à diriger une façon planifiée l'ensemble de l'économie anglaise. Sa ırticipation, en tant que co-actionnaire, à la plupart des andes sociétés privées doit l'aider à vaincre toutes les résisnces éventuelles. De plus, la gauche travailliste est décidée s'attaquer à des problèmes aussi cruciaux — et nulle part solus, en vérité — comme : le contrôle démocratique à l'inrieur des industries nationalisées, la limitation du pouvoir s « cliques directoriales » aussi bien dans le secteur public ıe le secteur privé de l'économie anglaise; la recherche de éthodes de planification qui ne seront ni purement prévionnelles, ni trop volontaristes. En recherchant d'une façon agmatique la solution à ces questions elle espère non seulement trouver « la voie anglaise vers le socialisme » mais encore ciliter la « réadaptation » de la doctrine socialiste qui a cemment révélé tant d'insuffisances. Elle ne s'attaquera pas cette tâche d'une façon improvisée car les années « de la

révolte bevaniste » et des débats passionnés contre les « immobilistes » de la direction officielle lui ont fait étudier et approfondir les problèmes du fonctionnement de l'économie anglaise et les moyens de la faire évoluer dans le sens socialiste.

Il serait trop facile de comparer Bevan à Guy Mollet, et les bevanistes à la S.F.I.O. avant et après la prise du pouvoir. D'abord, la gauche travailliste ne cherche pas une popularité facile capable de lui assurer des portefeuilles ministériels dans le prochain gouvernement du Labour Party; mais, bien avant les élections, elle débat au grand jour et franchement de ses difficultés. Ensuite, son souci reste et sera toujours le socialisme : on ne peut en dire autant des partis qui portent ce nom sur le continent européen.

Enfin, il suffit de lire les discours que Bevan vient de prononcer au cours de son voyage en Amérique pour constater qu'il existe un « style » socialiste qui caractérise la gauche anglaise et qui s'était malheureusement perdu chez les socialistes de l'Europe occidentale. Son langage franc, ses critiques violentes de la politique internationale et intérieure des États-Unis contrastent avec les discours qu'ont l'habitude de faire les dirigeants socialistes continentaux face à leur puissant « allié capitaliste américain ». Ils se croient obligés de faire uniquement des professions de foi d'anticommunisme et de vanter la « générosité » des cercles dirigeants des États-Unis. Qui parmi eux oserait comme Bevan ridiculiser la doctrine Eisenhower et la politique Dulles dans leur propre pays, et devant des auditoires composés d'anticommunistes professionnels ?

Le congrès de Brighton a révélé de grandes divergences au sein même de ceux qu'on a cessé d'appeler les bevanistes. Le divorce entre leur principal leader et son entourage, touchant la politique internationale et la tactique à l'intérieur du mouvement, d'une part; le désaccord sur les futures nationalisations, d'autre part, font qu'à ce moment précis la gauche travailliste a perdu sa cohérence et sa solidarité au combat. Mais il ne s'agit là, à mon avis, que d'une crise passagère, ou même d'une crise de croissance : elle ne prouve nullement que les espoirs éveillés par le bevanisme étaient vains. L'avenir réservera sans doute beaucoup de surprises à ceux qui ricanent aujourd'hui du drame intérieur de nos amis anglais.

K. S. Karol.

René Guyonnet

UN ROI A NEW YORK

Dans le hall du cinéma Gaumont, face à l'escalier par lequel n descend des mezzanines, se trouve une mosaïque murale atant de 1931 : elle représente Charlot avec ses accessoires : ıelon, badine, grands souliers. Quittant la salle après la première arisienne d'*Un roi à New York*, l'autre soir, Charles Chaplin e pouvait pas ne pas arrêter son regard sur ce Charlot de petites ierres dorées. Quelques heures plus tôt, au cours d'une conférence e presse, il avait dû expliquer, comme à toutes ses conférences de resse, pourquoi il ne faisait plus de « Charlots ». Comment ne rait-il pas obsédé par le mythe du *little fellow*, par cette objectivité laquelle il se heurte de quelque côté qu'il se tourne ? Cette bsession était le thème central et la beauté de *Limelight*, le film u clown vieilli qui a peur de ne plus pouvoir faire rire.

Dans *Un roi à New York*, Charles Chaplin se libère d'une autre ɔsession aussi universelle et aussi intime, celle du « grand Charlie haplin [1] » — ce pitre devenu un des enjeux de la guerre froide, :t amuseur que l'Est et l'Ouest se disputent parce qu'il est à lui :ul une troisième force internationale, une sorte de secret ato-ique si explosif que seul peut l'héberger (et pas seulement pour ɔs raisons fiscales) le pays le plus neutre du monde [2]. En d'autres rmes, le « roi à New York », c'est évidemment Chaplin lui-même, il n'y a pas outrecuidance de sa part à proposer, comme équi-ılence de ce qu'il fut aux États-Unis, un roi en exil : c'était ême la meilleure équivalence possible — ne fût-ce que pour

1. *Lettres françaises*, 24 octobre 1957, à propos d'une interview de ɔouzot.

2. C'est en octobre 1952, au sommet de la guerre froide, que Chaplin quitté les États-Unis. Les remous causés par son départ aux États-Unis êmes, il est clair qu'ils sont une forme de dépit. Les Américains, si fiers ce temps-là qu'on choisît leur liberté, ont enragé de voir que, non ntent de refuser quarante années durant de se faire naturaliser, le rand Charlie Chaplin » avait finalement, et définitivement, préféré ɿurope. L'idée générale du *Roi à New York* remonte à cette époque-là. ıelques mois plus tard, Chaplin recevait le prix Staline de la paix. Il en :tribuait la moitié aux œuvres de l'abbé Pierre et aux pauvres londoniens.

rendre compte de la publicité attachée à ses moindres gestes et propos.

On sait que dans *Un roi à New York*, Chaplin règle ses comptes avec l'Amérique, ou plus exactement, comme il le souligne dans ses interviews (et dans le film), avec une certaine Amérique. Le véritable intérêt du film se ne trouve pourtant pas dans la satire de la vie américaine, mais dans la manière dont Chaplin parle de lui à travers les équivalences, dans la manière dont il évoque le mythe et le cas Chaplin, sa gloire et ses aliénations. *Un roi à New York* est un film pauvre, à la mise en scène inexistante, aux décors miteux, à la photographie grise et plate, sans aucune invention formelle — sans un cadrage, sans un éclairage, et avec un seul mouvement d'appareil [3] dignes de retenir l'attention. Le plus grand nom du cinéma fait de l'anti-cinéma. Et une fois de plus, pourtant, il gagne la partie, en trouvant le contact avec le public, tout bêtement, par la conviction, la simplicité, la sincérité. Les scènes qui portent le mieux, celles à la fois où l'on rit le plus et qui donnent un petit frisson, sont ainsi les scènes qui tournent autour de son vieillissement : la scène des deux vieillards voyeurs dans la salle de bains, où le roi Shahdof et son ambassadeur se bousculent pour regarder Ann Kay (Dawn Addams) dans sa baignoire, la séquence de la chirurgie esthétique, méditation sur l'art de vieillir, Chaplin ne cache pas non plus son goût des jeunes femmes (dans la scène où Shahdof se jette, littéralement, sur Ann Kay), et ce qu'il peut y avoir de *raisonnable* dans son union avec la reine. Surtout, dans le personnage même de ce roi qui, pour vivre (parce qu'il aime l'autorité, le luxe, la gloire), est obligé de faire le pitre à la télévision, alors qu'il possède des plans atomiques très sérieux qu'il n'arrive pas à vendre, faut-il forcer beaucoup pour y retrouver le Chaplin devenu une personnalité à l'autorité mondialement reconnue, recevant d'égal à égal le président du Conseil de l'État le plus peuplé du monde [4], un homme tenté par la gravité, qu'on écoute, mais jamais tout à fait, et persuadé que si on l'écoutait tout à fait, cela irait mieux — qui pourtant est condamné à faire l'amuseur, le *show-man*, comme il dit, et à qui, finalement, cela ne déplaît pas, toute cette publicité, tout ce succès, toute cette adulation.

3. Dans l'avant-dernière scène.
4. Chou En-Lai, Genève, 1954.

Il en est de même de l'idée d'avoir utilisé son fils Michaël, x ans, pour dire les seules répliques du film qui aient une signifi-tion politique générale. Cette idée, qui lui a valu les plus violentes itiques de la part des journalistes anglo-saxons, est à la fois le mble de la naïveté et de la roublardise; bref, le trait de génie ractérisé. On peut y voir un rappel du *Kid* (lorsque l'enfant ncontré dans la rue, notamment, apparaît dans des vêtements op grands), le recours à l'enfant comme incarnation privilégiée drame social, en même temps qu'un souci déjà de passer le ais, d'assurer sa succession, de désigner un prince héritier. aplin fait tenir à l'enfant de vrais propos de tribun, déclamés r un ton nettement oratoire, tout en prenant soin de l'inter-mpre, ou de s'asseoir, pendant la tirade, dans une tarte à la ème. Et au moment où, les harangues continuant, on se dit : Encore le prêchi-prêcha chaplinesque » surgit un gros plan muet petit garçon, dont la puissance d'émotion n'a d'égale que celle s gros plans de Chaplin lui-même aux dernières images des *mières de la ville.*

C'est, pareillement, sous l'angle de l'équivalence Roi à New York-aplin aux États-Unis que l'on doit aborder la question de la tire de la vie américaine et de l'« anti-américanisme ». Il faut ligner en premier lieu que Chaplin a très nettement laissé la rte ouverte à l'espoir : le geôlier du petit garçon, dans l'avant-rnière scène, c'est-à-dire le personnage qui pourrait être le plus ieux, dit : « Ces choses-là ne dureront pas »; et la dernière scène, ns l'avion, sur fond de gratte-ciel, est un coup de chapeau à mérique, et se conclut sur cette réplique, la toute dernière du m : « *There's nothing to worry about* », « Il n'y a pas à s'inquiéter our l'Amérique) ». En second lieu, il faut bien constater que la ocité de la satire dans *Un roi à New York* reste très en deçà de qu'elle est, par exemple, dans les films de Tashlin. Le projet se moquer de la télévision et de la publicité commerciale, qui, ns *Un roi à New York*, donne lieu à un gag (l'écran avec essuie-ace dans la salle de bains) et à une séquence (le dîner chez s. Cromwell), est à la source de dix gags dans le seul générique *La blonde explosive.* D'où vient alors que les Américains, qui nt un succès à Tashlin ou qui acceptent que Kazan réalise *n homme dans la foule*, traînent *Un roi à New York* dans la boue refusent de le sortir chez eux ? C'est parce qu'une satire de la e américaine prend un tout autre sens selon qu'elle est le fait

d'un Tashlin et, *a fortiori*, d'un Kazan qui, avec tout son talent, fut un mouchard, ou d'un Chaplin. Les premiers, si violents soient-ils, s'accommodent de *l'American way of life.* Le second, par toute sa vie, et quittant les États-Unis en 1952 dans les circonstances que j'ai évoquées plus haut, le condamne. Cette différence s'illustre, par exemple, dans les films eux-mêmes, par la manière d'utiliser le gag de la publicité commerciale à la télévision. Alors que Tashlin qui est pourtant, il faut le souligner, le premier auteur comique de Hollywood et le plus profond, se moque du procédé des *commercials* en les tournant *mécaniquement* en dérision (les cheveux s'attachant au peigne dans une publicité sur une brillantine, ou la femme avalée par sa machine à laver), Chaplin montre les ravages qu'apporte le procédé *dans les rapports humains.* Si Shahdof est venu au dîner Cromwell, c'est séduit par le charme d'Ann Kay, et pour parler avec elle et lui faire la cour; or, c'est au moment où il se confie à elle, où il se laisse aller à un mouvement de chaleur humaine et de sympathie, qu'elle l'utilise pour son émission télévisée, au moment où il lui parle vraiment qu'elle répond par une tirade publicitaire sur un désodorisant pour les aisselles ou un dentifrice supprimant la mauvaise haleine. Autrement dit, ces gags qui, en apparence, ne sont pas méchants, révèlent à leur manière ce qu'a supporté Chaplin aux États-Unis et qui a failli, on le sait, le conduire au suicide.

Ce qui est clair, par conséquent, c'est qu'on ne saurait voir *Un roi à New York* comme si ce n'était pas un film de Chaplin, juger de ses mérites détachés de tout contexte. *Un roi à New York* ne prend son sens que par rapport à la vie même de Chaplin, aux convictions dont cette vie porte témoignage, à l'homme que tout cela a fait. La beauté du film, sa force comique, les prolongements qu'on y peut trouver tiennent moins à la satire de la vie américaine en tant que telle (après tout, il ne nous apprend guère que nous ne sachions déjà) qu'à la façon dont il parle de l'homme Chaplin, de ce que cet homme a tiré de son expérience américaine, de ce qu'il est devenu après quarante ans de gloire, à un âge où d'autres se sont tus depuis longtemps. On doit moins considérer *Un roi à New York* comme un film *sur l'Amérique* que comme un film *de Chaplin sur Chaplin.*

René GUYONNET.

enry Mayer.

A PROPOS D'UNE BIBLIOGRAPHIE DE KARL MARX

En publiant une *Bibliographie des Œuvres de Karl Marx*[1] . Rubel définit ainsi son propos : « Le présent travail vise à ablir la première bibliographie réellement complète de l'œuvre : Karl Marx », et, à la fin de son introduction, il affirme même oir établi « le premier répertoire complet de l'œuvre marxienne ».

Tout en reconnaissant la valeur et l'utilité du travail de M. Rubel nous paraît important de nous demander dans quelle mesure a effectivement réalisé son projet et même dans quelle mesure lui-ci était réalisable. Cet examen nous permettra de soulever ıelques-uns des problèmes généraux que pose l'élaboration d'un ıreil ouvrage.

L'élaboration d'une bibliographie complète et critique de œuvre de Karl Marx présente, en effet, beaucoup de difficultés ıe M. Rubel a mentionnées lui-même, et que connaissent tous ux qui ont tenté d'entreprendre une étude scientifique de œuvre de Karl Marx. Elles proviennent, en premier lieu, de la spersion des écrits, du fait que beaucoup d'entre eux sont encore édits ou n'ont été publiés qu'en russe, du fait aussi que de ımbreux articles de Marx dans la *New York Tribune* ou dans autres journaux ont paru sans signature.

Une bibliographie de l'œuvre de Marx était donc nécessaire, ın seulement comme instrument de recherche mais aussi pour ettre en évidence le champ très étendu que recouvrent les fférents articles et pamphlets éparpillés de toutes parts et mportance qu'ils présentent pour la connaissance de l'œuvre arxienne. La bibliographie de M. Rubel comporte en effet des ticles parus dans des journaux allemands, anglais, hollandais,

1. M. Rubel : *Bibliographie des Œuvres de Karl Marx* avec, en appendice, répertoire des Œuvres de Friedrich Engels. Rivière, Paris 1956, p. 272.

belges, sud-africains, français, et nous permet d'entrevoir l'énorme activité journalistique de Marx, activité qui l'obligeait à gaspiller son temps et à « moudre des os pour en faire du potage » comme il l'écrivait lui-même un jour à Engels. Nous y voyons aussi son activité militante dans le mouvement démocratique et dans le mouvement ouvrier.

De plus — chose très importante — en rassemblant les cotes de la bibliographie de M. Rubel qui n'indiquent qu'une traduction russe, nous sommes amenés à évaluer le grand nombre d'écrits de Marx qui ne nous sont pas encore accessibles ou qui ne le sont pas dans leur version originale. C'est, par exemple, le cas d'une grande partie des manuscrits du *Capital*, d'un pamphlet contre les tendances russophiles de Bruno Bauer, des remarques de Marx sur le livre de Bakounine *L'État et l'anarchie*, remarques dont il y a une publication partielle très mauvaise en français, retraduite par la suite en anglais, mais qui n'ont été publiées intégralement qu'en russe, pour de nombreuses lettres, etc.

On voit donc l'utilité que présente l'ouvrage très ambitieux[2] de M. Rubel, lequel constitue aujourd'hui, malgré ses insuffisances dont nous parlerons plus loin, un instrument de travail précieux.

Le livre comporte cinq parties : une introduction historique qui traite des éditions des œuvres de Karl Marx, une première section comprenant 757 cotes consacrée aux œuvres de Marx publiées de son vivant ou après sa mort, une seconde (nos 757-878) consacrée à l'œuvre épistolaire, une troisième (nos 879-885) consacrée aux inédits, une quatrième (nos 886-901) consacrée aux œuvres douteuses, et enfin, en appendice, un répertoire des œuvres d'Engels.

M. Rubel adopte en principe l'ordre chronologique sauf pour la correspondance qu'il a, à juste titre, classée selon l'ordre alphabétique des destinataires.

A chaque cote, il indique le titre choisi par Marx lui-même, la première édition, les rééditions les plus importantes, et, s'il y a lieu, la traduction française. Le plus souvent il ajoute aussi une note très utile et, dans la plupart des cas valable, résumant les écrits peu connus et donnant certaines indications historiques.

2. Les autres bibliographies de Marx parues récemment se proposent des buts plus modestes. Cf. Ch. F. Hubert. *Initiation bibliographique à l'Œuvre de Marx et d'Engels*; dans H. C. Desroches, *Signification du Marxisme*, Paris 1950, p. 251-277; F. Mehring, *Vita di Marx*, Rome 1953, p. 545-567; Marx-Engels-Lenin Institut beim Z.K. der S.E.D. *Die Erstdrucke der Werke von Marx und Engels*, Berlin 1955.

Malgré ces qualités il nous faut cependant constater que M. Rubel a pas réussi à atteindre le but qu'il s'était proposé. Or, en dehors s difficultés proprement techniques déjà mentionnées, les isons de cet échec nous paraissent de deux ordres, à savoir :

a) M. Rubel a ignoré certains problèmes *généraux* que posent s études marxiennes (nous lui reprochons bien entendu seulement ne pas les avoir vus et non de ne pas les avoir résolus);

b) M. Rubel nous paraît se faire une idée assez curieuse de ce i'on appelle un travail d'érudition fondé sur un examen critique s sources. C'est ce que nous essaierons de montrer dans les ges qui suivent.

I

Il faut dès l'abord souligner, bien que M. Rubel soit d'un avis ntraire, que des difficultés d'ordre purement techniques ne rmettent de réaliser aujourd'hui ni une bibliographie mplète et critique, ni une édition scientifique de l'œuvre de arx.

La plus importante de ces difficultés provient du fait que de mbreux manuscrits, en partie inédits, en partie publiés seulement traduction russe, se trouvent à Moscou. C'est pourquoi un ercheur occidental ne saurait assurer à une telle bibliographie ie rigueur suffisante, puisqu'il se trouve dans l'impossibilité utiliser les collections de Moscou alors qu'un chercheur russe trait peut-être les moyens de faire une bibliographie meilleure — cela même si les affirmations communistes [3] selon lesquelles oscou ne posséderait pas tous les textes étaient exactes — mais saurait assurer à la grande majorité des chercheurs les moyens juger la valeur scientifique de son travail, puisqu'il ne saurait ır procurer la possibilité de le contrôler à la lumière des textes iginaux.

L'établissement d'une bibliographie scientifique exige en effet ıe liberté totale d'accès aux sources dans la mesure où son iteur devrait contrôler la date de toutes les lettres, comparer les fférents manuscrits pour établir dans la mesure du possible la ite de leur rédaction ou tout au moins l'antériorité des uns par pport aux autres, donner une description aussi précise que

3. E. Bottigelli : Nous accusons la Social-Démocratie d'empêcher la blication des Œuvres de Karl Marx, *La Nouvelle Critique*, IV, mars 1952, 6-14.

possible des inédits, et, chose particulièrement importante, réexaminer tous les manuscrits pour essayer de départager ce qui est l'œuvre de Marx lui-même, ce qui est dû à Engels, ce qui est œuvre commune, et enfin ce qui a été rédigé par l'un d'entre eux et accompagné de quelques remarques ou adjonctions provenant de la plume de l'autre.

Il nous semble, en effet, que ce sont là des exigences couramment admises, lorsqu'il s'agit de tout autre penseur ou écrivain important et nous ne voyons aucune raison de les réduire dans le cas précis de Marx ou d'Engels.

Si cependant, pour les raisons que nous venons d'indiquer, une véritable bibliographie critique s'avère pour l'instant irréalisable, il faut se contenter provisoirement d'un simple instrument pratique, d'une liste aussi complète que possible des écrits de Marx et d'Engels désignant chaque texte de manière précise, indiquant le titre *exact* lorsqu'il y en a, le lieu où on peut le trouver le plus facilement, celui de la première publication et éventuellement des réimpressions, les traductions, etc., sans que pour autant on puisse considérer ce travail comme une bibliographie scientifique complète.

Si donc l'ouvrage de M. Rubel ne saurait, malgré ses bonnes intentions, en aucun cas être qualifié de bibliographie vraiment scientifique il reste à nous demander dans quelle mesure il satisfait tout au moins aux exigences que nous venons de formuler pour un instrument pratique de travail (les formules de M. Rubel : « Tentative d'une bibliographie réellement complète de l'œuvre de Karl Marx », « premier répertoire complet de l'œuvre marxienne » se situant plus ou moins entre ces deux niveaux). De ce point de vue il nous semble certain que le travail de M. Rubel constitue un instrument utile et même précieux pour tous ceux qui se proposent d'étudier l'œuvre de Marx et se trouvent au stade où ils *commencent* à chercher les écrits de celui-ci dont il n'existe pas d'édition courante. Mais, plus on avance dans la recherche, plus le travail de M. Rubel perd de son utilité pour devenir même, lorsqu'on aborde les écrits les plus rares et les plus difficiles à trouver (et c'est à ce niveau qu'une bibliographie scientifique devrait précisément devenir une aide précieuse), une source d'erreurs et même un obstacle.

Nous essaierons dans les pages qui suivent de justifier cette appréciation.

II

Bien que le livre de M. Rubel ait paru en 1956, nous admettons 'il ait arrêté ses recherches en 1954 et laissons de côté dans ce mpte rendu les inédits de Marx publiés depuis. Que vaut cepen-nt même dans ces limites le travail de M. Rubel ? La notice roductive sur l'histoire des éditions de l'œuvre de Marx constitue loin la meilleure partie de l'ouvrage. Même si l'on connaît les vaux spécialisés dans lesquels M. Rubel a puisé ses informations, a néanmoins le mérite d'avoir, pour la première fois, rassemblé ıte cette masse de renseignements extrêmement dispersés. Il crit de manière claire l'activité de Marx en tant qu'écrivain, us donne une étude valable au niveau de la chronique et de ıformation empirique de l'influence exercée par Engels, par la nille de Marx, par les sociaux-démocrates allemands et par les usses sur la publication ou la non-publication des inédits, il lique aussi les difficultés de tout ordre auxquelles s'est heurté ırx dans la rédaction du *Capital* (un biographe a qualifié de mort lente » les dernières années de Marx, années pendant quelles sa situation financière s'était pourtant améliorée, et il ıt reconnaître que cette affirmation paraît justifiée), il reconnaît mérites de Riazanov qui reste jusqu'aujourd'hui le plus grand s marxologues, mais laisse un peu trop dans l'ombre, selon nous, célèbre biographe d'Engels, Gustav Mayer, dont les travaux ont ntribué au moins autant que toutes les biographies de Marx [4] à compréhension de l'évolution intellectuelle de celui-ci.

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse. En 1951-1952 [5] Rubel a soulevé un certain bruit en accusant les Russes d'avoir n seulement arrêté la publication de la grande édition des ıvres complètes de Marx et d'Engels (MEGA) mais encore avoir supprimé dans leur édition au moins un ouvrage de Marx i était en contradiction avec leur ligne politique. Sur ce point Rubel est aujourd'hui beaucoup plus prudent, bien qu'il nse toujours que si les Russes n'ont pas édité certains textes

4. Il y a les biographies de Beer, Berlin, Carr, Cornu, Labriola, Loria, hring, Pischel, Postgate, Riazanov, Rubel, Rühle, Schwarzschild merhausen, Spargo, Sprigge, Vorländer et Wilson.

5. On peut suivre cette controverse dans les articles de Rubel, Bottigelli, ıhlmann et Stoessinger dans *Preuves*, *Revue Socialiste*, *Nouvelle Critique*, *bor Action*, *Neuer Vorwärts* et *Volksrecht* de 1951-1952.

c'est par crainte du « vrai héritage » de Marx qui a, selon M. Rubel, un caractère humaniste et anti-stalinien; il faut cependant ajouter que des communistes comme Bottigelli développent le même raisonnement avec la seule différence que pour eux ce sont les « traitres de la social-démocratie » qui ont faussé ou empêché la publication des écrits de Marx.

En réalité, les origines de cette discussion remontent bien plus loin et dépassent l'objet particulier de la MEGA et de l'édition des œuvres de Marx en langue russe. Tout cela n'est que le rebondissement de la querelle qui avait éclaté jadis autour de la publication de la *Critique du programme de Gotha* et de la préface écrite par Engels aux *Luttes des classes en France* de Marx. Cette même discussion continue d'ailleurs à propos du célèbre manuscrit de 1844 qui manque dans le premier volume de l'édition allemande des œuvres de Marx-Engels [6] dont la publication vient de commencer à Berlin-Est et qui s'appuie sur la seconde édition de ces œuvres en langue russe; pour être exact nous devons cependant ajouter que ce manuscrit a paru en russe dans une édition séparée en 1956, que son absence dans le premier tome des œuvres russes a été critiquée en Russie même, que l'article en question [7] a été traduit et publié en Allemagne-Est, et enfin que les éditeurs allemands annoncent eux aussi une édition séparée de ce texte. Il faut donc rester prudent dans l'explication de tous ces faits .

En revanche, il nous paraît important de mettre en lumière la conception idéologique de l'histoire qui se trouve à la base des arguments avancés dans cette controverse par chacun des adversaires et qui est peut-être aussi à l'origine de la non-publication de certains écrits de Marx.

Saurait-on en effet imaginer sérieusement que la publication ou la non-publication de certains textes de Marx ou d'Engels pourrait provoquer un changement notable dans la vie des différents mouvements sociaux qui se réclament du marxisme? Pour comprendre à quel point il s'agit là d'une surestimation de l'idéologie et de son action, il suffit de penser au fait que Lénine n'a jamais connu une partie importante des œuvres de Marx et d'Engels ou que la discussion entre Lénine, Trotsky, Radek et Kautsky sur la révolution prolétarienne et la dictature du prolé-

6. Institut für Marxismus-Leninismus beim Z.K. der S.E.D. *Karl Marx-Friedrich Engels : Werke*, I, 2e éd., Berlin, 1957.

7. *J. P. Kandel, Karl Marx und F. Engels : Aus den Frühschriften*, Sowjetwissenschaft, Berlin, mai 1957, p. 604-617.

at n'a jamais été un problème d'interprétation scientifique des :es. Les écrits publiés à l'époque ont « suffi » à chacun des tenaires, et qui oserait soutenir que leurs positions auraient tant soit peu différentes s'ils avaient connu tous les textes liés depuis ou bien que ce qu'on appelle habituellement d'une nière assez superficielle les divisions ou les courants du ıarxisme » se seraient développés différemment s'il y avait eu 1883 une édition définitive des œuvres de Marx revue et rigée par lui-même ?

n ne saurait en effet admettre que la publication de tel ou tel te de Marx puisse constituer un danger pour les grands ou les its partis qui se disent marxistes, que si l'on pouvait prouver les gens adhèrent à tel ou tel de ces courants lui restent les ou le quittent pour avoir pris connaissance de certains ts de Marx et qui plus est d'écrits rares et souvent ennuyeux, sque les œuvres *principales* de Marx et d'Engels et sur-t leurs œuvres les plus populaires sont depuis longtemps liées et accessibles à tout le monde. Quelles que soient dans divers pays les raisons qui poussent les classes, élites et upes à se rallier au marxisme, il s'agit là de processus dans le oulement desquels la connaissance de quelques-uns des inédits rxiens ne jouent certainement pas un rôle prépondérant. (Croit-par exemple que la découverte des Manuscrits de la Mer rte puisse ébranler sérieusement le Christianisme ?)

Nous ne voudrions pas, bien entendu, nier le fait que des dirigeants partis « marxistes » aient pu penser à certains moments que la plication de tel ou tel texte de Marx puisse être utile ou dange-se. Sur ce point Rubel aussi bien que ses contradicteurs ont son. Les sociaux-démocrates aussi bien que les Russes ont ıvent publié ou soustrait à la publication certains textes de rx pour des raisons qu'on pourrait appeler « politiques ». Il ıt même ajouter que c'est la fille de Marx elle-même qui a mmencé à employer de tels procédés en détruisant un certain mbre de lettres de Marx à sa femme, peut-être parce qu'elles ıtenaient des remarques ironiques sur Engels [8].

Nous ne pensons cependant pas qu'il vaille la peine de perdre ı temps à rechercher les raisons individuelles qui ont abouti à publication ou la non-publication de tel ou tel manuscrit dans aque cas précis. Une telle recherche ne saurait en tout cas

8. Voir note 12.

aboutir qu'à des hypothèses plus ou moins arbitraires : conséquences politiques, rivalités professionnelles entre les chercheurs ou instituts de recherche, conceptions différentes de ce qu'on appelle des « Œuvres Complètes », manque d'argent, de temps, de collaborateurs, de possibilités d'édition, d'intérêt, etc. Tout cela reste cependant encore à un niveau assez superficiel.

Malheureusement, M. Rubel, dans son introduction, se limite lorsqu'il aborde ce problème le plus souvent à une chronique descriptive des différentes querelles et à l'imputation de tel ou tel motif aux différents adversaires. C'est, bien entendu, par là qu'il faut commencer, mais une analyse sérieuse des problèmes que pose la publication des écrits de Marx et d'Engels devrait, nous semble-t-il, aller bien plus loin et les aborder dans une perspective *sociologique*. Ce serait l'occasion d'utiliser tout l'appareil conceptuel que la sociologie de la connaissance a depuis longtemps élaboré pour l'étude des partis politiques, des instituts scientifiques et des intellectuels en général. Bien entendu il ne saurait être question de résoudre ces problèmes dans le cadre d'une introduction à une bibliographie. Il nous semble néanmoins que M. Rubel aurait dû les esquisser, ou, tout au moins, mentionner leur existence.

Cette tendance à la simplification des problèmes se retrouve dans le travail de M. Rubel lorsqu'il s'agit de départager les textes rédigés par Marx de ceux auxquels il a collaboré ou qu'il a simplement co-signés, question qui devient particulièrement difficile lorsqu'il s'agit d'attribuer certains écrits à Marx ou à Engels.

A ce sujet M. Rubel écrit : « La découverte du véritable auteur se trouve avec facilité grâce à des indices presque infaillibles : le style de Marx et les thèmes préférés de F. Engels « spécialiste » des questions militaires. Il va de soi que la correspondance des deux amis permet de surmonter la plupart de ces obstacles et nous ne nous sommes pas fait faute de nous livrer aux investigations nécessaires, en vue de réduire au minimum les chances d'erreur. » Il pense aussi que les cas douteux sont « extrêmement rares » (p. 33).

M. Rubel se fie donc au style, aux thèmes et à la correspondance. En ce qui concerne les deux premiers critères, nous craignons fort que leur « infaillibilité » ne soit au plus haut point contestable. A titre d'exemple : en 1851-1852 Engels écrivit presque entièrement une série d'articles rassemblés et publiés en volume en 1896 par la fille de Marx, traduits par la suite en allemand et publiés en

te langue par Karl Kautsky. Or, les deux éditeurs ont attribué articles à Marx. Ce n'est qu'en 1913, lorsque la correspondance rx-Engels a été partiellement publiée par Bernstein et Bebel, l'on s'est aperçu que la plupart de ces articles — connus ourd'hui sous le titre *Révolution et Contre-Révolution en Allegne* — avaient été écrits par Engels. M. Rubel mentionne illeurs tout cela.

es éditeurs de 1896 avaient pourtant eu des raisons sérieuses penser que ces articles avaient été écrits par Marx, celui-ci ant désigné lui-même comme leur auteur [9]; ce qui nous intéresse endant ici c'est le fait qu'entre 1896 et 1913 les meilleurs naisseurs de Marx-Bernstein, Mehring, Gustav Mayer, Kautsky, Riazanov — n'ont pas reconnu le véritable auteur à l'aide de ces ices presque infaillibles selon M. Rubel.

l faut reconnaître, par contre, que M. Rubel a très soigneuent étudié la correspondance de Marx et Engels et que cela a permis d'ajouter dans ses notes un certain nombre de référeces à celles déjà indiquées par Riazanov et par la « Chronique » la vie de Marx. Néanmoins, il reste encore de nombreux textes t l'attribution est douteuse. M. Rubel reconnaît lui-même que, is le cas de *L'Idéologie allemande* il serait difficile d'établir ce i dans la rédaction du texte est dû à la plume de Marx ou à le d'Engels. De même, il mentionne environ trente cas dans quels la rédaction ou la collaboration d'Engels est possible ou me probable. Il faut d'ailleurs souligner que dans ses notes Rubel est le plus souvent beaucoup plus réservé en ce qui icerne l'attribution des textes qu'il ne l'annonçait dans son roduction.

Dans les cas douteux il se fie pourtant à la « Chronique de la de Marx », à la MEGA, aux « Gesammelte Schriften » de azanov et probablement à l'édition des œuvres de Marx en gue russe (ne lisant pas le russe nous ne saurions l'affirmer de nière certaine). Or, par ailleurs, M. Rubel critique lui-même ites ces éditions et aucune d'entre elles ne saurait jouir en effet ine autorité telle qu'on ait le droit de renoncer à la contrôler r la collation des textes originaux.

Il nous semble que M. Rubel aurait mieux fait d'ajouter une tion spéciale comprenant les écrits communs de Marx et

). Karl Marx, Lettre au Morning Advertiser, 31 août 1853, traduite et oliée dans *Neue Zeit*, 29/1 1910-1911, II, p. 283.

d'Engels et ceux dont l'attribution reste douteuse, et cela d'autant plus qu'il n'a pas, ce qui est d'ailleurs son droit le plus strict, une très grande admiration pour Engels (p. 34) et que lorsqu'on affirme comme il le fait l'existence de différences notables entre la pensée de ces deux auteurs, il devient particulièrement important de départager ce qui, dans les différents écrits, appartient à l'un ou l'autre. Comment dégager autrement la pensée du « vrai Marx » de la pensée d'Engels ?

Il faut mentionner encore que le travail de M. Rubel présente aussi une tendance implicite et sans doute non intentionnelle, tendance dont on trouve il est vrai les premiers symptômes dans la MEGA et encore plus dans le « Chronique » : celle de diminuer l'œuvre d'Engels au profit de celle de Marx : lorsqu'on a des doutes sur l'attribution d'un texte on l'attribue plutôt à Marx qu'à Engels. Cela vaut aussi pour d'autres collaborations. Dans la plupart des cas où se trouve la signature de Marx au bas d'un texte, il apparaît aussi bien dans la « Chronique » que dans la bibliographie de M. Rubel comme son auteur et cela bien que les notes indiquent par la suite qu'il s'agit seulement d'un texte cosigné par Marx. Mentionnons à titre d'exemple :

Nº 202 « Rédigée par Marx et Engels ». Nº 203 « Adresses signées par Marx Engels et Willich ». Nº 204 « Cosigné par Marx ». Nº 207 « Marx et Engels démentent... ». Nº 208 « Cosigné par Marx ».

Ce procédé nous paraît d'autant plus contestable qu'il était d'usage dans le Conseil général de la 1re Internationale de faire signer ses publications par tous ses membres et cela même lorsque certains d'entre eux étaient absents lors de la rédaction et n'avaient pu prendre connaissance du texte.

IV

En ce qui concerne l'examen critique des sources, M. Rubel nous dit avoir « eu recours à plusieurs bibliothèques et centres de recherche situés hors de France, et plus particulièrement au British Museum de Londres et à l'Institut International d'Histoire sociale d'Amsterdam. En ce qui concerne les collections de journaux qui manquent dans les centres ci-dessus nous avons pu nous procurer des microfilms notamment à New York » (p. 34).

Ce texte laisserait croire que M. Rubel a réellement examiné

au moins les collections de journaux accessibles à Londres Amsterdam ainsi que les microfilms des articles de Marx dans *'ew York Tribune* et qu'il les a utilisés pour son travail.

n réalité il semble que M. Rubel ait effectué une partie de ses erches pendant les années 1946-1950, époque pendant laquelle ines collections de journaux étaient encore difficilement ssibles, de sorte qu'il a été amené à se fier très souvent aux ces de seconde main. Même en tenant compte des grandes ultés auxquelles s'est certainement heurté le travail de Rubel, il est cependant regrettable qu'il n'ait pas indiqué ement les cotes où il n'a pas collationné les originaux; sans il y aurait beaucoup moins de choses à lui objecter.

ıe des sources principales qu'a utilisées M. Rubel est la ronique » de la vie de Karl Marx [10], énumération chronologique èmement détaillée (elle comporte environ 3.000 indications) activités quotidiennes de Karl Marx qui tient compte des s qui ont Marx soit pour auteur, soit pour destinataire, des s, lettres et témoignages le concernant, des procès-verbaux 'Internationale, des manuscrits inédits, etc. Chaque mois, possible, chaque jour, elle mentionne l'état de santé de Marx, uation financière, les visites qu'il a rendues ou reçues, et surtout, ttres et articles qu'il a écrits. Dans ce cas elle indique aussi roit où ils ont été publiés pour la première fois. M. Rubel ilisé abondamment cette « Chronique » et s'est souvent nté de résumer ses indications concernant tel ou tel texte. ıe saurait sans doute le lui reprocher dans le cas des écrits les originaux se trouvent à Moscou et qui sont inédits ou ne sont publiés que dans des journaux difficiles à se procurer. ui nous paraît par contre hautement contestable, c'est le fait ne s'est pas donné la peine de collationner régulièrement les ations de la « Chronique », des œuvres russes et des différents ils avec les originaux lorsque ceux-ci lui étaient facilement sibles à Londres, à Amsterdam ou en microfilms. S'ils n'étaient ccessibles, M. Rubel aurait dû indiquer ses sources de seconde .

enons à titre d'exemple les articles de Marx dans la *Neue Oder ng*. La plupart d'entre eux ont été réimprimés par Riazanov. a cependant dans ce journal 22 articles de Marx qui ne sont eproduits par Riazanov, parmi ceux-là M. Rubel en indique

Karl Marx, Chronik seines Lebens in Einzeldaten, Moscou 1934.

9 de manière correcte, 5 avec de petites erreurs et 8 avec des erreurs importantes; à titre d'exemples :

ORIGINAL	RUBEL
Diplomatische Unschicklichkeit. (Inconvenance diplomatique). N.O.Z. 5 octobre 1855.	Diplomatische Ungeschicklichkeiten. (Maladresses diplomatiques.) N.O.Z. 5 octobre 1855 (N° 414.)
Der offizielle Finanzbericht. (Le rapport financier officiel.) N.O.Z. 6 octobre 1855.	Der offizielle Finanzbericht /Die französische Bankverständigung. (Le rapport financier officiel/ L'accord bancaire français.) N.O.Z. 6 octobre 1855 (N° 415.)
Lord John Russell als Theologe. (Lord John Russell théologien.) N.O.Z. 21 novembre 1855.	Die fassionable Welt /Lord John Russel als Theologe. (Le monde élégant /Lord John Russel théologien.) N.O.Z. 21 novembre 1855 (N° 428).
Fabrikation preussischer Kasseanweisungen. Brutalität gegen arme Kinder. (Fabrication de bons de caisse prussiens.) (Des enfants pauvres brutalisés.) N.O.Z. 16 décembre 1855.	Brutalität gegen Kinder. (Des enfants brutalisés). N.O.Z. 16 décembre 1855 (N° 441).

Il faut se rappeler que M. Rubel imprime ces titres en caractère gras ce qui, d'après son introduction, caractérise généralement « les titres choisis par Marx lui-même » (p. 32); en réalité, les titres qu'il indique sont, comme nous l'avons vu, en partie inexacts, en partie inexistants : il n'existe pas d'article intitulé « le monde élégant » dans la N.O.Z. du 21 novembre 1855, et nous n'avons pu le trouver nulle part ailleurs; la même chose se produit avec les cotes 554, 694 et 753, indiquant des articles qui devraient se trouver dans le *Evening Standard*, le *Daily News* de Londres et la *New York Tribune* et qui ne se trouvent pas dans les journaux respectifs.

Le cas est analogue pour la *Neue Rheinische Zeitung*, bien que les erreurs soient moins importantes. Rubel indique en effet certains titres comme provenant de Marx alors qu'on ne les trouve pas dans l'original ou bien il indique des titres inexacts lorsqu'il s'agit d'articles qui n'ont pas été republiés en volume. Sur les 20 articles non réimprimés, un (n° 176) est indiqué de manière entièrement erronée et trois autres avec de petites erreurs.

ORIGINAL	RUBEL (No 176).
...r Märzverein. (...'Union de Mars.) ... N.R.Z. ne s'est jamais faite ...ane d'un parti parlementaire ...ncore moins du parti du ...verein dans la Reichsversamm- ... de Francfort. Marx appelle ...anière sarcastique cette der- ... chambre un « Reichsklub ».	Ammon I zu Düsseldorf. (Ammon I à Düsseldorf.) La N.R.Z. ne s'est jamais faite l'organe d'un parti parlementaire et encore moins d'un parti du Reichsklub de Francfort (Märzverein).

...arx et Engels ont collaboré pendant presque dix ans (1852-...) à la *New York Daily Tribune ;* les articles qu'ils y ont publiés ...tituent donc une des sources les plus importantes pour la ...aissance de leur œuvre. Or, pour les années 1852-1855, la ...art d'entre eux ont été publiés dans divers recueils et en ce ...es concerne il nous paraît impossible que M. Rubel ait colla...ié les originaux : en effet, 67 parmi les cotes qu'il indique ... correctes, 45 présentent de petites erreurs et 17 des erreurs ...ortantes. Pour les années 1856-1862, par contre, il semble bien ... ait effectivement examiné les originaux car on y trouve ...coup moins d'indications erronées. Mentionnons aussi que ... les trois cas que nous venons d'énumérer il s'agit de journaux ... faciles à consulter. La *New York Tribune* se trouve en effet ...ndres et, en microfilms, à Manchester; la *Neue Oder Zeitung* ...msterdam, et enfin une reproduction photographique des ...es 1848 et 1849 de la *Neue Rheinische Zeitung* a paru en 1928 ...éditions Dietz de Berlin. Il est vrai que M. Rubel ne mentionne ...cette réimpression.

...uant aux erreurs d'un autre genre, nous nous contenterons ... donner seulement quelques exemples : M. Rubel mentionne ...réimpression inexistante (no 120), ailleurs il n'indique pas la ...ication d'un texte dans un journal, puisque la « Chronique » ... elle aussi de l'indiquer. Il n'a pas collationné — ou bien ...ès mal collationné — une des sources les plus importantes ... l'histoire de la première Internationale, le *Vorbote* de Genève, ...quoi il aurait remarqué que le tract sur le lock-out (no 666) ...as seulement été « imprimé et distribué à Genève », mais aussi ...ié (*Vorbote*, juillet 1870, p. 105-106). Mais cela n'est pas indiqué ... la Chronique.

... Rubel ne semble pas non plus avoir consulté le *Volksstaat*

de Leipzig qui constitue pourtant une source très importante pour l'étude des écrits de Marx. Sous le nº 665 il indique en effet : « Résolution sur le prochain congrès de l'A.I.T. et sur la rupture avec *Beehive* » (*Beehive* était un organe anglais de l'A.I.T.-H.M) et donne comme référence, l'*Égalité*, Genève, 28 mai 1870 et le *Volksstaat* de la même date, alors que sous le nº 667 il ind que, comme s'il s'agissait d'un autre texte : « Convocation du Congrès de l'A.I.T. à Mayence » et comme référence encore l'*Égalité* du 28 mai 1870 et le *Volksstaat* du 25 mai 1870. En vérité, si l'on se reporte aux nºs du *Volksstaat*, on constate qu'il s'agit dans les deux cas d'une seule et même résolution, et aussi qu'il n'y est nullement question du *Beehive*. La résolution concernant ce dernier se trouvant dans le *Vorbote* de mai 1870, p. 72, référence qui ne se trouve ni dans la *Chronique*, ni chez M. Rubel.

On connaît les controverses entre Guillaume, Laskine et Longuet au sujet de l'attitude de Marx et des sociaux-démocrates allemands pendant la guerre de 1870. Sous le nº 668 M. Rubel indique que le célèbre « Manifeste du Conseil général de l'A.I.T. » sur cette guerre fut publié en allemand dans le *Volksstaat* du 7 août 1870. Il ne mentionne nullement le fait que toutes les critiques de Marx contre Bismarck y sont coupées, avec la remarque de la rédaction : « jetzt undruckbar » (ne peuvent pas être publiées actuellement). De plus, il n'indique pas la première impression française dans l'*Internationale*, nº 82, 7 août 1870, mais seulement une réimpression.

Quant aux rééditions, le problème est analogue. Nous en connaissons nous-mêmes au moins vingt qui ne sont pas mentionnées dans la bibliographie de M. Rubel.

Nous avons déjà parlé de sa tendance à attribuer à Marx les textes d'Engels; cela va si loin qu'il arrive une fois à M. Rubel de se contredire lui-même. Son travail comporte en effet, en appendice, un répertoire des écrits d'Engels que nous n'analysons pas ici puisqu'il ne prétend pas constituer une bibliographie complète. Il nous semble néanmoins que M. Rubel aurait dû confronter cet appendice avec le reste de sa bibliographie pour éviter d'attribuer un seul et même texte une fois à Marx et une fois à Engels. C'est ce qui lui arrive pourtant, puisqu'il indique sous le nº 677 deux articles de Marx contre Vogt, alors qu'il mentionne, à juste titre, sous le nº 72 de son appendice le livre

on trouve le second de ces articles et cet article lui-même comme igés par Engels.

IV

Jous arrivons maintenant aux textes qui font défaut dans la liographie de M. Rubel. Le plus important est celui des *Statuts sés de la Ligue communiste* rédigés par Marx et Engels pour le nité central de Cologne, après la rupture avec la fraction lich-Schapper. Il s'agit d'un texte particulièrement important r l'étude des idées de Marx en 1850, époque où il hésitait entre position qui se rapprochait du blanquisme et une position ucoup plus évolutionniste sur les perspectives et les possibilités a révolution. M.Rubel cite d'ailleurs (n° 70) le livre de Werh-Stieber qui reproduit ces statuts, mais ne semble pas savoir l s'agit d'un texte rédigé par Marx et Engels (11).

armi les autres textes qui font défaut, signalons seulement s déclarations du « Comité d'aide aux réfugiés allemands » .850, des articles dans la *New York Tribune*, dans *Das Volk*, urieux texte connu sous le nom de « Confessions » de Marx, rapport de celui-ci au Congrès de l'A.I.T. à la Haye (M. Rubel tionne seulement les *Résolutions* de ce congrès).

n résumé, nous pouvons dire que la première partie de la iographie de M. Rubel constitue une liste, sans doute utile, publications de Marx, mais que, d'une part, elle contient lacunes et que d'autre part elle énumère des articlees que nous ons pas réussi à trouver aux endroits indiqués. Elle n'est pas satisfaisante en ce qui concerne l'exactitude des titres, des ications dans la langue originale et des réimpressions; il arrive deux fois d'indiquer le même article sous deux cotes me s'il s'agissait de deux articles différents (nos 665 et 667, et 698). Elle donne comme œuvre posthume un texte publié ivant de Marx (n° 658 P). De même elle s'avère peu satisfaie en ce qui concerne l'attribution des textes à Marx tout seul, ngels, à leur collaboration et parfois même à la collaboration des tiers.

uant à la deuxième section, l'œuvre épistolaire, elle présente des lacunes sérieuses. Les nos 820, 825, 839, 875, que M. Rubel, que comme publiés seulement en russe ont paru avant 1954

P. Kampfmeyer : Zur Geschichte des Marxismus, *Sozialistische tshefte* 63 (1936), p. 764-766.

dans la langue originale. Sous le n° 801 il indique les lettres de Marx à Freiligrath dont 9 seulement seraient publiées par Mehring; en réalité 7 autres ont été publiées. Les cotes 806, 833, 847, 867, 874 sont incomplètes. Il y manque une lettre à P. Lafargue (traduite en 1899) et une à Knove.

Par contre, sous le n° 800 M. Rubel mentionne une lettre de Marx à Frankel, avec une référence à la *Neue Zeit.* Or, lorsqu'on s'y reporte on trouve seulement une lettre de Frankel à Marx.

Comment conclure ? M. Rubel écrit lui-même une fois : « En tant que première tentative de dresser l'inventaire complet des œuvres de Karl Marx, notre entreprise doit fatalement comporter des défauts que des révisions ultérieures pourront successivement éliminer (p. 32). » Ce qui nous paraît bien plus prudent et plus conforme à la vérité que son affirmation de la page précédente où il prétendait avoir fourni « le premier répertoire complet de l'œuvre marxienne » (p. 31).

Constatons qu'il s'agit d'un travail utile qui présente cependant des défauts assez graves et qu'il faudrait soumettre lors d'une seconde édition à une révision fondamentale et sérieuse à la lumière des sources, dans la mesure où celles-ci sont accessibles, et cela sans faire trop confiance aux renseignements de seconde main.

V

Il nous reste à dire quelques mots sur un problème qui nous paraît assez important, celui de la comparaison entre les différentes éditions d'une seule et même œuvre. Il s'agit bien entendu en premier lieu des éditions contrôlées et revues par Marx lui-même. C'est là un travail que M. Rubel a parfois très bien effectué, par exemple dans le cas du *Capital,* mais aussi parfois très mal, par exemple dans le cas du *18 Brumaire de Louis Bonaparte.*

Sous la cote 215 M. Rubel indique en effet correctement l'histoire de la rédaction et les différentes éditions de cet ouvrage. Parmi les rééditions il mentionne ainsi celle de Riazanov et J.-P. Mayer. Bien que Marx n'ait parlé dans sa préface à la seconde édition de 1869 que de « corrections de quelques fautes d'impression et de suppressions des allusions devenues aujourd'hui incompréhensibles » les deux éditeurs nous disent cependant qu'il avait, en réalité, effectué des suppressions *importantes.* M. Rubel indique seulement : « 2e édition, avec un avant-propos de Marx. Hambourg, Meissner 1869, VI — 98 p. » Il ne mentionne donc pas les

›pressions effectuées par Marx lui-même et qui sont connues ›uis au moins 1926.

)r ces suppressions semblent suggérer que sur trois problèmes ·ticulièrement importants, à savoir : l'État, le suffrage universel le problème paysan, Marx avait ou bien modifié sa pensée, ou n estimé inopportun de publier en 1869 ce qu'il avait écrit 1852. Il suffit de citer le principal des passages supprimés :

: En abandonnant son espoir en la restauration napoléonienne, paysan français se sépare aussi de sa foi dans sa parcelle de re; l'édifice étatique établi sur cette parcelle s'effondre et *révolution prolétarienne trouve le chœur sans lequel son chant taire doit devenir chez toutes les nations paysannes un chant ·tuaire* (1re édition, New York 1852, p. 60).

)n voit la complexité des problèmes que pose l'histoire de la ›lication des textes de Marx. La première édition du *18 Brumaire* tait que de 1.000 exemplaires dont un très petit nombre seule- nt arrivèrent en Europe. La chance était donc minime que lqu'un eût l'idée de comparer les deux éditions, surtout après déclaration de Marx affirmant que la différence ne concernait des choses sans importance. C'est pourquoi toute la grande cussion sur la conception marxiste du problème paysan s'est oulée sans que cette modification si importante d'un texte de rx par Marx lui-même soit connue.

'ai déjà mentionné la destruction de certaines lettres par la les filles de Marx [12]. Il faut ajouter à cela qu'Engels a lui- me détruit des lettres importantes [13].

)ui donc a été le premier à supprimer et à modifier les textes Marx ? Les sociaux-démocrates, les communistes, la famille Marx, Engels ou bien Karl Marx lui-même ?

Henry MAYER.

2. Gustav Mayer, *Friedrich Engels*, La Haye 1935, t. II, p. 356 et parle de Laura et Eleanor; B. Nicolaevsky, Toward a History of he Communist League, 1847-1852 », *International Review of Social ory*, I, (1956), p. 239, parle seulement de Laura. M. Rubel connaît e destruction et la mentionne dans sa note à la cote 841, mais ne ble pas lui avoir attaché assez d'importance pour en parler dans roduction.

3. W. Blumenberg : Ein unbekanntes Kapitel aus Marx' Leben, *Inter- onal Review of Social History* (1956), p. 55.

LIBERTÉ POUR TIBOR DÉRY

9, 6, 3, 1 1/2... On dirait une progression arithmétique décroissante. C'est le nombre des années de prison infligées à Tibor Déry, Gyula Hay, Zoltan Zelk et Tibor Tardos, et fixées par les mathématiciens de la terreur.

Après de longues semaines de procès à huis-clos au cours desquelles les autorités hongroises et leurs porte-parole n'ont cessé de nier la vérité (voir les *Lettres Françaises* du 17 octobre 1957) et de qualifier de « calomnies impérialistes » les informations d'après lesquelles les accusés risquaient la peine de mort, Déry âgé de 62 ans et gravement malade se voit infliger un châtiment qui équivaut pratiquement à la peine capitale.

Nous sommes persuadés que les intellectuels du monde entier ne pourront avoir la conscience tranquille tant que les écrivains hongrois resteront en prison puisque le seul délit qu'on puisse leur reprocher c'est d'avoir exprimé dans leurs écrits ce que pense et croit l'immense majorité de leur peuple. Ce n'est pas pour la restauration du capitalisme, mais pour la démocratie et le socialisme qu'ont combattu pendant toute leur vie les quatre condamnés, Déry en émigration et dans les geôles horthystes, Hay en exil à Berlin et à Moscou, Zelk dans le mouvement ouvrier hongrois et Tardos dans les rangs de la Résistance Française. Et il est tout de même étrange de constater que les seuls intellectuels lourdement châtiés par le régime pour voir participé à une « contre-révolution fasciste » soient tous, depuis Gali et Obersovszky jusqu'à Déry et Hay, de vieux militants de gauche.

Nous invitons tous les intellectuels français, tous ceux pour qui les Droits de l'Homme ont encore un sens à se joindre à nous afin de protester contre le verdict de Budapest et de réclamer la libération immédiate des condamnés.

L'Association des Écrivains Hongrois à l'Étranger

La Gérante : Michelle Léglise.

Imprimerie Chantenay. Paris. — Novembre 1957
Dépôt légal 4e trim. 1957